LE CHEMIN SANS FLEURS

PAR SILVA BELLONI

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : **18 fr. 50** ; six mois : **10 fr.**

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : **20 fr.** ; six mois : **12 fr.**

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : **27 fr.** ; six mois : **14 fr.**

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^er et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : **14 fr.** ; six mois : **8 fr.**

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : **12 fr.** ; six mois : **7 fr.**

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : **12 fr.** ; six mois : **7 fr.**

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : **45 francs** ; six mois : **23 francs.**

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

Abonnement d'un an : **12 francs.**

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C 92777

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

Pierre AGU... 27. *Les Voces de la terre et de l'amour.*
Christiane AIMar... 15. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
José BOZZI : 317. *Lendemains de bal.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(suite)*.

L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUÄNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÈRE : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92777

Silva BELLONI

LE CHEMIN SANS FLEURS

Roman inédit

CLERMONT-FERRAND BCIU

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e^)

Le Chemin sans Fleurs

PREMIÈRE PARTIE

I

Lentement, le jour décroît ; déjà l'ombre a pris possession du fond de la vaste pièce sombrement lambrissée du palais Pinachelli, où se tient à cette heure la réunion familiale.

Bien qu'abritant trois générations, la somptueuse demeure est presque déserte. Trois femmes seulement sont assemblées là : trois veuves unissant leurs deuils. Auprès d'elles, satellite fidèle, évolue Léonie Vernon, tour à tour institutrice de Lydia Pinachelli, devenue marquise de Laubriac; puis de Marinella de Laubriac, veuve depuis huit jours à peine de lord Hawesley. Après le mariage de sa petite-fille, la princesse Pinachelli avait gardé près d'elle, à titre de lectrice, la gouvernante désormais sans élève.

Dans le cadre d'une grande baie entr'ouverte, les cheveux argentés de l'aïeule brillent sous les derniers reflets du soleil.

Acharnée à sa lecture, car la romanesque histoire la passionne, la demoiselle de compagnie, rapprochant de plus en plus le livre dont les caractères s'estompent, de son regard de myope, précipitant son débit, continue d'emplir de sa diction monotone le doux silence du soir.

— Ma pauvre Léonie, fait observer la princesse, vous vous fatiguez inutilement. Cessez un instant et demandez la lumière.

— Pourquoi si vite, mère ? proteste Mme de Laubriac, la pénombre est l'heure du rêve.

— On ne rêve plus à mon âge, Lydia, on se souvient simplement.

— Rêve, souvenir, c'est tout comme... Quand vient le crépuscule, les disparus que nous avons aimés semblent moins lointains... On croit les sentir là, tout proches,... le passé se fait plus vivant.

— Trop vivant peut-être, ma fille, prenons-y garde. Nous avons un cœur à guérir, achève en un murmure la vieille dame, désignant d'un geste discret le fond de la pièce. Allons, reprend-elle gaiement, ne soyez pas égoïste ; songez que Léonie brûle de connaître la fin de l'histoire qu'elle nous lit et qui en reste à un passage si palpitant.

Souriante, Mlle Vernon, dont l'excellent caractère accepte à merveille les innocentes taquineries de sa maîtresse, sort pour donner des ordres et veiller à l'ordonnance du goûter qui interrompt toujours, à cette heure, la lecture quotidienne.

La porte refermée sur elle, un grand silence se fait soudain, puis un long soupir douloureux s'élève de ce coin mystérieux que la douairière désignait tout à l'heure.

Aussitôt debout, les deux femmes se dirigent vers le divan de cuir où, parmi de multiples coussins, une forme jeune et souple, sévèrement vêtue de noir, se fondrait tout à fait dans l'obscurité si le visage et les mains ne mettaient dans ces ténèbres de minces taches claires.

— Comment, Marinella, encore des larmes? Je te croyais endormie, mon enfant.

— Bercée par l'harmonieuse voix de notre chère Léonie, essaye de plaisanter la jeune femme, souriant faiblement... Non, mère, je songeais... C'est par un soir d'avril tout pareil à celui-ci que j'ai engagé ma vie...

— Mal engagée, gronde la princesse ; c'est pour cela, petite fille, que vous devez éviter d'évoquer les mauvais jours et remercier le Dieu miséricordieux qui vous a délivrée.

— Grand'mère! Une si triste mort! Une si terrible catastrophe!... Remercier pour cela?...

— Le coupable a été arrêté au bord de la faute. Même pour lui, c'est un bienfait.

— Ce que nous jugeons irréparable d'après nos consciences catholiques, Richard ne l'envisageait pas de même façon, étant protestant.

— N'importe, il voulait renier une parole donnée, briser un lien sacré. Je ne puis comprendre ces regrets violents, cette profonde douleur qui

vous accablent depuis que la nouvelle de cette mort nous est parvenue.

— Il est vrai, Marinella, et je m'étonne aussi d'un tel chagrin. Quelle situation fausse eût été notre partage si ce malheureux Richard avait eu le temps d'accomplir ses projets !... Et cependant l'annonce de cette disparition a fait de toi une veuve douloureuse comme s'il n'avait jamais démérité.

Tête baissée, la jeune lady Hawesley écoute ces sages paroles. Elle semble se recueillir avant de répondre ; puis, relevant le front et fixant ses longs yeux noirs sur les deux femmes qui se penchent, soucieuses, sur sa douleur, elle explique :

— Mères chéries, ne vous méprenez pas : ce n'est pas Richard que je pleure. Dès longtemps, mon cœur s'était retiré... Non, mes regrets viennent de ma jeunesse perdue, de ma vie inutile, de mon erreur. Ce que je pleure, c'est ce qui aurait pu être : le noble amour rêvé, l'abri chaud d'un foyer respecté, et les petites têtes brunes ou blondes qui font revivre l'un pour l'autre les époux tendrement unis. Oui, c'est cela, simplement. Je vois la vie si longue encore devant moi, toute terne et grise, liée à un mauvais souvenir.

— Mon enfant, c'est Richard vivant qui te liait à jamais, malgré le divorce impie qu'il souhaitait. Maintenant, rien ne s'opposera à ce que tu refasses ton existence.

— Oh ! maman ! interrompt la jeune veuve, c'est fini ! Je n'aurai plus jamais confiance, je n'aimerai plus... Mon cœur est mort à toute affection de ce genre.

— Voilà, remarque la princesse avec un sourire rassuré, une enfant qui se hâte bien, à vingt-quatre ans, d'enterrer sa jeunesse et son cœur. Nous reparlerons de ceci plus tard... Mais nous voici complètement dans l'ombre, il me semble que Léonie nous oublie.

Comme si elle n'attendait que cette parole pour apparaître, Léonie se montra aussitôt, suivie d'un domestique portant le vaste plateau du goûter, et de deux valets de pied munis de quatre grosses lampes qu'ils répartirent dans la pièce.

***

La villa Pinachelli, située à mi-flanc du coteau, non loin du merveilleux lac de Côme, jouissait d'une vue enchanteresse.

Ses magnifiques jardins disposés en terrasses dominaient le célèbre Lario. De blanches statues aux formes harmonieuses, d'élégantes balustrades contournant des rampes, des vases de bronze artistement fouillés, s'érigeaient parmi des massifs de fleurs rares, des bosquets parfumés, rutilants d'éclatantes corolles, des arbres de toutes les essences et de tous les pays.

La princesse Pinachelli venait habituellement se fixer dans sa résidence d'été vers le début du mois de mai. Cette année-là, lorsque Marinella dut fuir l'Angleterre — lord Hawesley ayant provoqué une rupture — pour venir se réfugier auprès de ses deux mères, celles-ci, d'un commun accord, quittèrent Rome pour Bellagio, ce séjour leur paraissant plus propice à endormir cette grande douleur et amener petit à petit un salutaire oubli.

C'est pour ces tristes raisons que la villa se rouvrit dès le milieu du mois de mars.

Et c'est là qu'était parvenue la semaine précédente une nouvelle foudroyante et complètement inattendue : la mort de lord Richard, victime avec tant d'autres de l'affreuse catastrophe du *Livadia*, sombré près des côtes de Bretagne.

Depuis ce moment, la morne tristesse qui avait pesé de longs jours sur cette demeure aux brillants dehors semblait s'être allégée.

Sans doute, le pardon chrétien, spontanément, jaillit du cœur de la princesse Pinachelli et de sa fille pour Richard mort ; mais elles ne pouvaient oublier que, vivant, il avait fait souffrir jusqu'au martyre leur chère Marinella, et elles ressentaient malgré elles une impression de délivrance.

L'avenir n'était plus fermé ; le cœur de la jeune veuve se guérirait, oublierait les blessures du douloureux passé ; sa jeunesse refleurirait, songeait la vieille princesse, ne pouvant se décider à croire que la vie fût close pour sa chère petite-fille.

***

C'est surtout par ses grands-parents que la jeune femme avait été élevée.

Obligé d'aller recueillir en Argentine un im-

portant héritage, le marquis de Laubriac dut quitter la France sans pouvoir fixer de date certaine pour son retour, tout dépendant des facilités plus ou moins grandes qu'il trouverait pour la liquidation de ce legs.

Ce serait, pensait-il, au moins deux années.

Sa femme l'accompagnait. Marinella avait onze ans. Tous deux hésitèrent à l'emmener, redoutant pour elle un climat qui n'était pas sans dangers. Ils décidèrent donc de la confier à ses grands-parents.

Pour le vieux couple, une ère nouvelle de bonheur s'ouvrit ; elle était leur unique petite-fille, car un fils, marié un peu contre leur goût à une Autrichienne, n'avait que trois garçons et vivait au loin.

Marinella apportait avec elle la jeunesse, la gaieté, le mouvement. Toute la vieille demeure s'en trouva réjouie. Le prince retrouvait en sa petite-fille la grâce joyeuse de sa grand'mère, et celle-ci chérissait en elle une ressemblance presque complète avec le mari qu'elle avait aimé et aimait toujours comme aux premiers temps de leur heureuse union.

Un procès s'étant greffé sur la succession américaine, ce ne fut pas deux ans, mais six, qu'il fallut pour obtenir le règlement définitif de l'affaire.

Marinella fit son entrée dans le monde sous l'égide de ses grands-parents. Elle fut tout de suite très fêtée, et tout en elle justifiait l'accueil enthousiaste qu'on lui fit.

Marinella, c'était la grâce, le charme, la douceur, plus encore que la beauté. Elle avait pris pour les faire siennes les qualités les plus frappantes des deux races dont elle était issue.

Un visage de madone brune aux grands yeux noirs doux et profonds, un teint mat, des cheveux sombres légèrement ondés encadrant de bandeaux classiques son front pur. Une gravité sereine imprégnant ses traits calmes, une démarche noble et ferme, un port de tête un peu fier lui donnaient l'apparence d'être grande, alors qu'elle ne dépassait pas, en réalité, la moyenne. Telle était, à première vue, Marinella.

Mais, dans le cercle de famille, quand elle n'avait plus de raison de se parer de cette réserve, que

trop de jeunes filles oublient aujourd'hui, elle apparaissait toute différente.

Dans le parc, c'était l'envol gracieux et souple d'une jeune dryade jouant à travers les grands arbres à se faire poursuivre par ses chiens, et son rire frais, enfantin, résonnant au loin, venait éveiller un sourire indulgent et ravi sur les lèvres des deux vieillards.

Son cœur très tendre était prudent aussi et savait se garder. Plusieurs demandes, brillantes au point de vue purement profane, avaient été déclinées, le prince et la princesse Pinachelli n'y trouvant pas de garanties de bonheur suffisantes pour leur chère petite-fille. Docile, Marinella attendait l'avis des siens pour s'interroger sur ses goûts.

Et, cependant, ce jeune cœur si sage devait se prendre au plus subtil, au plus inattendu des pièges, et toutes les précautions des siens pour lui assurer une existence heureuse furent vaines.

De retour d'Argentine, le marquis et la marquise de Laubriac, après un court séjour à Rome, rentrèrent en France, emmenant Marinella, dont ils avaient été séparés si longtemps.

Peu de temps après, le prince Pinachelli mourait presque subitement, avant d'avoir vu se fixer le sort de la petite-fille qu'il chérissait.

Supportant sa douleur avec le courage d'une chrétienne qui sait qu'une éternelle réunion aura lieu par delà la tombe, la vieille princesse, pour calmer sa peine et occuper sa solitude, s'adonna plus que jamais aux bonnes œuvres.

Fidèle compagne de ces jours de deuil, Léonie admirait ce grand caractère si noblement soumis à l'épreuve... Des lettres fréquentes de Marinella venaient parfois faire renaître un sourire sur le doux visage ridé ; mais, tout absorbée par ses charitables fonctions, par ses ressouvenirs, la princesse, distraite par son chagrin, ne fit pas assez vite la remarque, en feuilletant ces pages nombreuses, vrai journal relatant au jour le jour les événements, qu'un nom revenait bien souvent sous la plume de la jeune fille.

II

Ce fut au cours d'une saison passée en Angleterre avec ses parents, auprès de son frère, nommé depuis peu à Londres, et de sa jeune belle-sœur, que Marinella fut mise en présence de lord Hawesley.

Celui-ci était très beau. Des traits d'une pureté classique, sans mièvrerie, des yeux d'un bleu sombre, des cheveux blonds à peine ondés encadrant un front haut d'un dessin parfait, la belle taille de certains Anglais, mais de proportions absolument harmonieuses.

Cet ensemble remarquable n'eût cependant pas troublé Marinella, trop sérieuse pour laisser prendre son cœur à des avantages physiques, si, par une coïncidence singulière, Richard Hawesley ne lui avait rappelé d'une façon surprenante une figure d'un tableau ornant le chœur de la chapelle du palais Pinachelli.

Cette toile, œuvre d'un peintre de l'école ombrienne, lui plaisait particulièrement. Ses yeux, habitués depuis des années à contempler chaque jour la belle stature, la beauté fière que l'artiste avait données à son saint Georges, furent saisis de cette similitude de traits et d'expression. Elle voyait, vivante, une image connue et aimée.

Si le premier regard de Marinella tombant sur Richard fut étonné, le second, grâce à l'habitude ancienne, fut sympathique et déjà confiant.

Lord Hawesley entoura la jeune fille d'une admiration discrète, respectueuse. Ses sentiments et ses désirs se laissaient deviner, mais ne s'exprimaient point par des paroles qui eussent pu troubler la sérénité de celle qu'il distinguait et choisissait parmi toutes. Marinella lui savait gré de cette parfaite correction d'allures, quand tant d'autres arrivaient à lui déplaire par des empressements trop marqués ou des compliments excessifs.

Déjà la sympathie était devenue amour au fond de ce jeune cœur, lorsque la question religion,

brusquement, se dressa entre eux, amenée par un incident quelconque.

Richard Hawesley laissa alors tomber adroitement cette phrase :

— La religion... Je n'ai jamais voulu trop approfondir ce sujet de méditations, de peur d'être entraîné malgré moi hors du protestantisme... Ma famille le professe depuis des siècles, je ne puis l'abandonner ; ma mère, je le sais, est de mon sentiment là-dessus.

— Oh ! lord Hawesley ! dit Marinella, heureuse de cette confidence, pourquoi auriez-vous peur sur ce point de l'appel de votre conscience, de cette sorte d'attrait qui vous pousse vers la religion primitive dont la vôtre est issue ?

— L'impression dont je vous fais part est une de ces attractions sentimentales qui ont besoin d'être fortement étayées pour amener un réel changement. Où aurais-je trouvé conseil et appui jusqu'à présent ?

Marinella rougit, sans répondre à ce trop habile discours. Son cœur confiant battait éperdument ;... elle voyait devant elle une tâche merveilleuse et douce à remplir. L'amour qui naissait lui mettait aux yeux le traditionnel bandeau.

Loin de douter de la sincérité de lord Hawesley, elle se sentit profondément émue de cet aveu.

Sincère et droite comme elle l'était, elle ne pouvait suspecter la franchise du jeune Anglais.

Ce sujet avait cependant été amené sournoisement dans la conversation par Richard, qui désirait placer les phrases suggérées par sa mère, phrases étudiées en vue d'affaiblir d'avance les objections qui s'élèveraient dans cette famille très catholique contre un mariage mixte.

Car lord Hawesley, malgré son imposante stature, son air calme et décidé, son fier visage, n'était guère plus qu'un enfant aux yeux de sa mère.

L'ambitieuse lady Hawesley n'avait jamais eu d'autre but dans la vie, d'autre passion dans le cœur que l'accroissement toujours constant de la fortune et de la grandeur de sa maison.

Belle et autoritaire, dès l'enfance elle s'était imposée aux siens.

Médiocrement servie par le sort, son âme ardente, brûlée d'orgueil et d'ambition, avait souffert, mi-

née de désirs qui semblaient irréalisables, dans le très pauvre castel d'Ecosse où elle était née.

Sir Kennet de Kennet-House, comme tous ses ascendants, grands chasseurs, grands buveurs, amoureux de leurs aises, nullement préoccupés de mondanités et enfermés dans la paix de leurs champs, de leur forêt et de leur manoir ancestral, se trouvait satisfait de la modeste fortune qui était son lot.

Mais une enfant, une fille naissait, dernière d'une famille qui ne comptait que deux garçons, dont le plus jeune avait dix ans déjà, et, tout de suite, ce fut une adoration autour de ce berceau, rendu plus touchant par l'absence de la mère, morte en mettant au monde la petite Ethel.

A mesure qu'elle grandissait, celle-ci laissait deviner une intelligence vive et surtout une volonté, une énergie peu communes. Elevée par des hommes, elle eut des qualités fortes ; mais, jour par jour, l'élève prit de l'ascendant sur les maîtres. A quinze ans, elle fut souveraine absolue au manoir, régissant tout, sacrifiant pour elle comme pour les autres le bien-être réel à l'apparence, dans un but encore lointain qu'elle ne doutait cependant pas d'atteindre un jour.

Soumis, père et frères, étonnés de ses visées, admirant son audace, obéissaient sans protester.

Tout ce que la vieille demeure contenait encore de choses précieuses, de meubles rares, fut adroitement assemblé dans les pièces destinées aux réceptions ; mais les chambres restaient nues : lit, chaise de paille, murs sans tentures ni tableaux.

Des coupes furent faites au cœur de la forêt dont le produit servit à créer des jardins autour du logis, à redorer la grille d'entrée, à réparer les brèches des murs de clôture.

De confortables dîners furent offerts à des convives triés pas Ethel; mais les jours qui suivaient ces festins ne voyaient apporter sur la table familiale que des potées de légumes économiquement apprêtés.

Les trois hommes souscrivaient à tout. Ethel était satisfaite, pourquoi se seraient-ils plaints ?...

Elle leur parlait : gloire du nom, relèvement de la maison, leur promettant un beau destin si ses impulsions étaient toujours exactement suivies.

En fait, elle réussit. L'aîné des Kennet épousa,

grâce à l'adresse de la petite sœur, une fille de très vieille famille, bien apparentée, quoique peu fortunée, et d'un rang incontestablement très supérieur au sien.

C'était un échelon gravi du côté alliances. Ethel, satisfaite, songea à l'argent dont tous avaient besoin et n'eut pas de peine, étant déjà retorse comme un vieux procureur, à négocier l'union de son frère avec la fille du plus gros industriel d'Aberdeen.

La dot fut somptueuse. Le manoir fut restauré, agrandi, une partie du pays environnant achetée pour arrondir le domaine. Il y avait loin, dès lors, de la modeste résidence de la famille à ce fier logis de grands seigneurs.

L'œuvre achevée de ce côté, restait à Ethel à se pourvoir elle-même, et, comme toujours, elle n'écouta que la voix de l'ambition et de l'orgueil.

Son dévolu tomba sur lord Hawesley, possesseur d'une assez belle fortune et descendant d'une maison dont l'antiquité et le renom étaient flatteurs.

« Montons toujours », se dit l'insatiable, sans vouloir considérer que son futur mari n'était ni beau, ni jeune, et que son teint, haut en couleurs, révélait cette passion des boissons fortes commune à tant de ses compatriotes.

Quand elle eut un fils, son âme avide se replongea plus que jamais dans les rêves de grandeur. Lord Hawesley la laissa veuve quelques années plus tard. Richard, l'unique héritier, avait huit ans.

Seule maîtresse désormais de la destinée de cet Hawesley, elle se promit de la porter jusqu'aux sommets.

Richard, très beau, rappelait physiquement sa mère, mais était complètement dépourvu, au moral, de ses puissantes qualités. Instruite par l'expérience faite par le père, lady Ethel veilla sur lui avec une vigilance avertie.

Aussi clairvoyante qu'intéressée, elle se rendit vite compte des avantages comme des inconvénients d'un caractère qui s'annonçait sans énergie, d'une intelligence médiocre. Elle exerça un empire absolu sur l'âme de son fils, la modelant à sa manière.

Plein d'une crainte respectueuse, Richard se fût gardé d'exprimer une opinion différente de celle de lady Hawesley ou de résister à une impulsion

donnée. Sa vraie personnalité, ses goûts, ses penchants, refoulés au dedans de lui-même, sommeillaient, annihilés par l'énergique vouloir de la mère, qui créait de toutes pièces un Richard factice mais séduisant.

Elle sut orner cet esprit superficiel de façon à faire illusion à tous. Richard avait naturellement cet air pensif, absorbé, cette apparence calme qui, servis par de beaux yeux et des traits impeccables, semblent revêtir une âme profonde, une intelligence qui cache volontairement son rayonnement.

Le jeune homme avait une bonne presse, et nombre de familles du plus haut rang, pourvues de filles à caser, commençaient de rêver de lui.

Ce fut bien pis quand fortune, châteaux et comté d'un cousin lointain, dont il se trouva par un jeu du sort le plus proche héritier, lui échurent. Du coup, les visées de l'ambitieuse mère montèrent en conséquence, car en telle matière les orgueilleux ne disent jamais : « C'est assez. »

Elle touchait au triomphe complet. Quand elle mesurait la distance parcourue depuis le jour où ses appétits de grandeur étaient nés, elle pouvait se trouver fière de son œuvre.

En réalité, le bonheur n'avait pas toujours souri à ceux dont sa volonté despotique avait disposé ; mais, de ceci, elle n'avait cure, les questions de sentiment lui paraissaient négligeables. Ne les avait-elle pas sacrifiées pour elle? S'en était-elle plus mal trouvée?

Richard était le summum de ses ambitions, son plus bel atout au jeu de la vie. Elle se félicitait que le sort l'eût si bien servie, admirant la superbe apparence de son fils, son allure qui alliait si heureusement la force et l'élégance. Plus d'intelligence et de personnalité lui eussent enlevé de son contrôle sur la conduite de Richard et nui, peut-être, au destin qu'elle lui voulait.

Lady Hawesley hésitait entre deux ou trois nobles héritières, quand elle connut les Laubriac.

La parfaite distinction de Marinella, son beau nom, les grandes alliances étrangères qu'elle représentait, son énorme fortune, tout cela enthousiasma la mère avide. « Voilà où il faut atteindre », se dit-elle. Du premier moment, elle manœuvra dans ce but, alors que personne autour d'elle, les intéressés moins que quiconque, ne pressentait ses projets.

Elle eut un véritable éblouissement quand elle devina par un regard, un sourire d'accueil de Marinella, que Richard plaisait à la jeune fille.

***

Pendant que lady Hawesley tramait son intrigue, Mlle Vernon, plus avisée que la princesse Pinachelli, avait flairé le tendre sentiment qui s'épanouissait dans le cœur de son ex-élève. Incurablement romanesque malgré l'âge, la bonne Léonie s'en délectait.

Craignant cependant d'être dupe de son imagination, elle n'osait en parler la première et attendait un mot de la grand'mère lui prouvant qu'elle aussi avait su lire entre les lignes. Elle souhaitait une ouverture en ce sens, donnant libre cours, en la guettant, à des fantaisies sentimentales qu'elle eût bien désiré ne pas garder pour elle seule.

La remarque de Marinella sur la similitude de traits existant entre le saint Georges de la chapelle et Richard Hawesley n'avait pas passé inaperçue pour elle comme pour la princesse, qui en avait souri simplement, sans y voir quelque importance. Elle allait souvent, en secret, contempler ce tableau qui se trouvait être le portrait d'un jeune et intéressant Anglais. Elle se prenait d'affection pour lui.

Sans s'en douter, lady Hawesley gagnait au loin une alliée, et point négligeable, puisqu'elle résidait dans la forteresse des plus redoutables traditions de famille, ce palais romain des princes Pinachelli d'où l'ambitieuse Anglaise craignait de voir partir un veto formel à ce mariage mixte.

Comme lord Richard était beau ! songeait Léonie tout attendrie, et que son type altier ferait un heureux contraste avec la beauté brune, la douceur de Marinella ! Et puis... il ressemblait à saint Georges, ceci n'était-il pas comme un présage de bonheur, une sorte de recommandation céleste ?

La demande officielle fut faite avant que personne eût soupçonné que le cœur pur et charmant de Marinella était conquis.

Lady Hawesley, toujours habile, aborda la première l'obstacle de la différence de religion, qu'elle franchit avec adresse, en femme entraînée déjà à la pratique de toutes les diplomaties.

Elle se montra, comme son fils, à demi ralliée au catholicisme et souscrivant d'avance à toutes les conditions posées par l'Eglise pour donner sa consécration à une union mixte. Le marquis de Laubriac, chrétien ferme de par son origine mi-vendéenne, mi-bretonne, crut entendre que, grâce à des alliances nouvelles, cette grande famille anglaise trouverait la voie pour un retour plus facile à la primitive religion de son pays.

Ceci méritait considération. D'autres demandes s'étant produites coup sur coup, M. et Mme de Laubriac, après avoir longuement examiné la question, décidèrent d'en parler à la principale intéressée.

Informée que sa main était sollicitée par lord Denver, fils aîné du duc de Rolmund, et par lord Richard Hawesley, la jeune fille répondit sans hésitation :

— Mon père, si vous ne voyez aucun obstacle à cela, je... j'épouserai volontiers lord Hawesley.

— Comment, Marinella, s'écria sa mère, tu te décides si vite, sans réflexion, et pour la moins flatteuse des demandes ?

— C'est que je n'ai nul besoin de peser longuement ces deux propositions pour savoir que lord Denver m'est tout à fait indifférent, alors que je trouve lord Richard très sympathique.

— Tu l'aimes ! s'exclama Mme de Laubriac, au comble de la surprise.

— Oui, mère, avoua Marinella rougissante.

Son père se mit à rire :

— Pourquoi vous étonner, Lydia ? Ce Richard Hawesley est beau comme un dieu, alors que ce pauvre Denver... hum !... même en étant très indulgent, on ne peut le trouver séduisant, et il manque tout à fait de cette flamme, de cet esprit, ce je ne sais quoi, enfin, qui compense parfois, et au-delà, les avantages physiques. Dans ces conditions, lord Hawesley avait la partie belle, avouez-le.

— C'est vrai, reconnut Mme de Laubriac, fâcheusement atteinte par cette décision inattendue de sa fille. S'il faut parler franc, je vous confie que j'avais escompté un refus général. Ni l'un ni l'autre des prétendants n'a mes faveurs, je ne supposais pas que l'un d'eux dût être heureux auprès de Marinella. Mon rêve n'était pas d'unir ma fille à un Anglais et, hélas ! un protestant.

Mariage mixte! Que dira ma mère, Henri?...

— Oh! pour ceci!... je me récuse pour la discussion. Je ferai simplement part à votre mère de ces demandes, du choix de Marinella. Quant aux points de détails, notre fille les traitera elle-même avec sa grand'mère.

— Soyez sans inquiétude, maman, sans nul doute, grand'mère consentira lorsqu'elle saura que...

— Que tu aimes, naturellement! Elle ne voudra pas faire ton malheur par une opposition devant laquelle tu t'inclinerais ; mais elle me reprochera avec raison de n'avoir rien vu ni prévu... Voilà qui me fait regretter mon séjour ici... Je ne sais pas pourquoi, j'ai peur...

— Voyons, Lydia, ne soyez pas dramatique et ne regrettez rien..., dit avec une tendresse souriante M. de Laubriac. Le destin nous mène. Et puis, vous savez bien, mon amie, que les mariages d'amour sont chez nous habitude de famille... Jusqu'à présent, ils nous ont fort réussi... N'avons-nous pas été parfaitement heureux? Vos parents n'ont-ils pas goûté la plus douce félicité?

— Sans doute, Henri, convint la marquise, souriant à demi ; mais il y avait, dans ces unions, similitude de religion, d'origine... Nos bonheurs s'étayaient sur des qualités connues, une foi solide, des vertus éprouvées. Connaissez-vous assez lord Hawesley pour répondre de lui? Le protestantisme crée des âmes si différentes des nôtres qu'il n'est pas facile de les pénétrer, et l'absolue différence des races n'en rend pas la compréhension plus aisée.

— Rassurez-vous, chère maman, dit Marinella, s'agenouillant près de sa mère et mettant câlinement la tête sur son épaule, je serai heureuse avec Richard Hawesley, et je crois que la disparité de croyances n'est que momentanée...

***

La princesse Pinachelli s'insurgea tout d'abord contre le projet que lui soumettait son gendre ; mais la lettre de Marinella la força de réfléchir... Une opposition de sa part ferait le malheur de l'enfant qu'elle chérissait...

Malgré ses répugnances, elle se sentit faiblir de-

vant cette cruelle éventualité. Léonie, tout à fait enthousiasmée par ce joli roman d'amour, plaida chaleureusement, appelant saint Georges à la rescousse...

La vieille dame relut alors la correspondance ancienne. La vérité lui apparut fulgurante... Oui, le mal était profond. Il fallait qu'elle eût été bien aveugle pour ne pas voir dans ces lettres naïves et sincères l'éclosion de ce sentiment.

Elle se fit d'amers reproches, car, avec plus de clairvoyance, elle eût coupé le mal à sa racine, prévenant sa fille, rappelant auprès d'elle Marinella.

Puisque ces regrets étaient vains, il ne lui restait qu'à consentir, en priant le Seigneur d'être miséricordieux et de bénir cette union qui lui inspirait tant de craintes...

III

Les préventions de la princesse Pinachelli se trouvèrent justifiées et la jeune femme vit tomber très vite le bandeau qu'une instinctive et trompeuse tendresse avait mis sur ses yeux.

S'il avait été possible à Richard, supérieurement dirigé par sa mère, de jouer son personnage vis-à-vis des étrangers, de le maintenir pendant les fiançailles, il ne lui était plus loisible de le soutenir longtemps dans la quotidienne intimité de l'union conjugale.

Marinella devait s'apercevoir bientôt de la médiocrité d'esprit de Richard, du vide de son intelligence.

Libéré de sa pesante tutelle, le jeune époux se trouva dérouté, tout d'abord, hésitant devant les décisions à prendre, regrettant que sa mère ne fût plus là à chaque instant pour lui éviter d'assumer une responsabilité quelconque, même dans les choses les plus minimes. Au début de son union, il en référait à Marinella. Celle-ci prit pour une déférence affectueuse ce qui n'était qu'indécision...

Partant de cette erreur, la jeune femme se fit scrupule d'influencer son mari par ses propres goûts, et si, deux ou trois fois, elle décida pour lui complaire, le plus souvent elle disait, sou-

riante, heureuse de se montrer déférente à son tour :

— Richard, vous savez mieux que moi ce qui convient ; agissez donc entièrement à votre gré.

Charmé, lord Hawesley prenait conscience de l'autorité qui lui était enfin dévolue et, reconnaissant pour celle qui lui donnait cette agréable impression, il s appliquait à deviner ce qui pouvait lui être le plus agréable plutôt qu'à scruter sa propre convenance.

Il devait se blaser très vite sur cette sensation nouvelle pour lui d'être le maître, oublier sa reconnaissance, ne consulter désormais que son égoïsme et finalement glisser à la tyrannie et à la violence.

C'était la porte ouverte au malheur... Les vertus mêmes de Marinella la desservaient. Une épouse autoritaire, capricieuse, prompte à la colère, à la bouderie, eût peut-être pris de l'empire sur Richard à ce moment et, par la crainte inspirée, assuré son joug.

La petite-fille de la princesse Pinachelli avait une trop haute idée des devoirs réciproques des conjoints dans l'union chrétienne pour ne pas incliner, par tradition, à une obéissance plus féconde en beaux résultats que l'humiliante domination féminine, qui a toujours ses assises sur les pires défauts masculins.

La première peine qu'elle ressentit fut de constater la vanité de Richard, la base fragile sur laquelle reposait son amour. Il triomphait de la beauté de sa femme, éprouvait de la joie à s'occuper de sa parure, à imaginer pour elle de merveilleuses toilettes qui, sans sortir de la discrétion de forme et de couleur, inséparable de la vraie distinction, étaient destinées à mettre savamment en relief les avantages physiques et le charme de son type italien.

Marinella se soumettait en souriant aux exigences de son mari, projetant de l'amener plus tard à donner moins d'importance à ces préoccupations frivoles ; mais, au fond d'elle-même, elle pensait à ce que serait son avenir si elle perdait ces vains avantages qui, seuls, semblaient toucher ce cœur léger.

Les yeux s'ouvraient...

On se blase sur tout. Richard se lassa aussi de

ces vaniteuses satisfactions. Dès ce moment, il rechercha de plus fortes sensations.

Le jeu, d'abord, les lui procura.

Lady Hawesley l'avait tenu éloigné avec soin des tapis verts, lui mesurant très parcimonieusement son argent de poche. Elle garda, même après l'héritage de lord Conorton, qui concernait cependant Richard seul, la direction absolue du budget familial et disposait de tout à son gré sans que son fils osât élever la moindre objection, ni réclamer pour ce qui lui appartenait en propre.

Le jeune homme n'exprimait pas un désir qui ne fût satisfait, et au-delà, par sa mère ; il n'avait donc pas à se plaindre ; mais les sommes dépensées pour lui ne passaient jamais par ses mains.

Sa pension, très réduite, ne lui permettait pas de supporter de grosses pertes, et la crainte profonde que lui inspirait lady Hawesley endiguait chez lui le goût du jeu qui, si vite, devient passion dans un être faible. A bout d'argent, il s'arrêtait, car il eût préféré mourir qu'affronter sa mère pour lui réclamer des subsides supplémentaires ou être obligé de recourir à elle pour régler une dette de cette sorte.

Privé de ce puissant contrepoids : la crainte, lord Hawesley se laissa glisser sans contrainte à son nouvel engouement.

Marinella avait essayé de réagir contre ce funeste entraînement, non qu'elle redoutât quelque brèche dans la fortune de son mari et la sienne, mais ce passe-temps lui paraissait peu digne d'occuper si fortement la pensée et le cœur d'un honnête homme.

Elle n'avait plus d'influence déjà. Richard, ennuyé, ne répondait même pas à ses timides reproches, ou, s'il le faisait, c'était pour dire à la jeune femme que s'il lui laissait toute liberté de choisir les distractions qui lui plaisaient, il entendait qu'elle usât de semblables procédés à son égard.

Marinella dut s'avouer, dès lors, que le fragile amour de Richard était mort. La première année d'union n'était cependant pas complètement écoulée...

***

Ce fugitif bonheur éteint, la jeune femme, loin

de se livrer à la tristesse, envisagea courageusement le devoir sans joie qui lui restait a accomplir.

Lady Hawesley avait négligé sa vraie mission maternelle, sa belle-fille la reprendrait et se ferait le guide de ce mari qui aurait dû être son soutien.

Une telle abnégation, une si complète vertu agissent parfois sur des êtres foncièrement mauvais et lentement les transforment ; mais ils restent sans effet sur les dégénérés, les amoraux, tous ceux qu'un atavisme fâcheux, une tare ancestrale ont fait naître désarmés devant la vie, privés de cette volonté puissante qui sait mettre un frein aux passions.

Fils et petit-fils d'alcooliques invétérés, Richard Hawesley eût pu être sauvé par la prévoyance maternelle. Au lieu de cela, son enfance avait été abandonnée aux nurses, aux gouvernantes plus ou moins bien choisies. A dix ans, un précepteur les avait remplacées. Lady Hawesley surveillait la santé, l'apparence de Richard ; mais les pensées de son fils, les directives qu'on lui donnait la laissaient totalement indifférente.

Richard, tout petit, éprouvait une terreur profonde devant sa mère. Il la voyait apparaître dans la nursery, belle, grande, imposante, toujours parée ; elle fixait sur lui ses yeux sévères, lui parlait de sa voix froide, presque dure, posait sur son front un baiser distrait en lui faisant des recommandations de sagesse. Elle n'avait jamais vu qu'un petit garçon parfaitement tranquille, sérieux, tant était grande la crainte qu'elle lui inspirait. A l'heure des visites de lady Hawesley, les plus violents caprices de Richard, ses accès de colère enfantine se calmaient comme par enchantement, et, peu à peu, nurses puis professeur s'accoutumèrent à employer ce nom redouté pour tout obtenir du jeune garçon.

Il était donc parfaitement préparé à subir l'ascendant de sa mère. Quand cette divinité redoutable s'humanisa pour lui jusqu'à s'occuper de son bien-être, de ses plaisirs, il éprouva une reconnaissance éperdue et ne pensa jamais à désobéir.

Richard n'était pas élevé, il était dompté.

Lady Hawesley, se défiant du vice paternel, ne permit jamais à son fils de boire autre chose que de l'eau, et il n'avait jamais enfreint sa défense.

Livré à lui-même, il découvrit vite que les vins fins, les alcools divers ne lui déplaisaient pas. Il n'en fit pas d'abord abus, et ce goût, une fois éveillé, ne dégénéra en vice que lentement.

Il y avait deux ans que Marinella était mariée quand elle s'aperçut pour la première fois d'un écart de lord Hawesley.

Ayant à lui parler au sujet d'une grande réception qui se préparait à Eston-Castle pour inaugurer la saison d'été, elle franchit le seuil du fumoir où se trouvait Richard, sans remarquer le geste apeuré de John, qui avait semblé vouloir lui en interdire l'entrée.

Richard, l'œil atone, la chevelure en désordre, gisait, affaissé, dans un grand fauteuil.

Sans se lever pour venir au-devant d'elle, d'une langue pâteuse il murmura de vagues paroles d'accueil...

L'expression de son visage, son accablement effrayèrent d'abord Marinella, qui, loin de se douter de semblable chose, le crut malade et s'informa de sa santé avec inquiétude, parla de faire chercher le docteur...

Elle ne persista pas longtemps dans son erreur ; tout d'un coup, la sinistre vérité lui apparut, et elle s'enfuit, honteuse, blessée au cœur et sentant que désormais tous ses efforts, tout son bon vouloir seraient inutiles.

***

Le temps avait passé, aggravant sans cesse la situation. La jeune femme ne trouvait un peu de joie que dans le bien qu'elle pouvait faire autour d'elle.

Elle avait tenté, malgré tout, d'intéresser Richard à ses œuvres ; mais l'égoïsme de celui-ci le rendait rebelle à toute impulsion généreuse. N'ayant aucun souci du bien-être de ceux que leur mauvais sort faisait dépendants de lui, il exigeait de ses intendants une administration impitoyable.

Lord Hawesley arrivait facilement au bout de ses revenus. Les coûteuses fêtes qu'il donnait, les fréquentes croisières de son yacht emmenant de nombreux invités, les chasses, les courses et les pertes de jeu suffisaient pour tout absorber ; la

bienveillance était pour lui un superflu qu'il ne voulait pas s'offrir.

Marinella avait la délicatesse exquise de faire intervenir le nom de Richard dans ses prodigalités charitables. Elle se donnait simple allure de messagère, mais cette pieuse supercherie ne dupait personne.

Si étrange que cela paraisse, Richard avait conscience de ses torts, surtout en ce qui concernait la fatale passion héréditaire. Une sourde honte, que sa vanité l'incitait à cacher, au contraire, sous des dehors dégagés, le saisissait en présence de Marinella au lendemain de ces « oublis » de plus en plus répétés.

Souvent, la jeune femme les ignorait, son mari restant soucieux de lui cacher sa déchéance, secondé dans ce but par le dévouement obscur du vieux John.

Il eût pu songer à s'amender, ce désir lui aurait valu l'indulgence de Marinella et son aide précieuse ; au lieu de cela, il en vint, par une bizarrerie singulière de son esprit dévoyé, à la rendre responsable de l'impression désagréable qu'il éprouvait. Pourquoi était-elle si parfaite?... Que n'avait-elle des caprices, des fantaisies qu'il eût pu satisfaire et qui lui eussent donné l'illusion d'une valeur morale analogue à la sienne? Que n'était-elle futile, coquette, imprudente comme tant d'autres?... Pourquoi n'avait-elle jamais d'accès d'humeur, de mouvements de colère? Richard eût aimé avoir quelque chose à pardonner, trouver quelques occasions de mansuétude.

Rien de cela ne se produisit jamais. Alors, sa vanité blessée se mit à détester les perfections de cette nature charmante, à lui en faire grief. Marinella sentait en lui une hostilité que toute sa douceur ne pouvait désarmer.

Richard devint peu à peu taciturne, irritable ; puis il se railla de ce qu'il appelait ses « ménagements » et, en fin de compte, ne se gêna plus.

Quand les choses en vinrent là, lady Hawesley, qui, complaisamment, avait fermé les yeux sur les désillusions que pouvait éprouver sa belle-fille, fut enfin prise d'inquiétude. Elle morigéna Richard, essaya de lui faire reconnaître ses torts ; mais le temps de son influence était passé, son fils puisait une factice énergie dans ses boissons favo-

rites et, tout en gardant des formes respectueuses, il lui fit comprendre que l'ère du despotisme était close et qu'il entendait ne pas être contrarié dans ses goûts.

Atterrée, la vieille Ecossaise dut, pour se rassurer sur la solidité de cette union, évoquer la haute vertu de sa jeune belle-fille, sa sagesse, sa fierté. C'est alors qu'elle se félicita d'avoir donné à Richard une épouse catholique. Ceci lui permettait de vivre malgré tout dans la quiétude. Quoi que fît lord Hawesley, Marinella serait retenue près de lui par sa loi religieuse qui voulait que le mariage fût indissoluble.

Que la jeune femme souffrît, peu importait à l'insensible Ethel, elle resterait, c'était l'essentiel.

Pour faire contrepoids à l'hostilité de son fils, elle se mit néanmoins à accabler Marinella des marques de sa fausse tendresse. Attentions, flatteries, rien ne manquait, et la pauvre lady Richard se reprochait de se sentir si froide vis-à-vis de sa belle-mère et d'éprouver un tel soulagement quand arrivait la fin de ses séjours.

La mère de Richard attendait avec impatience l'« héritier » dont la venue l'eût définitivement rassurée et se désolait de voir le temps s'écouler sans que cette satisfaction lui fût donnée.

Le marquis de Laubriac était mort vers la fin de la première année d'union de Marinella, sans pressentir encore la triste destinée qui était réservée à son enfant ; mais la mère et la grand'mère ne purent bénéficier longtemps de cette heureuse ignorance.

Ce fut une profonde consternation. Ces deux femmes que la vie avait faites heureuses, qui connurent les joies pures d'un amour partagé et cet enivrement qu'y apportent l'estime, l'admiration que les qualités de l'être aimé font éprouver, ne pouvaient se résigner à voir leur enfant chérie moins bien partagée qu'elles-mêmes.

La prière qui soutenait le courage de Marinella soutint aussi le leur. Plus que jamais elles se lancèrent dans le domaine si vaste du bien à faire aux déshérités de ce monde. Il fallait que leur douleur fût féconde pour qu'elle obtînt miséricorde du Seigneur...

***

L'incident qui motiva le départ de la jeune femme eut lieu à Eston-Castle, dans les premiers jours de mars, pendant un séjour d'une quinzaine qu'elle y faisait avec Richard.

Celui-ci, ayant décidé d'opérer d'importantes transformations dans la vieille demeure, dut y aller pour s'assurer que tout serait bien terminé avant l'époque des réceptions estivales et se rendre compte de la manière dont ses ordres étaient exécutés.

— Vous vous ennuierez beaucoup, Marinella, dit Richard la veille du départ ; avec ce temps pluvieux, la campagne est d'une mortelle tristesse. Heureusement, vous aurez le voisinage de lady Wingold...

— Je suppose, dit Marinella surprise, que votre cousine ne songe pas à quitter Londres en cette saison ?...

— Si fait, répondit Richard ; Amy, que j'ai rencontrée avant-hier, partait aussi pour les mêmes raisons qui nous obligent à un séjour à Eston en cette période inusitée. Une aile du château, la plus ancienne, avait besoin d'urgentes réparations.

La jeune femme se tut... La proximité du manoir de lady Wingold ne lui rendait pas plus agréables habituellement ses villégiatures à Eston-Castle, et, cette fois, la présence de cette parente de son mari menaçait au contraire de lui enlever tout le plaisir qu'elle s'était promis de cette courte retraite à la campagne, aussi favorable pour Richard que reposante pour elle.

Marinella n'aimait pas lady Wingold, malgré les preuves d'exubérante sympathie que celle-ci lui prodiguait. Son jugement sûr pénétrait les motifs intéressés de cet étalage de tendresse. Elle voyait la jeune femme telle qu'elle était, c'est-à-dire : coquette, fausse et cupide. Sa profonde droiture n'avait cependant pas soupçonné l'envie féroce d'Amy et les sournois calculs auxquels se livrait cet esprit pervers.

Amy Bolwer, petite cousine de la mère de Richard, à qui elle ressemblait parfaitement par son caractère astucieux et son ambition effrénée, avait jadis rêvé d'épouser le jeune lord Hawesley.

Parente très pauvre de plusieurs familles opulentes, elle avait su, grâce à son adresse, à la sou-

plesse de son caractère, à son apparence de douceur, apitoyer ses riches cousins et s'insinuer dans leur faveur. Tous se disputaient le plaisir de la recevoir, d'embellir un peu la vie de « cette pauvre petite Amy », ce qui fait que la jeune fille vivait constamment dans une atmosphère de luxe, au milieu des fêtes et des réceptions. Elle savait garder un air détaché, montrait une reconnaissance exaltée qui lui assurait le cœur de sa candide parenté.

Lady Hawesley n'eût point été dupe, mais elle dut, pour ne pas mécontenter une vieille tante à héritage qui ne jurait que par cette « douce petite Amy », recevoir chez elle la jeune fille.

Avec toute autre que lady Hawesley, miss Bolwer eût réussi à exécuter son plan et à s'emparer de Richard et de sa fortune ; mais la mère était sur ses gardes, rien ne pouvait la tromper ni la surprendre... Jugeant Amy dangereuse, malgré tout, elle préféra faire marché avec elle pour écarter ce danger de son fils.

Coupant nettement les ailes aux velléités conquérantes d'Amy, elle lui fit entendre que toute tentative du côté du jeune lord Hawesley aboutirait à un échec, qu'elle ne réussirait jamais à dresser le fils contre la mère en une telle occurrence.

Seule de toute la famille, elle avait percé à jour la sournoise conduite de la jeune fille vis-à-vis de tous, relevé des fautes, des faiblesses, des audaces, de menues trahisons, bref, préparé un réquisitoire s'appuyant sur de bonnes preuves adroitement captées. D'un mot, elle pouvait aliéner à miss Bolwer toutes les sympathies, si nécessaires à une orpheline pauvre qui, pour son malheur, se trouve être ambitieuse, faire clore devant elle toutes les portes ouvertes...

Amy, effrayée, s'inclina. Néanmoins, elle était une force ; lady Hawesley dut le reconnaître avec une secrète admiration, car elle voyait revivre son propre esprit d'intrigue et son adresse en cette jeune parente ; aussi, pour mieux défendre Richard, résolut-elle d'aider aux ambitions d'Amy.

Grâce au savoir-faire incomparable de cette mère prudente, miss Bolwer fut à même, certain jour, de décider entre l'offre positive du cœur, du nom et de la fortune de lord Wingold, vieux baronnet,

ou la poursuite aléatoire de la conquête de son jeune cousin.

Un bon « tiens », dit la Sagesse des nations, vaut plus que deux « tu l'auras ». Amy se résigna.

Richard montra quelque mélancolie. Les cheveux fauves de sa jeune cousine, ses yeux bleus, pleins d'une candide admiration quand ils se levaient sur lui, avaient un peu, déjà, troublé son cœur ; de même que la douceur déférente des paroles, les nombreux conseils qu'elle affectait de lui demander flattaient son amour-propre.

Lady Hawesley fit bien d'intervenir promptement en cette ébauche d'idylle.

Amy garda de la rancune en conservant une préférence secrète pour son cousin. Qui sait, d'ailleurs, si plus tard...? Son mari était vieux, Richard encore bien jeune... Il faudrait qu'une seconde fois elle se présentât mieux pourvue... Lady Wingold, veuve, jeune, riche, aurait plus d'atouts en mains que miss Bolwer...

Elle songea, en conséquence, à tirer le plus d'avantages possible de l'amour éperdu de son vieil époux.

Quatre ans plus tard, la jeune femme était veuve, ainsi qu'elle l'avait souhaité, héritière absolue de tous les biens du baronnet ; mais Richard héritait aussi de lord Conorton et de plus venait de se marier.

Beauté égale, quoique différente, fortune incomparablement supérieure, Marinella possédait ce qui était nécessaire pour s'attirer la haine de l'ambitieuse déçue. Ce bas sentiment fut dissimulé sous tant d'hypocrites démonstrations de tendresse, sous tant d'éloges colportés partout, qu'on avait décrété dans le monde que lady Wingold aimait cette jeune cousine comme une sœur.

Amy pensa plus d'une fois : « Il y a le divorce », tout en s'avouant que cette manière d'arriver à l'objet de ses ambitions : la fortune et la situation de Richard, n'était pas précisément facile.

Sournoisement, elle étudia ce ménage, prenant son temps pour assurer l'effet de sa stratégie... Quand elle fut sûre de la marche à suivre, elle entama les hostilités.

Depuis six mois à peu près, elle y tendait sans voir encore approcher le succès, lorsqu'un incident imprévu lui fit toucher de bien près le but que la

mort de Richard seule l'empêcha d'atteindre...

Lady Wingold, connaissant tout des vices et des vanités de la proie convoitée, commença d'abord d'agir par de douces et perfides remontrances... Son « affection fraternelle » pour son cousin, disait-elle, lui permettait ce rôle de conseillère, et Richard, qui n'eût pas supporté un mot de reproche de Marinella, écoutait sans impatience et même avec un certain plaisir les avis désintéressés de la venimeuse créature.

— Mon cher Richard, soupirait l'intrigante, soyez plus raisonnable, plus modéré, je vous en prie ; j'éprouve tant de peine, une si cuisante humiliation lorsque je constate l'air méprisant de Marinella !

— Bah ! disait Richard, la perfection est ennuyeuse.

— Sans doute, mais votre femme n'a pas de faiblesses, et, pour éviter son dédain, il faut bien vous conformer à sa manière d'être.

Lord Hawesley fronçait les sourcils. Ces insinuations méchantes ne répondaient que trop à ses impressions secrètes, et, grâce à ces perfides conseils, la dignité triste et sereine de Marinella devenait à ses yeux du dédain, ses plus douces tentatives d'amendement, de cinglants, d'insultants reproches.

Un jour, lady Wingold montra avec tant d'affectation devant Richard un air soucieux, que celui-ci ne put moins faire que de s'en apercevoir et d'amorcer les confidences par cette phrase :

— Vous paraissez souffrante, Amy, qu'avez-vous ?

Les yeux de la coquette devinrent brillants et comme embués de larmes.

— Que vous êtes bon, Richard, de vous intéresser à moi qui n'ai personne pour me conseiller, me conduire... C'est triste d'être seule à mon âge...

Bref, en se faisant prier beaucoup, elle avoua son embarras : elle s'était laissé entraîner à jouer... elle n'avait certes pas la passion du jeu et ne s'entendait guère aux cartes.

Précisément pour cela, elle ne cessa pas à temps et fit une grosse perte. Elle avait besoin, pour le lendemain, de mille livres et ne les possédait pas en caisse, ayant justement le matin même réglé un gros mémoire pour la transformation de son hô-

tel. Elle avait des bijoux qui lui permettraient de « faire » de suite cette somme,... mais n'osait se commettre avec quelque usurier, ayant peur de cette engeance... Elle ne savait à qui s'adresser pour faire opérer cette transaction, car elle voulait tenir secrète sa folle imprudence,... son étourderie... Si Richard consentait...

Et, timidement, l'adroite créature tirait de son sac un merveilleux bracelet de saphirs et une bague assortie.

Richard riait. Qu'était cela!... Pourquoi ces remords?... C'est charmant chez une femme, un peu d'irréflexion, de légèreté...

Lady Wingold s'éloigna, assurant Richard que c'en était bien fini du jeu pour elle, elle ne se laisserait plus tenter. Jamais elle n'oublierait cette leçon et les conseils amicaux de son cousin... Elle était bien corrigée!...

Les conseils de Richard!... Lord Hawesley, sans trop réfléchir, fut agréablement flatté par cette idée qu'il avait arrêté sa cousine sur une pente dangereuse.

Le plus fort, c'est qu'Amy n'avait rien perdu ; elle était bien trop prudente pour risquer la moindre parcelle de sa fortune. Elle voulait simplement donner à Richard une impression diamétralement opposée à celles qu'il éprouvait auprès de Marinella.

Quelques semaines plus tard, lors d'une grande réception, l'astucieuse Amy, traversant au bras de son cousin une longue galerie encombrée d'invités, sentit glisser à son poignet mince le bracelet de saphirs que Richard refermait adroitement.

— Richard! Que faites-vous?... Mais, c'est mon bracelet!

— Chut! dit lord Hawesley, c'est la récompense de votre sagesse... Je sais que vous ne jouez plus.

— Comme vous êtes bon! dit Amy d'un ton pénétré ; cependant... je ne puis accepter.

— Bah! je suis votre parent, j'ai le droit de régler comme je l'entends ces petites questions. Il faut vous soumettre, puisque vous avez eu confiance en moi.

Et c'est ainsi, par de basses flatteries, des conseils indignes, des insinuations malveillantes, que lady Wingold amena Richard à penser que son mariage avec une catholique intransigeante

(pauvre Marinella, si conciliante!) fut une fâcheuse inspiration de sa mère, qu'il n'avait pas le bonheur qu'il eût choisi si sa décision avait été libre.

— Après tout, se disait-il de plus en plus souvent aux lendemains de ses incartades, il y a le divorce!

Amy, supérieurement adroite, avertie par ses précédentes difficultés avec lady Hawesley de la perspicacité étonnante en matière de duplicité de la vieille dame, n'avait rien laissé deviner de ses manœuvres.

Marinella planait trop au-dessus des vilenies et des turpitudes communes pour soupçonner si tôt le mal.

Les vagues paroles échappées à Richard, les mots : divorce, séparation, etc., ne s'étaient fait entendre qu'en des moments de surexcitation, alors que la jeune femme avait de trop bonnes raisons de douter de la lucidité de son mari. Elle n'y ajoutait que peu d'importance et s'était gardée de suspecter Amy de les avoir soufflés.

Richard se défiait de sa mère, émancipé cette fois de sa tutelle, il sut lui cacher ses projets secrets.

La vieille lady était en pleine sécurité quand ce coup l'atteignit.

***

Ce matin de mars, le soleil se leva dans un ciel clair, nettoyé des brumes qui l'avaient obscurci les jours précédents. Une brise légère et fraîche repoussait loin à l'horizon les dernières traînées des nuages lourds de pluie.

Marinella jouissait de cette éclaircie. Enveloppée d'une souple cape de velours sombre, elle traversait une allée du parc, de son pas gracieusement balancé, souriant aux promesses du printemps, lorsqu'à sa grande surprise elle vit Richard, semblant de loin guetter sa venue, s'avancer vivement au-devant d'elle.

Après lui avoir, plus aimablement qu'à l'habitude, donné son salut matinal, il s'informa :

— Voulez-vous, Marinella, que nous profitions de cette belle journée pour l'excursion que vous avez souhaité faire aux ruines curieuses de l'abbaye de...

— Sans doute, Richard, si cette promenade vous fait plaisir, vous savez qu'elle me sera agréable.

— Alors, préparez-vous bien vite, l'auto nous attend... En passant, nous nous arrêterons pour prendre lady Wingold.

Au nom d'Amy, le visage de Marinella s'altéra. Toute la joie de cette partie disparaissait pour elle ; mais elle ne protesta pas et cacha sa déconvenue.

Néanmoins, la journée fut assez satisfaisante, les choses ne se gâtèrent qu'au retour.

En traversant un hameau de quelques feux, fort lointain encore d'Eston-Castle, une panne de moteur se produisit et il fallut coûte que coûte s'arrêter pour réparer.

Le temps était frais maintenant. Après avoir fait quelques pas sur la route pendant que chauffeur et valet de pied s'agitaient autour de la voiture, empressés à la remettre en état de continuer sa randonnée, Richard avisa une auberge, l'unique, qui, tout au bord du chemin, sous une enseigne originale, ouvrait un vitrage clair, pourvu de rideaux très blancs. Un poêle rougeoyait derrière les vitres.

— En avez-vous pour longtemps, James? interrogea lord Hawesley.

— Je crains que Sa Seigneurie ne doive attendre une heure ou deux, et James donna quelques détails techniques.

— Alors, entrons là! Voulez-vous, Marinella? Amy?

— Pourquoi ne continuerions-nous pas plutôt notre route à pied? la voiture nous rejoindrait, propose Marinella, qui éprouve une secrète répugnance à accepter cette proposition.

— C'est une bonne idée, dit Amy ; malheureusement, nos vêtements seraient transpercés avant peu. Voici les premières gouttes d'une ondée...

C'était vrai ; Richard entraîna rapidement les deux jeunes femmes vers l'abri qui s'offrait.

La petite salle, déserte en ce moment, était d'une propreté parfaite. Seule une vieille femme y tricotait aux dernières lueurs du jour et, vite, quitta sa place pour gagner l'arrière-boutique, intimidée par ces somptueux clients peu habituels à la modeste auberge.

Le propriétaire du lieu se précipitait, allumant

les lampes, ranimant le feu, se confondant en saluts et interrogeant :

— Que vais-je offrir à Vos Seigneuries ?

Richard riait, mis en gaieté par l'aventure, peut-être par la vue de la vitrine renfermant les flacons de liqueur. Cependant, il fit la grimace après les avoir examinés :

— Hum !... Je ne crois pas qu'il y ait rien là qui puisse me convenir.

— Je vois, dit l'aubergiste, que Sa Grâce s'y connaît. Rien de ceci n'est digne d'elle : c'est suffisant pour la clientèle ordinaire qui n'est pas riche, mais si Sa Grâce y met le prix, j'ai dans mon caveau encore quelques vieilles bouteilles. Sa Seigneurie jugera...

Et le subtil commerçant, disparaissant par une trappe, alla quérir deux bouteilles poussiéreuses qu'il rapporta d'un air de triomphe modeste. Il les déposa respectueusement devant lord Hawesley et, après les avoir débouchées avec mille soins, il fit couler lentement, religieusement, de l'une un filet de liquide d'une blancheur transparente à peine dorée, de l'autre une liqueur aux tons ambrés et brillants.

— Voilà, Milord, dit l'hôtelier en s'inclinant ; et, s'éloignant de quelques pas, il laissa son riche client à sa dégustation.

— Merveilleux, dit lors Hawesley au bout d'un moment, et payant avec magnificence l'aubergiste, ravi de telle aubaine : on chercherait vainement semblable trésor dans les meilleures tavernes et dans la cave des plus grands clubs de Londres !...

La vieille femme, qui avait disparu tout d'abord, revenait avec une théière de cuivre brillant, sa plus belle porcelaine et un napperon de toile d'une blancheur immaculée, qu'elle déposa devant les ladies.

Lady Wingold repoussa la tasse d'un air dédaigneux ; Marinella accepta avec un sourire et tenta de décider son mari à prendre aussi un peu de ce bienfaisant breuvage ; mais Richard ne voulut faire aucune infidélité aux attirantes bouteilles en mêlant à l'arôme exquis de leur contenu la fade saveur de tisane qu'on lui offrait.

Marinella, sourdement inquiète, jetait de fréquents regards au dehors... Le chauffeur n'apparaissait pas, la réparation se prolongeait... Sour-

noise, Amy guettait ce qui allait se produire.

Bientôt, Richard, très égayé, se mit à plaisanter, voulut faire de l'esprit, tenir des propos qui étaient, certes, moins spirituels qu'affectait de le dire lady Wingold. Parfois même, un certain décousu se montrait dans ses phrases... Amy n'en riait pas moins avec complaisance, disant :

— Quel aimable caractère vous avez, Richard ! Comme vous savez prendre allégrement des incidents dont d'autres n'éprouveraient que mauvaise humeur.

« Est-il possible, pensait Marinella, qu'elle ne s'aperçoive pas que Richard ne cesse de boire et que sa gaieté n'est pas de bon aloi ? »

Elle proposa bientôt d'aller rejoindre la limousine, qui ne saurait tarder d'être prête à reprendre la route.

Amy protesta :

— Voyez la pluie, Marinella... Quitter cette salle chaude pour affronter l'averse, à quoi bon ?... James a reçu l'ordre de venir nous chercher ici. Dès que tout sera réparé, il viendra, soyez-en sûre.

Ne trouvant pas d'écho à son désir, Marinella s'approcha de Richard et, posant doucement sa petite main sur le bras qui s'élevait pour porter une fois de plus à ses lèvres le verre scintillant, elle dit d'une voix suppliante :

— Richard, vous allez vous faire mal. Prenez plutôt une tasse de thé,... laissez ces alcools... Ce sera meilleur pour vous, je vous assure.

— Laissez-moi choisir la boisson qui me convient, ce thé m'écœure, dit lord Hawesley, non sans balbutier un peu.

— Je vous en prie, Richard, regardez où vous êtes... Que penseront ces gens ?... murmure Marinella.

Et elle désigne au fond de la salle l'arrière-boutique où se tiennent discrètement l'aubergiste, sa mère et deux ou trois clients rustiques que l'on y a servis afin de laisser aux élégants passagers la libre disposition de la première chambre.

Mais lord Hawesley réplique d'un ton d'insultant mépris :

— Que m'importent ces « gens » !... Comptent-ils pour nous ?... Et qui se permettrait d'avoir mauvaise opinion de moi si ce n'est vous, dit-il d'un ton de rancune.

Marinella se tut, blessée. Amy parut surprise de l'insistance de sa cousine :

— Que redoutez-vous, ma chère Marinella? dit-elle d'un air candide parfaitement joué ; Richard est-il au régime? Alors, si la santé est en jeu, vous avez raison d'insister.

Lord Hawesley riait, du rire niais de l'homme qui n'a déjà plus conscience de lui-même.

— Ma santé!... Un régime!... Ha! ha! ha! ha!... Voyez ce que Marinella vous ferait croire!... Ha! ha!... très drôle!... moi... un régime!...

— Amy, dit brièvement lady Hawesley, songeant qu'il faut enfin éclairer cette ignorance, croyez-moi, joignez vos instances aux miennes si vous ne voulez pas que, tout à l'heure, nous fassions figure ridicule.

Marinella avait parlé bas, mais Amy se redressa d'un air de surprise indignée et dit très haut — il ne fallait pas que Richard ignorât le mot arraché par l'angoisse à sa femme :

— Ridicules! Avec Richard!... Vous avez dit : ridicules?... Quelles singulières idées vous avez!... En vérité, je ne comprends pas...

En un clin d'œil, Marinella pressentit tous les vilains calculs, toute l'odieuse hypocrisie que sa trop loyale nature ne lui avait pas permis de soupçonner. Son regard se posa, méprisant, sur la vile créature, et, se détournant, elle alla interroger d'un œil anxieux la route luisante de pluie.

Depuis un moment, la porte du fond avait été silencieusement fermée par la vieille femme, le rideau abaissé sur son vitrage... En se retournant, Marinella l'aperçut, et cette délicatesse de l'humble paysanne lui fut douce.

Lord Hawesley achevait les dernières gouttes des funestes liqueurs, quand le ronflement de l'auto se fit entendre. Marinella était déjà sur le seuil, pressée de quitter ce lieu.

Richard se leva lourdement ; ce fut miracle s'il réussit à marcher sans trop tituber jusqu'à la porte ouverte de la voiture... Là, le valet de pied, habitué, prit adroitement le coude de Sa Seigneurie et le poussa, sans qu'il y parut, dans la limousine dont, seul, Richard n'eût pas franchi aussi aisément le marchepied.

A l'intérieur, Amy, rieuse, tendit la main à son cousin et, l'attirant à elle, dit :

— Allons, Richard, montez vite, vous allez être transpercé.

La pluie, en violentes rafales, assaillait le véhicule, rythmant sa mélancolique mélopée sur sa toiture, glissant son mouvant rideau sur les glaces.

Marinella, silencieuse, regardait dans le noir, de ses yeux désolés... Richard n'avait pas lâché la main de sa cousine, assise en face de lui, et répétait comme un enfant :

— Très bien, Amy, vous m'avez défendu... Très bien, vous êtes une bonne parente. Marinella est sévère,... elle gâche mon plaisir... Très bien, Amy, vous feriez une meilleure compagne qu'elle.

Lady Wingold affectait de rire :

— Marinella, Richard plaisante, il veut vous taquiner.

Lady Hawesley restait calme, silencieuse, écrasant par sa sereine dignité l'astucieuse femme.

— Vous avez tort de vous fâcher, dit lady Wingold venimeuse, Richard va croire que vous prenez ses taquineries au sérieux et que vous le méprisez.

— Vous ai-je dit que j'étais froissée? rétorque posément Marinella d'une voix sans colère. Je ne saurais ajoûter aucune importance à ces propos, Richard ne sait plus ce qu'il dit, ses insinuations ne peuvent m'atteindre.

Alors l'éclat qu'avait attendu depuis longtemps la perfide Amy se produisit. Lord Hawesley s'emporta et, se sentant secrètement soutenu, il égrena d'un coup tous les motifs de ses singulières rancunes, perdant la tête devant le silence digne de Marinella et s'oubliant jusqu'à l'insulter, stimulé, semblait-il, par chaque protestation d'Amy, qui avait pris la défense de celle qui dédaignait ces attaques.

Richard divagua quelque temps, puis, tout à coup, trouva des paroles précises, parla de divorce, d'une impossibilité de vivre plus longtemps auprès d'une femme qui le jugeait d'après sa conscience étroite de catholique... Pourquoi Marinella s'obstinait-elle à vivre près de lui?... Elle n'avait qu'à partir puisqu'elle connaissait maintenant son désir et ne plus lui imposer la vue de sa perfection.

Et il répétait ce mot : divorce, comme une leçon bien apprise.

On arrivait devant la demeure de lady Win-

gold... Elle descendit, accompagnée de son cousin que la pluie froide sembla rendre un peu à lui-même, après un adieu bref et gêné à Marinella, qui attendit, singulièrement calme, le retour assez prompt de son mari.

Laissant Amy au seuil de sa maison, Richard revint vers la voiture. Pendant qu'il gravissait avec sa cousine les marches du perron, elle lui avait dit :

— C'est bien, mon ami, tenez bon, soyez ferme, et, grâce à votre ténacité, vous serez délivré et nous serons enfin heureux.

Quand Marinella fut seule avec Richard, elle proposa la première, sans que sa voix trahît aucune animosité :

— Richard, j'ai réfléchi. Je crois que ma présence vous irrite en ce moment, et je vais, si vous le permettez, aller faire un séjour dans ma famille. Loin de moi, vous vous interrogerez plus à l'aise et vous m'écrirez vos décisions... Si pénible qu'ait été cette scène, je l'oublierai et reviendrai pour reprendre ma place auprès de vous si vous m'appelez... Quant au divorce dont vous parlez, ma conscience de catholique le réprouve et, par devoir, je m'y opposerai toujours ; mais nous pourrions vivre séparés...

— Le divorce, je l'aurai malgré votre volonté, dit simplement lord Hawesley, assez confus quoi qu'il en ait.

Le lendemain, Marinella s'éloignait sans avoir revu Richard, qui prit soin d'éviter sa présence.

Aussitôt seul, il courut chez lady Wingold pour lui faire connaître ce beau résultat. Se voyant si près du triomphe elle exulta, puis traça minutieusement à son cousin sa ligne de conduite et l'adressa à un homme d'affaires qui mènerait rondement la procédure.

La mère de Richard, prévenue par mistress Bridget, la femme de charge, qui trouva quelque chose d'anormal au départ si brusquement décidé de sa jeune maîtresse, vint se jeter à la traverse de ce plan si bien combiné en arrivant en hâte à Eston-Castle.

Elle interrogea son fils, assez embarrassé de son personnage, apprit la présence de lady Wingold, bien que celle-ci eût jugé prudent de regagner

Londres au plus vite, et morigéna sans ménagements Richard.

Celui-ci, craignant de faiblir, partit secrètement, laissant lady Hawesley, furieuse, maîtresse du champ de bataille déserté. Une lettre l'avertissait que Richard allait voyager pendant que se plaiderait son divorce et ne reviendrait que pour épouser Amy...

Comme on le sait, Richard Hawesley n'alla pas loin...

IV

Par une belle journée du milieu d'avril, si chaude en cette région favorisée qu'elle fait croire à l'été, la princesse Pinachelli, sa fille et la jeune femme, un peu moins pâle, semble-t-il, en son deuil sévère, sont réunies sur l'une des terrasses dominant le lac.

Mlle Vernon, debout, guette l'arrivée du courrier en retard aujourd'hui.

— Enfin! voici Giaccomo! s'écrie Léonie en apercevant le domestique chargé du soin de prendre et distribuer lettres et journaux.

Il vient présenter le plateau d'argent où s'étale la correspondance.

— Marinella, une lettre d'Angleterre pour toi, dit Mme de Laubriac, trouvant, au milieu des multiples enveloppes que Léonie fend rapidement une à une, la missive de très grande taille et d'épaisseur anormale qui laisse deviner un nombre respectable de feuillets.

La jeune femme déplie fébrilement ces pages, inquiète de ce qu'elles lui apportent.

Non sans surprise, elle lit :

Londres, le 6 avril.

Ma très chère enfant,

Je vous réserve aujourd'hui une nouvelle bien différente de celle que vous annonçait ma dernière lettre, et si inattendue que je ne sais quelles circonlocutions prendre pour vous la communiquer.

Je ne puis m'illusionner, ce n'est pas de la joie

que vous ressentirez. Je sais trop que la mort de mon malheureux Richard vous délivrait d'une existence douloureuse.

Cependant, vous avez pardonné au disparu, Marinella, de cela je suis certaine. Votre grand cœur de chrétienne n'a point gardé de rancune ; mais ce pardon généreux, en laisseriez-vous bénéficier Richard vivant? Reprendriez-vous près de lui votre place?

— Où veut-elle en venir? murmura la jeune veuve ; que signifie ceci?

Et, le cœur serré, elle continue la lecture de l'étrange lettre :

Vous savez combien je vous ai toujours aimée et appréciée, ma chère fille. Je me suis sans cesse, en votre faveur, dressée contre mon malheureux, mon coupable enfant, essayant de lui faire reconnaître ses torts immenses envers vous, la plus parfaite des épouses.

J'ai été impuissante à lui faire entendre la voix de la raison; sa vanité butée refusait de s'incliner devant vous. J'ai cruellement souffert de la triste aberration de mon fils, et j'ai pleuré votre départ plus amèrement que je ne pleurai la disparition de Richard.

Votre retour dans notre maison serait une telle joie que je n'ose l'espérer, et quand je me remémore la conduite odieuse de votre mari, je me trouve bien audacieuse d'oser vous parler de retour... Consentirez-vous jamais?

Et ce serait si noble, si grand, si digne de vous cette rentrée à un foyer où le coupable est seul, malade, malheureux, terriblement frappé, que je ne désespère pas de vous y voir revenir.

Je devine votre étonnement, ma très chère fille, il me faut éclairer ces propos, obscurs pour vous, en faisant le récit fidèle des événements de ces jours-ci, que vous ignorez certainement, la nouvelle n'ayant pas encore été divulguée.

Vous n'êtes pas veuve, Marinella; Richard est vivant, mais en quel piètre état!... Menacé peut-être de rester infirme à jamais et ayant tout oublié de son passé, de sa vie, de lui-même, sous l'empire de la commotion ressentie et de l'affreuse blessure qu'il a reçue à la base du crâne...

La lettre glisse des doigts de la jeune femme. Pâle, les yeux dilatés, elle répète plusieurs fois comme pour essayer de rendre tangible cette chose fantastique :

— Vivant!... Vivant!... Je ne suis pas veuve...

— Mon Dieu!... Marinella!... Qu'arrive-t-il, mon

enfant? dit Mme de Laubriac, qui a levé la tête en voyant les feuillets échappés des doigts tremblants de sa fille rouler jusqu'à ses pieds.

Effrayée par la pâleur, l'air égaré de lady Hawesley, la vieille princesse s'élance, prête à la soutenir, et Léonie remplissant un verre d'eau en hâte vient le présenter à la jeune femme qui boit quelques gorgées, paraît se reprendre et répond d'une voix faible :

— Mon mari est vivant!...

Une triple exclamation d'angoisse s'élève, suivie d'un silence consterné.

La princesse Pinachelli, la première, recouvre ses esprits :

— Vivant! Comment se peut-il? Qu'est-il donc survenu?

— Je ne sais, grand'mère, je n'ai pas lu plus avant... Voici la lettre de lady Hawesley, dit la jeune femme, lui tendant les feuillets que vient de relever Léonie. Lisez vous-même, moi je ne peux plus.

La vieille dame prend son face-à-main, mais, le laissant retomber :

— Je crois que j'en suis aussi incapable que vous ; mais, si cela ne présente pas d'inconvénient, Marinella, nous pourrions passer à Léonie ce pénible document. Elle nous en ferait lecture et nous serions ainsi informées ensemble de cet étonnant événement.

Lady Hawesley acquiesça d'un signe et Léonie lut...

— Eau bénite de cour, murmure la princesse au début adroit de l'épître ; ce serait beau si c'était sincèrement pensé ; mais, connaissant le fond de ce cœur sec, nous ne pouvons voir là que diplomatie, duplicité...

Et, serrant contre elle sa petite-fille accablée, elle semble vouloir lui donner et se donner du courage devant le malheur qui menace encore cette enfant si chère.

Léonie, profitant de l'interruption, tousse discrètement pour éclaircir sa voix devenue rauque et essuyer les verres troublés de son lorgnon.

Toutes devinent quel devoir austère s'offre à la jeune femme, quel sacrifice nouveau lui est demandé. Sachant qu'elle ne se dérobera pas à la

tâche, elles pressentent douloureusement la séparation prochaine.

— Voyons, Léonie, dit la douairière, arrivons à la conclusion de ce chef-d'œuvre diplomatique.

Et Léonie reprend la lettre qui expose les événements survenus et dont la tragique lecture angoisse péniblement tous les cœurs.

Voici, résumés, les faits qui motivaient la démarche de la vieille Ecossaise.

Le troisième jour qui suivit le naufrage du *Livadia*, alors que le nombre des rescapés connus — une douzaine environ — semblait définitif, des pêcheurs d'une bourgade de la côte bretonne trouvèrent parmi les roches parsemant une petite anse, encerclée par une falaise presque à pic, un homme d'apparence jeune, blond, vêtu d'une chemise en partie déchirée et d'un pantalon qui paraissait de coupe élégante, bien qu'il fût abîmé par l'eau de mer.

L'inconnu avait une jambe brisée en plusieurs endroits et portait, en outre, de profondes blessures à la base du crâne et à l'épaule.

Ce lieu était peu fréquenté ; mais les marins d'un canot prenant le large avaient aperçu, en passant devant la crique, quelque chose de blanc comme une vague forme étendue, et s'approchèrent de terre. L'état de la mer, subitement calmée depuis le matin, après des jours d'effroyable tempête, permettait un facile abordage.

Le blessé respirait encore. Avec d'infinies précautions, les pêcheurs le placèrent au fond de leur barque, sur les vestes réunies, afin de lui faire une couche plus moelleuse, et le transportèrent au proche village.

Les autorités furent prévenues.

Une rapide enquête rendit évident qu'il s'agissait d'un naufragé du *Livadia*, le mystérieux blessé n'étant connu de quiconque et aucun crime ni disparition n'étant signalé dans la région. La manière sommaire dont il était vêtu : pieds nus et les seuls vêtements indispensables, prouvait bien la précipitation de quelqu'un qui, troublé dans son sommeil par une brusque catastrophe, n'a ni le loisir, ni peut-être le sang-froid nécessaire pour achever sa toilette.

La finesse de la chemise qui portait les initiales « R. H. » dans un médaillon brodé et l'élégance

encore visible du pantalon confirmaient ces suppositions. Sur les boutons de ce dernier vêtement, on releva l'adresse d'un grand tailleur de Londres. Tout portait à croire qu'il s'agissait d'un Anglais.

Comment avait-il pu arriver jusque-là? La formidable tempête des jours précédents avait, il est vrai, rejeté bien des corps, même assez loin du lieu du sinistre ; peut-être l'avait-elle aidé à se sauver alors qu'elle fit périr impitoyablement tant d'autres en culbutant les embarcations de sauvetage... La mer a de ces ménagements inexplicables.

Ni barque ni débris d'aucune sorte n'ayant été trouvés près de lui, on pensa que, s'étant rendu compte de la difficulté d'abordage, en vue de la côte, il s'était jeté à la nage, abandonnant le moyen de fortune qui lui servit jusque-là pour atterrir plus facilement. Soit faiblesse, soit remous plus violent, il avait été jeté durement sur les rocs, et, blessé, n'avait pu que se traîner assez loin pour n'être point remporté par le flot et s'arrêter épuisé à l'endroit où on le retrouva évanoui.

Tout ceci, d'ailleurs, serait rapidement éclairci dès que le malade reprendrait quelque connaissance, ce qui ne saurait tarder.

Effectivement, le naufragé reprit conscience quarante-huit heures plus tard. Ses regards étonnés se portèrent autour de lui.

— Vous sentez-vous mieux, mon ami? interrogea le docteur.

— Merci... Que m'est-il arrivé?... Où suis-je?

Doucement, on lui remémora le naufrage.

Passant la main sur son front, le blessé murmura :

— C'est curieux, je ne me souviens plus.

On lui parlait français, il comprenait et répondait dans la même langue, mais avec un très léger accent.

— Vous êtes Anglais, sans doute? demanda le docteur.

Nouvel embarras du malade...

— Anglais?... Je ne sais pas... Je ne me rappelle rien.

— Pouvez-vous nous dire votre nom?

— Mon nom?

Un silence de quelques minutes s'établit ; l'homme faisait de visibles efforts. Fouillant sa

pensée, enfin, d'un ton de détresse, l'inconnu avoua :

— Je ne sais plus !...

Le docteur le rassura, et, cessant de l'interroger, fit part de ce qu'il entrevoyait :

— C'est une amnésie momentanée, due à la blessure et surtout à la commotion ressentie.

« Je pense, songeait le brave docteur, que ce ne sera pas très difficile d'identifier ce beau gaillard. Il ne devait pas y en avoir des douzaines façonnés comme lui sur ce *Livadia* de malheur ! »

En conséquence, et après entente avec les autorités locales, un signalement détaillé, étayé par les initiales, l'adresse du tailleur et deux clichés représentant le blessé de face et de profil, fut publié dans le principal journal de Londres.

Nombreux furent ceux qui reconnurent, à première vue, lord Hawesley ; malgré les bandages entourant la tête, son profil était assez caractéristique.

D'aucuns remarquèrent que le regard semblait plus profond. Ces prunelles gardaient l'atroce souvenir du drame, des journées de lutte solitaire pour l'existence au milieu des flots déchaînés.

Quant à lady Hawesley, sa joie fut immense en reconnaissant dans ce dernier rescapé les traits de son fils... Richard vivant ! La fortune, la gloire, l'avenir de la famille Hawesley engloutis avec son dernier représentant ressuscitaient avec lui.

L'important héritage de lord Conorton, recueilli jadis, aurait dû passer, à défaut d'enfant mâle, à sir Patrick Donovan, cousin de Richard, et ceci par la volonté formelle du testateur. Lady Hawesley eût été réduite au bien patrimonial qui lui venait de son mari, bien assez confortable, il est vrai, mais insuffisant pour une telle ambitieuse.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis que le fameux article avait été mis sous ses yeux que, ses préparatifs de départ achevés, elle partait, emmenant sa première femme de chambre et trois domestiques de son fils, parmi lesquels le vieux John.

Mise en présence du naufragé, elle lui tendit les bras, avec plus de tendresse qu'elle n'en avait jamais témoigné, en s'écriant :

— Mon enfant !... Dieu soit béni de vous avoir conservé à notre affection !...

John, à qui l'on montra les effets du blessé, déclara que c'était bien là le tailleur de lord Hawesley — le plus renommé de Londres. — Il connaissait les fournisseurs de son maître, bien que le pauvre Jim, emmené par lord Richard et disparu dans la catastrophe, eût seul la charge des vêtements et de la lingerie de Sa Seigneurie.

Le médecin avait espéré que la vue des siens ferait peut-être cesser l'état d'amnésie de son malade, qui reconnaîtrait sa mère ; mais, loin de manifester l'émotion attendue, il regardait avec surprise la vieille lady, puis les serviteurs. Plusieurs fois, comme pour les bien graver en lui-même, il répéta les syllabes de son nom : Richard Hawesley, et il dut avouer :

— Ceci ne me rappelle rien... Aucun souvenir ne jaillit... Un nom inconnu me laisserait aussi indifférent... Ai-je donc perdu à tout jamais le sentiment de ma personnalité antérieure ?

— Rassurez-vous, lord Hawesley, affirma le docteur, l'amnésie dure souvent plusieurs mois ; en certains cas, fort rares, il est vrai, des années ; puis elle cesse brusquement sous l'influence d'un événement, minime parfois, qui éclaire d'un coup tout le passé. Il n'y a pas lieu de vous tourmenter à cause de cette conséquence bien légère, en somme, d'un si terrible accident.

— Cependant, docteur, cette sensation d'inconnu, ce noir insondable sur tout ce qui fut ma vie avant cela, me donne une impression d'angoisse pénible.

— Ne vous faites pas de souci ! Croyez-m'en, le souvenir reviendra peut-être bien vite. En ce moment, vous êtes trop affaibli, trop malade pour que vos facultés, votre puissance de pensée vous soient complètement revenues. Songez à l'ébranlement que vous avez subi... Ne vous en étonnez pas...

— Même cela est oublié, c'est étrange. Si quelque chose devait, en dépit de tout, rester gravé dans ma mémoire, n'est-ce pas cet affreux drame des ténèbres, de la tempête, de l'océan déchaîné ?... Les cris de tant de victimes englouties n'auraient-ils pas dû tinter toujours à mes oreilles ?... Et rien ! rien !... Je ferme les yeux, parfois, je cherche, je fouille ; j'imagine l'orage,... la nuit,... les vagues monstres,... le lugubre mugissement d'agonie de la sirène... Et toutes ces choses ne font qu'une image

que crée ma pensée. Aucune forme n'en surgit, aucune vérité ne l'éclaire...

— Allons, allons, vous avez la fièvre, il ne faut pas torturer ainsi votre mémoire. Laissez-la dormir, ne la violentez pas, vous iriez à l'encontre de votre désir. Ne vous plaignez pas trop, d'ailleurs, vous êtes plutôt favorisé, car certaines amnésies sont entières et font d'une personne adulte un véritable enfant, ignorant de tout pour quelque temps. Ces cas, à la vérité, ne sont pas nombreux ; il s'en présente parfois, cependant ; le vôtre est donc très bénin, vous devez l'accepter avec patience.

Lady Hawesley put ramener son fils à Londres, en prenant les plus minutieuses précautions pour le transport.

L'altière vieille dame était heureuse, au fond, de cet état de demi-inconscience. Il allait lui permettre de tenter la reconstruction de l'œuvre de toute sa vie, compromise par la sottise de Richard et presque détruite par le sort.

Pendant les huit jours qui suivirent la catastrophe, lady Hawesley était restée comme foudroyée, mais son orgueil souffrait plus que son cœur.

Mort, ce fils unique!... Eteint, ce nom! Perdus, titres et biens!... Pas de rejetons sur qui l'ambitieuse pût reporter son intérêt, étayer sa vanité immense! Quel effondrement de toute son existence!...

Tout s'arrangeait au mieux, maintenant, songeait-elle en contemplant son fils si pâle, si affaibli auprès d'elle. Son emprise pourrait s'exercer de nouveau, complète.

Il y avait loin de ce malade que la souffrance adoucissait, rendait influençable, au Richard nerveux, irritable, puisant dans l'alcool une volonté factice, mais butée, inflexible, qu'elle vit dans les jours qui précédèrent l'accident.

Lady Hawesley avait formé son plan. Elle ne doutait pas de la haute vertu de Marinella : elle viendrait remplir son devoir. A la faveur de la maladie, de la faiblesse, de l'isolement qu'exigerait la blessure, de l'immobilité absolue que Richard devrait garder pendant des semaines, Marinella, douce et patiente infirmière, reprendrait son empire. Lady Hawesley connaissait assez ce

noble cœur pour être sûre qu'auprès du pitoyable blessé elle se montrerait souriante, affectueuse, oublieuse du passé...

Elle faisait des rêves : l'amour pouvait renaître, Richard pouvait changer... Il s'agirait, cette fois, de le tenir assez fermement pour qu'il ne s'abandonnât plus à cette passion atavique qui avait fait de lui un autre être. Et puis, enfin, pourquoi ne pas espérer dans la suite l'arrivée de cet héritier si désiré?

Comme la vieille Ecossaise se sentirait tranquille alors! Cet Hawesley-là réunirait sur sa jeune tête toutes les fortunes, tous les héritages passés et à venir, la gloire de toutes les alliances recherchées par son ambition. Quel beau destin serait son partage! Il synthétiserait vraiment son œuvre, et, cette fois, cette œuvre ne pourrait plus être détruite par Richard.

En attendant ce beau résultat, elle décidait de sa conduite : elle appellerait Marinella près de son mari, puis elle les laisserait seuls dans un tête-à-tête propice aux retours affectueux. Elle ne réapparaîtrait que dans plusieurs mois, alors que Richard guéri serait près de retourner à la vie normale, et, sous prétexte de vieillesse, de solitude pénible, elle resterait désormais chez ses enfants. Marinella comprendrait la nécessité d'avoir auprès d'elle cet énergique appui. Oui, elle veillerait, à l'avenir, sur la bonne marche de cette union si heureusement refaite grâce à ses soins...

. . . . . .

Sur la terrasse fleurie, dans l'apothéose du soleil couchant, le groupe sombre des trois femmes en deuil se détache, telle l'éternelle douleur humaine dans la constante gaieté de la nature.

Léonie, debout près d'elles, achève les derniers mots de la lettre de lady Hawesley.

— Que vas-tu faire, mon enfant? interroge la marquise de Laubriac.

La jeune femme relève la tête. Son fier profil se dessine, net et pur, sur la teinte empourprée de l'horizon. Sans hésitation, elle répond :

— Ce que vous feriez vous-même, chère mère, en semblable circonstance, ce que grand'mère me conseillerait aussi : je vais reprendre ma place.

— Ah! gémit la princesse, j'avais tant espéré que vous seriez enfin heureuse!... Faut-il donc

vous voir repartir, si tôt, là où vous attend le malheur?... Mais, vous avez raison, quand le devoir appelle, les femmes de notre race ont l'habitude de répondre : « Me voici. »

Moins héroïque, Léonie essuyait ses larmes. La douce vie reprise allait si vite cesser!... Il fallait refouler toutes les fantaisies romanesques qui, déjà, naissaient dans son imagination pour le bonheur futur de sa chère élève, lui voir reprendre la route de cette triste Angleterre où l'attendait, seul, un aride devoir.

« Oh! saint Georges! pense Léonie avec rancune, comme vous nous avez trahies!... »

Le lendemain, la jeune femme quittait cette atmosphère de chaude tendresse, ce merveilleux pays fleuri, lumineux, éclatant, pour retourner à sa vie terne et désolée, auprès d'un époux pour le moins indifférent, dans la grisaille et les brumes de Londres.

DEUXIÈME PARTIE

I

(Extrait d'une lettre de lady Hawesley à la marquise de Laubriac.)

Avant d'entrer chez mon mari pour cette première entrevue dont l'attente m'angoissait péniblement, je passai quelques instants dans la petite chapelle pour demander à Dieu le courage nécessaire pour reprendre ma lourde chaîne et supporter sans faiblir les obligations qu'elle m'impose.

La mère de Richard m'avait prévenue que le malade ignorait mon arrivée. On avait évité de lui parler de moi, afin d'essayer par cette brusque surprise d'éveiller en lui le souvenir. J'étais donc assez inquiète de l'effet que lui produirait ma vue.

Richard était étendu sur un lit de repos placé devant la fenêtre, la tête entourée de bandages, mais la figure complètement dégagée du pansement qui laissait voir son profil régulier dont les lignes fermes

et nettes se détachaient sur le fond lumineux du vitrail. Son expression me sembla mélancolique, un peu égarée, et je ne ressentis plus qu'une grande pitié pour lui, en voyant sa pâleur, sa blessure et cette affreuse gangue de plâtre enveloppant la jambe droite jusqu'au-dessus du genou. Un costume d'intérieur en velours noir accusait davantage le ton de cire de son visage amaigri.

Au bruit de nos pas, il tourna la tête. Ses yeux reflétèrent une surprise intense. Il ne me reconnaissait pas. Un peu déçue, car elle avait espéré mieux de cette entrevue, lady Hawesley s'approcha de son fils et lui dit doucement :

— Richard, n'êtes-vous pas bien heureux du retour de notre chère Marinella,... votre femme?

La surprise devint alors de la stupeur. Passant la main sur son front, d'un air d'angoisse, Richard répéta :

— Ma femme?...

Je m'approchai et, prenant sa main :

— Oui, mon ami, dis-je, et votre garde-malade, si vous le permettez. Je viens reprendre mon poste.

Sans chercher davantage à se ressouvenir, mon malade sembla prendre son parti ; baisant ma main, il dit, avec une sorte de ferveur :

— Si je le permets?... Que ne voudrait-on pas souffrir pour avoir une telle infirmière?

Discrètement, ma belle-mère s'était retirée, nous laissant seuls. Devant un si complet oubli du passé, je sentis fuir mon embarras et ne me trouvai plus qu'un cœur de sœur de charité. Il me sembla être en présence d'un inconnu que mon devoir était de soigner. Tout devenait ainsi plus facile.

Comme je m'informais des remèdes, du traitement, Richard m'interrompit :

— Je vous en prie, laissez cela, ce n'est pas intéressant. Les docteurs et l'infirmier s'occupent suffisamment de ma pauvre guenille si maltraitée par les flots. Soyez simplement la compagne du prisonnier, la joie de ses yeux, et, ajouta-t-il plus bas, avec hésitation, la joie de son cœur.

Ces paroles me causèrent quelque étonnement, me montrant Richard si différent de lui-même ; je répondis néanmoins, tout de suite :

— Certes, je serai votre compagne et votre amie et je tâcherai de vous faire paraître moins longues ces journées de réclusion.

— Vous êtes bonne, lady!...

— Oh! protestai-je, pourquoi pas Marinella?

— Marinella..., dit-il rêveusement, ce nom est doux comme une caresse...

Puis, s'expliquant :

— Ne trouvez pas étrange ma manière d'être avec

vous?... Songez que le passé pour moi est une énigme ; j'ai tout oublié, jusqu'à mon nom, et il me faut rapprendre petit à petit toute mon existence antérieure. On m'a dit que vous étiez lady Richard Hawesley ; cependant, vous n'êtes entrée dans ma vie que depuis que vous avez franchi le seuil de cette porte, et il me faut prendre l'habitude de ce bonheur tout nouveau pour moi.

— Un bonheur?... Il n'y a pas très longtemps encore vous pensiez différemment.

Une sorte d'effarement se peignit dans les regards qui se fixaient sur moi. Très vite, j'interrompis cet entretien, qui, par ma faute, allait prendre une tournure fâcheuse et tourmenter mon pauvre blessé. La « sœur de charité » était mécontente de Marinella.

— Allons, Richard, dis-je résolument, n'interrogez plus, reposez-vous ! Le docteur avait permis quelques minutes de causerie et nous avons déjà dépassé les limites prescrites. D'ailleurs, le voici qui traverse la cour, ajoutai-je après un coup d'œil au dehors ; bientôt, il sera là ; ne nous faisons pas prendre en flagrant délit de conversation trop animée, la Faculté me bannirait d'auprès de vous.

— Non, non, pas cela ! s'écria mon blessé, se rejetant en arrière sur les oreillers. Je veux vous garder ! Je serai sage...

Puis, s'étudiant à prendre une physionomie et une intonation dolentes, tandis que son regard luisait gaiement :

— Là, suis-je bien ? satisferai-je le terrible Parker ?

Je ris aussi, mais ma surprise était à son comble ; Richard gai, lui, l'éternel ennuyé, hors ses cartes, ses chevaux et... le reste !... Pour dissimuler mon trouble, je me levai, et, passant derrière la chaise longue, j'arrangeai les coussins.

Allongeant vivement le bras, Richard se saisit de ma main et, m'amenant devant lui, sérieux soudain, il dit d'un ton de gravité pensive, ses yeux fixés sur les miens comme pour me laisser lire tout au fond de lui-même :

— Marinella, si j'ai eu des torts envers vous dans le passé, bien que je les ignore, je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous exprimer mes regrets.

Et, portant mes doigts à ses lèvres, il les baisa en murmurant :

— Pardon.

J'étais émue et fus bien heureuse de l'entrée du Dr Parker et de ma belle-mère, qui me dispensait d'une réponse.

N'êtes-vous pas étonnée comme moi, chère mère ? Et ce que je vous rapporte ressemble-t-il à ce que vous attendiez ?

Après un rapide examen, le Dr Parker annonça qu'il avait décidé, avec son confrère, le Dr Rosen, appelé en consultation au lendemain de l'arrivée de Richard à Londres, il y a neuf jours, de briser le plâtre pour voir la manière dont les fractures avaient été réduites par le médecin breton. Pendant le long transport, malgré toutes les précautions prises, un incident avait pu se produire, et c'est ce qui motivait, sans doute, les violentes et brusques douleurs remontant jusqu'à la hanche que le blessé accusait ces derniers jours, et l'enflure très forte formant un bourrelet au-dessus du plâtre.

Richard écoutait d'un air calme, tout résigné à son mauvais sort, et paraissant prendre cela avec une philosophie qui, jadis, était peu dans ses habitudes.

— La blessure à la tête, affirmait le Dr Parker, se cicatrise; elle est même très proche de la guérison. Ah! si la cheville et le genou étaient en aussi bonne voie, vous seriez bientôt sur pied, lord Richard! Mais rassurez-vous, tout s'arrangera finalement. Quant à l'opération de demain, vous vous en apercevrez peu : nous allons vous endormir.

— M'endormir! protesta Richard, est-ce indispensable?

— Non, certes; cependant, comme ce sera très douloureux et que je sais, par expérience, combien vous craignez le mal, j'ai conseillé au professeur Rosen l'anesthésie. Souvenez-vous de votre entorse...

— Ah!... je ne savais pas souffrir! dit Richard d'un ton amer... Eh bien! depuis ce temps, j'ai appris, sans doute. Vous ne m'endormirez pas, docteur, puisque ce n'est pas absolument obligatoire, et je tâcherai de me comporter mieux que lors de cette entorse qui vous a laissé une si fâcheuse impression.

— Cependant, mon cher Richard..., protesta lady Hawesley inquiète.

— Tranquillisez-vous, ma mère, tout ira bien, malgré ce petit changement. Il serait inutile d'insister, d'ailleurs; ma décision est bien prise et vous me concéderez que ceci m'intéresse plus que quiconque.

Ceci était dit d'un ton si ferme que lady Hawesley cessa de prier. Le Dr Parker s'inclina également devant une volonté si nettement exprimée. Il semblait fâché d'avoir maladroitement parlé de souvenirs à un malade qui n'avait plus de mémoire. Comme il prenait congé, mon mari, aimablement, lui tendit la main :

— Je suis un peu nerveux, cher docteur Parker, excusez ce blessé indocile. La réclusion n'est pas gaie, le sommeil de ma pensée est angoissant, la perspective de rester boiteux est pire encore; mais

je n'en suis pas moins reconnaissant pour les soins précieux que vous me prodiguez.

— Ah ! lord Richard, dit le vieux docteur, vraiment ému et serrant affectueusement la main tendue, Rosen et moi tenterons l'impossible pour vous remettre d'aplomb comme avant ce malheur !... Espérez !... Vous en serez quitte sans doute pour une très longue immobilité ; mais je compte bien que ces fractures ne laisseront aucune trace apparente.

Les regards du docteur en rencontrant les miens me dirent leur surprise de ce changement de caractère... Lady Hawesley paraissait soucieuse... Seul, Richard était parfaitement à son aise, inconscient des étonnements qu'il nous causait.

Dans le silence nocturne, je me recueille maintenant et je recherche, pour vous en faire part, chère mère, toutes les fugitives impressions de la journée. J'essaye de trouver une explication aux singularités d'une entrevue si peu semblable à ce que j'avais attendu.

Pourquoi Richard est-il ainsi ? Où sont les impatiences, les violences de jadis ?

Lors de cette entorse rappelée par le docteur, les éclats de colère de mon mari arrivaient souvent jusqu'à mon appartement. Il fallait user d'une mansuétude admirable pour continuer à donner des soins à ce malade insupportable. Quant aux malheureux valets de chambre, ils reçurent plus d'une fois dans les jambes, voire à la tête, la canne de leur maître, lancée à toute volée à la moindre maladresse ou négligence. J'avais proposé à Richard ma compagnie pour lui aider à passer ces mauvais moments. Mes offres furent déclinées d'un ton froid. Richard préférait autour de lui quelques intimes qu'il fit mander : lord Juxon, sir Jonas Barnett, et un Espagnol de réputation fâcheuse : le marquis de Molina. Tous quatre passaient les journées à jouer, à festoyer, à boire immodérément.

C'est près de cet être indigne que la loi divine qui dit : « Ce que j'ai lié ne peut être délié ici-bas. » m'a ramenée, tristement soumise. La volonté de Richard ne s'y opposant plus, je devais reprendre ma place.

Et voici que la Providence me mesure l'épreuve consentie et me met en présence d'un malade comme tous les malades ; d'un Richard beaucoup plus semblable à celui des premières illusions d'amour qu'à l'homme méprisable de ces dernières années.

Je suis déroutée, mais pas désarmée. Entre nous il y a, il y aura toujours d'affreux souvenirs. Je ne bénéficie pas, hélas, de cette bienfaisante amnésie. Je suis ici pour un devoir à remplir, mon cœur n'est pas revenu, car il ne veut pas se rattacher à des

apparences trompeuses. Avec la santé, avec la mémoire, Richard retrouvera, sans nul doute, sa vraie personnalité.

En ce moment, sa blessure, qui l'emprisonne, l'immobilise, le fait dépendant, obligé de suivre le régime sévère qui lui est imposé. La suppression de toute boisson alcoolique, l'isolement loin de ses funestes relations, lui font un caractère plus calme, plus aimable. Vienne la guérison qui le libérera de notre surveillance et nous le verrons probablement céder petit à petit à ses penchants, à ses vices.

Certes, je lutterai cette fois encore ; mon devoir d'épouse m'y oblige ; mais je suis sans illusion, la rechute est inévitable...

II

Lady Richard Hawesley n'était qu'au début de ses étonnements...

Le lendemain de cette première entrevue, les Drs Parker et Rosen étaient venus avec leurs aides et le matériel nécessaire à l'examen annoncé.

Très tendrement, et cependant avec une fermeté à laquelle il fallait obéir, Richard pria la jeune femme et lady Hawesley de s'éloigner pour éviter la vue d'une désagréable opération. Toutes deux s'étaient retirées devant ce désir appuyé par les docteurs.

Trois heures avaient passé. Fort inquiètes, elles attendaient ensemble d'être appelées auprès du patient.

Enfin, les chirurgiens se firent annoncer ; ils n'étaient pas mécontents de leurs observations. Très probablement, lord Richard ne resterait pas boiteux ; malgré la triple fracture, les os semblaient en voie de se ressouder parfaitement. Il serait condamné, comme il était déjà prévu, à une très longue immobilité, la jambe devant rester constamment étendue dans son nouveau plâtre, beaucoup plus important que celui qu'on venait d'enlever.

Pendant qu'ils rassuraient ainsi les deux femmes, tout en louant le courage de leur malade et l'incroyable endurance dont il avait fait preuve, ne se permettant pas le moindre mouvement, le

moindre geste qui pût les gêner, celui-ci prenait sa revanche de l'impassibilité qu'il s'était imposée pendant deux longues heures.

Sur son désir exprès, la chambre avait été vivement débarrassée de tout ce qui pouvait rappeler l'opération qui venait d'avoir lieu. Le vieux John, tout surpris, s'était vu prier d'apporter des fleurs, des brassées de fleurs, et, aidé du jardinier, il les rangeait d'après les indications de son maître.

Quand Marinella et sa belle-mère pénétrèrent auprès de lui, elles furent étonnées de ce nouvel arrangement et saisies agréablement par l'aspect du malade, qu'elles s'attendaient à trouver abattu, dolent.

Richard, malgré la flamme de fièvre qui luisait dans ses yeux, leur présentait une physionomie qui prétendait dérober sa souffrance.

Après des félicitations pour l'espoir d'une guérison absolue qu'avait laissé espérer le Dr Parker, lady Hawesley observa :

— Que de roses, mon fils! Je croyais que vous ne les aimiez guère.

— Ma mère, à la vérité, je ne sais plus ce que j'ai ou n'ai pas aimé ; mais j'ai voulu rendre la pièce plus gaie à l'œil des personnes qui voudront bien m'y tenir compagnie, parfois, puisque le verdict de la Faculté me fait prisonnier et, qui pis est, me met aux fers à sa manière, et pour longtemps.

— Un captif qui songe à l'agrément de ses geôliers, plaisante Marinella, cela se voit rarement. Vous avez été bien inspiré, Richard ; cette immense et sombre pièce sans vue agréable offre au moins aux regards le charme et la beauté des fleurs.

— Je ne me suis donc pas trompé, vous les aimez ?

— Oh! certes! et je me suis souvent demandé pourquoi vous aviez choisi cet appartement dont toutes les pièces prennent jour sur la cour d'entrée, que les deux ailes et les pavillons, en retour, cernent sévèrement et obscurcissent, au lieu de celui qu'occupait jadis lord Conorton, si clair et ensoleillé, avec ses balcons donnant sur le parc, comme ceux des pièces que j'occupe moi-même.

— Ah! il y a un parc? dit Richard avec une sa-

tisfaction marquée. Excusez cet étonnement. Je me croyais dans Londres. Arrivé de nuit ici, je n'ai rien vu ; nous n'avons traversé qu'une cour, et, n'ayant pas de souvenirs, je n'imagine rien en dehors de ces murs.

— Sans doute, mon fils, explique lady Hawesley ; nous sommes à Londres, mais à l'ouest, près de Chelsea, et si la résidence, fort ancienne, dérangée dans ses primitives dispositions par le percement de nouvelles voies, ouvre directement ses grilles sur l'avenue que bordent les pavillons d'entrée, nous avons cependant conservé à droite et à gauche de grands jardins, et le parc sur lequel donne la façade sud descend jusqu'à la Tamise.

— Quel rêve! s'exclame Richard ; je pourrai donc être délivré de la vue étenernelle de cette cour d'honneur, grandiose, certes, mais triste et sombre!... A moins, mère, interroge-t-il, qu'une circonstance quelconque, oubliée par moi, naturellement, ne s'oppose à ce que je prenne possession de l'appartement dont me parle Marinella.

— Non, mon fils, s'empresse d'affirmer lady Hawesley ; c'est seulement par choix, par fantaisie que vous vous êtes logé ainsi, et puisque aussi bien les raisons qui vous ont fait préférer cet étage ne peuvent exister actuellement, je ne vois aucun obstacle à un déménagement momentané. Avec des précautions minutieuses, votre transport s'effectuera sans danger.

— Voilà qui est décidé, dit Marinella contente. Je vais moi-même examiner si l'on doit y transformer quelque chose et donner immédiatement des ordres pour cela. Votre santé se trouvera bien de ce changement, Richard. Comme on y respire mieux qu'ici!

Et, légère, elle quitte la pièce.

Lady Hawesley songeait aux raisons qu'avaient eues son fils d'établir son appartement particulier dans le rez-de-chaussée, surélevé, il est vrai, du bâtiment central. C'est que ce logis offrait l'avantage d'une entrée directe sous le porche, près de la grille s'ouvrant sur l'avenue, tout en en possédant une autre plus grandiose dans le grand hall central auquel aboutissait le monumental escalier orné de statues et de lampadaires s'érigeant au milieu de la cour d'honneur.

A certains jours, quand toutes les heures noc-

turnes s'étaient égrenées sans ramener lord Richard, John et Walter attendaient à cette porte discrète l'arrivée de leur maître. Vite franchie et close, cette issue gardait le secret des difficultés qu'éprouvaient les deux valets de chambre à lui faire gravir les marches de l'étroit escalier qui aboutissait à une galerie déserte occupant l'aile gauche inhabitée. Au bout de cette galerie, une porte donnait accès à l'une des pièces de l'appartement de lord Hawesley. Ces rentrées tardives et peu honorables passaient ainsi à peu près inaperçues, et, surtout, aucun écho n'en parvenait aux oreilles de Marinella. Hélas! elle n'ignorait rien des goûts vulgaires de son mari ; mais, de la sorte, quelques amertumes de détail lui étaient épargnées.

Secouant sa préoccupation, lady Hawesley reprit :

— Votre femme, Richard, vient de vous suggérer une idée excellente. Vous aurez ainsi le soleil et l'air, si nécessaires quand on est condamné à ne pas sortir. N'était à cause des docteurs qui vous soignent, je vous aurais plutôt mené directement à votre résidence d'été ; mais le Dr Marshall, à qui j'aurais dû, dans ce cas, vous confier, ne m'inspirait pas la même confiance que ses savants confrères Parker et Rosen, dont la supériorité est nettement reconnue dans toute l'Angleterre!

— Tout est au mieux ainsi, et je vous remercie, ma mère, de l'acquiescement que vous donnez à mon caprice de malade.

— Puissiez-vous, mon fils, n'en avoir jamais de pire! Ce changement plaît à Marinella ; je n'ai rien à souhaiter de mieux. Comme elle vous tiendra fidèle compagnie, ce sera meilleur pour elle aussi. Ah! Richard, dit avec une gravité inquiète la vieille lady, sachez, cette fois, garder près de vous cette belle et charmante compagne. Je suis profondément heureuse de votre réconciliation, si heureuse que j'en bénirais votre accident, puisqu'il n'aura pas de suites regrettables. Vous étiez aveugle, vraiment, Richard, de méconnaître ainsi votre intérêt. Marinella eût-elle été pleine de défauts que vous eussiez dû tout supporter pour la fortune et les alliances glorieuses qu'elle apporte à notre maison. Au lieu de cela, elle est parfaite, moralement aussi bien que physiquement ; vous

auriez dû apprécier ce bonheur. Heureusement, vous paraissez transformé, et j'espère que vous ne changerez plus ; je puis partir tranquille, n'est-ce pas, Richard ?

Étonné, troublé, le malade écoutait avec une réelle stupeur ces propos pour lui mystérieux. Il allait interroger, quand la jeune femme entra.

— Mais c'est parfait ! s'écria-t-elle, il n'y a rien à changer. Bridget, avec toute une équipe, y travaille déjà. Demain ce sera habitable, Richard.

— Tant mieux, approuva lady Hawesley, je vous laisserai donc déjà installés dans votre nouveau local.

— Comment, vous partez, ma mère ? s'étonna Marinella, gênée à l'idée de rester en tête à tête avec son mari.

Lord Richard semblait plongé dans une rêverie pénible ; son visage révélait la tension extrême de son esprit cherchant à récupérer quelque souvenir, à recréer le passé.

Voulant étendre le champ de ses investigations, il demanda :

— Dites-moi, ma mère, pourquoi suis-je parti ? Dans quel but ce voyage entrepris sans Marinella ?... Par exemple, je me félicite d'avoir été seul pour cette traversée, puisqu'elle s'est si mal terminée.

Lady Hawesley était au supplice ; peu soucieuse de révéler à Richard quels fâcheux événements avaient précédé le naufrage, elle cherchait un faux-fuyant pour éluder la réponse difficile. Marinella n'avait pu s'empêcher de sourire de façon quelque peu railleuse, tant le contraste lui parut comique entre l'intention aimable que son mari mettait dans sa phrase et le motif réel de son absence sur le *Livadia*.

Lady Hawesley se décida enfin :

— Ne vous tourmentez plus à chercher, à questionner comme vous le faites, Richard ; la mémoire vous reviendra soudain, sans que nul ait à vous y aider, sous l'influence d'un fait quelconque, même très peu important, peut-être, m'a dit le Dr Parker. Il est donc inutile de vous fatiguer, d'interroger ainsi ; vous risquez plutôt de prolonger cette amnésie partielle qui est la conséquence minime d'une si grave blessure. Laissez-vous vivre sans pensées pénibles auprès de votre chère femme.

Maintenant, vous avez la fièvre : vos yeux trop brillants, le son rauque de votre voix, tout l'indique. Il est grand temps de vous reposer, vous avez surtout besoin de calme, de silence. Prenez garde, ajoute-t-elle en le menaçant puérilement du doigt et promenant un sourire tendre de lui à Marinella, très surprise de ces façons nouvelles auxquelles s'exerce sans grâce la hautaine et sèche Ecossaise, si vous n'êtes pas raisonnable, on pourrait vous enlever votre infirmière...

Richard perçoit la gêne de sa mère, son refus de faire une réponse directe... Un peu d'angoisse lui étreint le cœur ; mais il dit avec calme :

— Je suis plus fort que vous ne pensez, et mon meilleur repos n'est-il pas d'avoir auprès de moi vos deux présences bienfaisantes? Rassurez-vous, d'ailleurs,... je ne questionnerai plus.

— Voilà qui est sage, affirma Marinella, prenant d'autorité son rôle de garde-malade. Je vais sonner pour votre collation, Richard, et vous dirai au revoir aussitôt que vous l'aurez prise, car vous ne devez pas veiller plus longtemps aujourd'hui.

Docile, le malade s'inclina, souhaitant le bonsoir à sa mère qui prenait congé de lui.

Marinella resta quelques instants de plus, et, au moment de se retirer, tendit la main à son mari :

— Richard, c'est l'infirmier choisi par le docteur qui vous veillera cette nuit ; mais, je vous en prie, si vous vous sentiez moins bien, si vous désiriez ma présence, n'hésitez pas à me faire prévenir.

— Votre présence est à ce point précieuse que j'en oublie la souffrance lorsque vous êtes près de moi. Je ne veux pas cependant que vous vous fatiguiez pour le mauvais mari que j'ai dû être...

— Oh! Richard,... c'est oublié, puisque je suis ici. Guérissez d'abord et ne prenez d'autre souci que celui d'être sur pied au plus tôt.

Resté seul, pendant que John et l'infirmier silencieux font leur service auprès de lui, à pas feutrés, Richard, rêveur, se demande :

« Que lui ai-je donc fait?... Il y a eu évidemment quelque chose de grave entre nous... Ma mère n'a pas voulu parler de ce voyage,... et ces paroles de Marinella : « Je viens reprendre mon poste... Un bonheur! Vous pensiez différemment autrefois... Oui, tout indique des malentendus

sérieux,... une séparation, peut-être,... que sais-je?... Ce qui ne fait pas de doute pour moi, c'est que les torts sont uniquement mon lot, car cette délicieuse créature me paraît aussi parfaite que belle... Est-ce assez singulier cette obstination de ma mémoire à garder cachée ma vie antérieure!... Quelque sot que j'aie pu me montrer, je préférerais cependant le savoir... »

III

Rentrant un matin dans la chambre de son mari, installé depuis plusieurs jours en son nouvel appartement, Marinella trouva lord Hawesley au milieu d'un nombre respectable de livres épars sur le divan et les tables mises à portée de sa main.

— Eh! quoi, Richard, vous lisez? s'écria-t-elle, surprise.

— C'est-à-dire, ma chère amie, que je souhaiterais me procurer quelques lectures intéressantes pour faire passer plus vite plusieurs heures d'insomnie causées par une souffrance trop vive, comme cela se produit quelquefois. Après en avoir parlé au Dr Parker qui, très satisfait de l'état de mon crâne, se relâche un peu de sa sévérité, j'ai envoyé John me chercher quelques volumes dans la bibliothèque. Je n'ai pu lui donner aucune instruction précise — et pour cause! — de sorte qu'il a eu la main malheureuse dans son choix.

— Vous auriez dû me faire part de votre désir.

— Je n'osais vous imposer cette peine ; mais, s'il vous plaît d'indiquer à John le coin des œuvres sérieuses, soit anciennes, soit modernes, vous me rendrez service; car, dans tout ce qu'il m'a apporté de sa propre initiative, rien n'est à mon goût.

— Seriez-vous devenu trop difficile? Il y a pourtant ici un beau choix de livres de toutes époques et de tous pays.

— Voyez cependant le grand nombre de pauvretés qu'y a découvertes John! Je me demande même qui a introduit ici certains exemplaires que je viens de mettre à part pour les faire disparaître. Sans mérite littéraire qui puisse justifier leur présence, ils sont encore franchement immo-

raux. Leurs titres et leurs illustrations sont également détestables.

— Quels sont donc ces œuvres pour lesquelles vous êtes si sévère?

Et Marinella tendit la main vers la pile désignée, curieuse de se renseigner ainsi sur le nouvel état d'âme que ce fait singulier lui révélait. Plus prompt qu'elle, Richard lui saisit la main :

— Je vous en prie, mon amie, laissez cela! Je souffrirais de voir vos doigts effleurer ces feuillets indignes, vos yeux regarder ces laideurs...

La jeune femme secoua la tête :

— Cependant, Richard, il est probable que ce que vous voulez bannir aujourd'hui a traîné jadis sur toutes les tables, abandonné insoucieusement après lecture, sans scrupule pour mes sentiments intimes qui pouvaient en être froissés.

— Prétendez-vous donc que c'est moi qui ai acquis et introduit sous mon toit ces infâmes romans?

— Sans doute...

— Quelle aberration singulière... Comment ai-je pu agir ainsi?...

John revenait, porteur d'une nouvelle corbeille :

— Sa Seigneurie voudra bien m'excuser si je ne la satisfais pas encore. J'ai cherché cette fois tous les derniers livres que j'ai achetés moi-même, d'après ses ordres. Je pense que Sa Seigneurie trouvera là ce qui lui plaît.

— Je vous remercie, John, cela suffit.

Et Richard, congédiant le fidèle serviteur, prit au hasard un des volumes ; mais ses joues se couvrirent d'une ardente rougeur. Le titre qu'il venait d'y lire corroborait l'affirmation de Marinella, et les paroles de John ne lui laissaient aucun doute sur l'acquéreur de ces vilenies.

Rejetant le fâcheux ouvrage, il se renversa sur les coussins, d'un air de fatigue, les yeux clos pour fuir le regard de la jeune femme. Quelles tortures lui valait cette maladie bizarre qui le rendait un étranger pour lui-même! Jour par jour, il retrouvait les traces d'un inexplicable passé. Jusqu'à présent, chaque réminiscence lui avait apporté une pénible honte. Quel être était-il donc? Tout en lui désavouait son existence antérieure. Il se jugeait sans indulgence d'après les faits déjà connus. Que lui restait-il à apprendre encore? Pourquoi

était-il maintenant si différent du Richard d'avant l'accident? Change-t-on ainsi? Peut-être avait-il été fou?... Oh! se souvenir! se souvenir!

La jeune femme suivait curieusement sur la physionomie crispée de lord Hawesley les traces de son débat avec lui-même. Ces yeux baissés, comme sous le poids de la fatigue, voulaient fuir son regard. Marinella ne pouvait plus en douter : la conscience de son mari s'éveillait d'une longue somnolence ; mais elle s'expliquait mal que ce réveil du sens moral fût la conséquence d'un choc, d'un accident n'intéressant que le corps. Evidemment, Richard rougissait de l'indigence intellectuelle et de l'absence de délicatesse que révélait le choix de cette basse littérature.

Elle eut pitié de la gêne du blessé et voulut la faire cesser. Gaiement, elle déclara :

— Richard, puisque ce pauvre John, en dépit de ses bonnes intentions, n'a pu vous satisfaire, je prends la charge de vous sélectionner vos lectures. Je tâcherai d'être assez judicieuse dans mon tri pour vous contenter.

Le malade ouvrit les yeux et pria :

— Faites mieux, Marinella. Ne vous fixez pas pour but de me plaire. Cherchez en vous-même, seulement ; apportez-moi ce que vous aimez, vos auteurs favoris, vos œuvres préférées. En les lisant, je me sentirai en harmonie avec vous, vous me serez plus présente, et mes insomnies me deviendront douces...

— Convenu ; mais ne ne vous en prenez qu'à vous, Richard, si ce que je vous apporterai vous ennuie.

*
* *

Le soir même, fidèle à sa promesse, lady Hawesley faisait son choix de quelques volumes qu'elle présentait à son mari.

— Voici le premier essai, Richard. Il y a de tout : philosophie, histoire, roman, plus quelques poètes de mon pays et du vôtre. Les aimerez-vous?

Et, ouvrant au hasard, Marinella lut à mi-voix quelques strophes.

— Les *Harmonies*, n'est-ce pas?... interroge Richard.

Et, après le signe affirmatif de sa femme, il reprend :

— Mais Lamartine n'avait pas prévu cette harmonie : votre voix disant ses vers.

Marinella rougit :

— Je ne mérite pas cette flatterie, je sens mon insuffisance à dire comme il le faudrait de telles phrases. J'aime ce livre. Toute ma jeunesse me revient avec lui. J'avais seize ans lorsque ma grand'mère me fit présent des œuvres complètes de ce poète. Ce fut un enchantement. Ces pages, c'est devant un horizon incomparable, sous le plus beau ciel du monde que je les ai savourées. Comme elles étaient bien dans leur cadre, là-bas !

— Où cela? s'informe Richard.

— Au bord du lac de Côme, chez grand'mère.

— Le lac de Côme..., répète le malade songeur, je le connais,... je crois,... j'ai certainement voyagé là... Attendez. Ne me dites rien de plus... Je veux chercher... Oui,... je revois... Une petite auberge rustique sur un sommet... Une vue plongeante sur le lac... Un coin sauvage et charmant... Vous n'êtes pas près de moi..., et comment suis-je monté ici?... Tout se fait noir autour de ce tableau. Je ne puis rien préciser. N'est-ce pas décourageant? Mes yeux n'ont conservé qu'une simple image.

Marinella écoutait, anxieuse, étonnée. Ce vague ressouvenir ne lui rappelait rien.

Comme c'était curieux! Richard gardait l'impression d'un point de vue qui l'avait frappé, lui presque indifférent aux beautés de la nature?... Les premières déceptions conjugales de Marinella dataient de ce temps, et la princesse Pinachelli avait su lire sur le visage de sa petite-fille, traînée de fête en plaisir par un mari insatiable et infatigable, que cela, pour elle, n'était pas le bonheur...

— Vous ne dites rien, Marinella? interroge Richard. Ceci n'éveille rien en vous?

— Non, il s'agit d'une promenade que vous avez faite seul, probablement, à moins qu'il n'y ait confusion dans votre esprit entre mon beau Lario et quelque autre lac. Nous avons séjourné deux mois chez grand'mère, la première année de notre union ; mais... on nous a fait partout un tel accueil que ce temps s'est écoulé en fêtes... Il ne nous est pas resté beaucoup d'heures pour aller, à deux, à la recherche des coins perdus

ignorés de la foule et destinés à faire le seul plaisir des délicats et des artistes.

— Comme ce pays doit vous paraître terne après avoir vécu dans la féerie de tels décors !

— Partout où un devoir nous appelle, nous devons nous trouver heureux si nous sommes à la hauteur de notre tâche.

— Ici... elle est pénible, n'est-ce pas? dit le blessé avec un peu d'hésitation.

— Non, Richard, bien plus douce que je n'aurais osé l'espérer. Vous êtes un malade exemplaire qui laisse ignorer ses souffrances. Jamais de plaintes ni d'impatiences, c'est très beau ce courage.

— A votre tour, ne me flattez pas ! Ce n'est rien qu'être assez sage pour comprendre que plaintes et colères n'améliorent pas notre sort, et, moins que tout autre, je mérite des compliments. N'ai-je pas le baume le plus merveilleux? Je bénis ma souffrance quand elle revient ; grâce à elle, je sens que je vis, que tout ceci n'est pas une illusion destinée à s'évanouir. Oui,... je m'en réjouis ; alors, seulement, j'ai l'assurance que vous êtes une réalité. Sans elle, vous ne seriez pas là.

— Quel enfantillage, Richard, dit Marinella, troublée. Guérissez-vous vite, au contraire, nous saurons tous deux si nous n'avons pas rêvé. En attendant, faites de beaux songes et tâchez de n'avoir pas besoin de mes livres cette nuit.

Les deux époux se séparèrent sur ces paroles, et Marinella, seule dans sa chambre, ressassa longtemps les phrases, le ton, les manières nouvelles de son mari, se demandant si tant de choses singulières n'étaient pas fantaisies d'une imagination endormie et si elle n'allait pas s'éveiller au palais Pinachelli et reprendre sa robe de veuve, les événements présents n'étant que fantasmagories.

IV

Les jours suivants, le thème principal des conversations fut fourni par la littérature. Chaque soir, Richard, une fois seul, lisait les œuvres choisies à son intention par sa femme. Ils les commen-

taient dans la journée, et ceci n'était pas un des moindres étonnements de Marinella. Lord Hawesley se révélait lettré.

Ses critiques étaient justes. Les discussions, naissant entre eux sur tel sujet suscité par le livre, dévoilaient un esprit éclairé, une haute manière d'envisager la vie, en même temps qu'un sens poétique et artistique profond.

Quelle fatalité pesait donc autrefois sur Richard qu'il avait pu celer de telles facultés, de si nobles penchants?... Et, s'il les possédait au fond de lui-même, comment avait-il pu s'abandonner à une si basse manière de vivre?... Quelle influence néfaste subissait-il donc que Marinella ne soupçonnait pas?...

Voici que renaissait le Richard de ses premiers émois, celui qu'elle avait cru son pareil et qui, choisi entre tous, l'avait cependant fait souffrir.

Sous l'épreuve — en est-il de pire que la cohabitation forcée avec un être aux instincts vils? — la gaieté de Marinella était morte, et une gravité douloureuse avait remplacé l'éclat de jadis... Et voici qu'en elle, par instants, résonnait comme un écho de l'amour d'autrefois, sous la voix chaude de Richard, vibrant d'enthousiasme à quelque idée généreuse.

Ce cœur qui s'était retiré revenait lentement, sans s'en douter, attiré par l'appât d'un bonheur nouveau ; puis, tout à coup, Marinella prenait conscience de l'attrait qui la ramenait à son mari; brusquement, des faits inoubliables se dressaient devant elle.

Non, tout cela était factice, illusoire, simple effet de la maladie, de la solitude. Affaibli, délié du passé par l'amnésie, Richard subissait momentanément son influence, lui renvoyait le reflet de sa propre pensée... Avec la santé, l'être ancien, si décevant, reparaîtrait.

La sensibilité affinée du blessé percevait alors un recul, malgré le ton amical que lady Hawesley s'efforçait à garder. Découragé, il cessait de parler et demeurait rêveur, les yeux perdus dans le vide, tandis que, pour cacher sa gêne, Marinella, prenant au hasard un volume, faisait à haute voix une lecture.

Plus d'une fois, Richard fut tenté de questionner, d'avoir une explication franche avec sa femme;

mais une pudeur singulière le retenait, la peur peut-être de ce qu'il devrait apprendre et la crainte de froisser la délicatesse de Marinella, de l'éloigner plus encore de lui en l'obligeant à se ressouvenir d'un odieux passé.

Une période suivait ces jours où ils s'étaient sentis tout proches l'un de l'autre, près de se retrouver dans l'amour revenu, pendant laquelle tous deux, mus par le même sentiment, évitaient soigneusement tout sujet de conversation qui pût les conduire par une pente dangereuse à ces retours vers l'autrefois que Richard ne voulait pas connaître et que Marinella souhaitait d'oublier.

***

Un jour, le coupé de lady Hawesley croisa sous le porche l'automobile de lord Juxon arrêté devant la conciergerie. Le valet de pied, descendu, attendait sur le seuil de la loge la réponse qui serait faite par lord Hawesley, à qui le portier téléphonait pour demander si rien ne s'opposait à ce qu'il reçût lord Archibald.

Cette réponse, sans doute, était affirmative, puisque, le laquais reprenant sa place, l'auto pénétra dans la cour d'honneur où, après avoir décrit un demi-cercle impeccable, le chauffeur l'arrêta au pied du perron.

« Déjà ! pensa Marinella avec regret... Voilà la première offensive des ennemis. »

Et elle rangeait dans cette catégorie tous les mauvais amis de Richard, parmi lesquels lord Juxon était un des moins recommandables.

Il y avait quarante-huit heures à peine que l'interdit des docteurs concernant les visiteurs était levé; mais, le printemps touchant à sa fin, Marinella s'était flattée que la tranquillité du malade ne serait que rarement troublée. Leurs nombreuses relations avaient déjà pour la plupart quitté Londres, regagnant les résidences estivales.

Cet isolement qui livrait Richard à son unique influence, allait-elle le voir rompre par les intimes d'autrefois ? Cette solitude, favorable de toutes façons, ne semblait pas peser à son mari...

Elle sourit... Ce sentiment était naturel, en somme ; mais tout n'est-il pas étrange dès qu'il s'agit de lord Hawesley ? En vérité, il est pour

elle ce que pourrait être un mari très épris, très aimant, trouvant sans cesse de nouveaux charmes à une présence aimée...

L'immobilité absolue exigée par les chirurgiens était supportée par lui, si nerveux jadis, avec une résignation stoïque. Jamais elle n'entendait de ces doléances de malade qu'elle eût pourtant trouvées excusables. Toujours accueillie par un sourire, même dans les moments de souffrance aiguë que Richard traversait souvent, elle s'étonnait de se sentir son unique préoccupation, le merveilleux anesthésiant qui lui permettait d'oublier la douleur.

Comment avait-elle acquis une telle puissance sur cet être qu'elle jugeait incapable de la comprendre jamais?

A présent, il se montre curieux de sa pensée, questionnant, s'informant, l'obligeant par une tendre insistance à se livrer ; parlant à son tour, comme poussé par le désir de se faire mieux connaître, de conquérir un cœur qu'il sent rebelle.

Rebelle?... non ; effrayé plutôt. Ce nouveau Richard la surprend, l'étonne, l'attire ; mais, invariablement, le charme se rompt au ressouvenir de l'ancien. Le passé crie à Marinella :

« Prends garde,... ce n'est qu'un leurre. »

Et le cœur, qui allait doucement s'entr'ouvrir à l'amour, se referme sur l'idée de devoir, d'abnégation, de sacrifice.

***

Au retour de sa promenade, lady Hawesley fut prévenue par sa femme de chambre que lord Hawesley lui faisait demander quelques minutes d'entretien. Deux fois déjà, John était venu s'informer si Sa Grâce n'était pas rentrée.

Souriant de cette impatience, la jeune femme se rendit chez son mari, à qui elle trouva un air fort animé.

— Ne m'aviez-vous pas dit, Marinella, que lord Juxon était mon plus intime ami?

— Sans doute!

— Il y a donc deux Juxon, de là mon erreur, probablement?

— Nullement, Richard, je ne connais qu'Archibald Juxon, celui qui s'est présenté ce soir. Ma voiture a croisé la sienne sous la voûte.

— Vous me surprenez... Qu'ai-je pu trouver de sympathique en ce fantoche?

Marinella rit gaiement, soulagée d'un pesant souci. Richard reniait ses funestes amitiés. Tout était donc changé en lui.

— Fantoche! Vous êtes dur.

— A peine. Je me suis royalement ennuyé pendant l'heure d'insignifiants propos, de plats commérages qu'il m'a fallu ouïr.

— Est-ce possible?

— J'avoue, d'ailleurs, que je ne me suis pas montré à la hauteur de mon interlocuteur dans mes réponses à ses bavardages. J'ai paru le surprendre ; mais il a évidemment attribué ce qui ne le satisfaisait pas en moi aux suites de ma blessure, car il m'a dit fort amicalement au départ : « Vieux Richard, tâchez d'être sur pied à mon retour d'Ecosse. On fera quelques bonnes parties qui vous dédommageront des privations que votre santé vous oblige de subir. »

— Il part donc?

— Pour quatre mois, oui. Je m'en suis informé, ce qui fait qu'à mon tour je lui ai serré les mains avec chaleur, en lui souhaitant bon séjour. En voilà un qui ne m'ennuiera pas de longtemps...

— C'était cependant le plus recherché de vos amis, celui dont la compagnie vous agréait le mieux.

— Eh bien! elle ne m'agrée plus, dit un peu nerveusement Richard. N'allez pas croire, malgré ce revirement, à un caprice et me juger versatile! Quel que j'aie pu être autrefois, quoi que j'aie pu penser, si mes sentiments et mes idées ont évolué, je suis certain que désormais je ne varierai plus.

— Puissiez-vous dire vrai, Richard! murmura Marinella, remuée par l'accent de sincérité de son mari.

Quand elle s'est éloignée, Richard pense :

« Je vous forcerai d'oublier tous les mauvais souvenirs. C'est votre amour que je veux, Marinella, non votre pitié. Je ne renie rien du passé, je saurai en supporter le poids, et je me sens assez fort pour réparer... »

V

Sur le vaste balcon en terrasse attenant à la chambre de lord Hawesley, le divan sur lequel il passe ses journées a été poussé par John et Walter avec mille précautions, de peur qu'un heurt malencontreux ne vienne faire souffrir leur maître. Celui-ci a, pour les féliciter de leur adresse, un mot aimable qui est pour ces deux fidèles une précieuse récompense.

Voir ses efforts pour la bien servir reconnus par Sa Seigneurie! Réussir à la satisfaire! Qui eût osé espérer cela, jadis?

— Walter, téléphonez au jardinier en chef qu'il vienne prendre mes ordres pour une décoration florale de cette terrasse. Vous, John, disposez cette table vers la balustrade et un fauteuil tout auprès.

Pendant que ses désirs s'exécutent, Richard scrute l'extrémité de l'allée qui fait face au balcon. Non, il ne s'est pas trompé, c'est bien la robe claire de Marinella qui se détache si joliment sur le fond de feuillage d'un vert encore tendre... La jeune femme presse le pas, se devinant attendue. Des rais de soleil, traversant les branches à peine garnies d'une verdure naissante, semblent verser sur elle une pluie d'or.

Le cœur de lord Hawesley bondit au-devant de la promeneuse. Tout à l'heure, cependant, quand elle sera près de lui, il n'osera laisser monter jusqu'à ses lèvres les paroles d'amour qui frémissent, prisonnières, au fond de sa pensée...

Une gêne pèse sur les époux, qu'ils essaient en vain de dissiper par une feinte gaieté, des conversations enjouées. Malgré ces efforts, des silences tombent, lourds d'arrières-pensées.

Alors Marinella, doucement maternelle, se renferme dans son rôle d'infirmière.

Rejeté à son personnage de malade passif et reconnaissant, il murmure de vagues réponses, au hasard, et les voilà bien loin de la minute troublante où tous deux ont pressenti et redouté des paroles définitives.

Ah! certes, Richard a la fièvre souvent et se torture pour rechercher dans sa mémoire rebelle un ressouvenir d'autrefois. Il a espéré, de jour en jour, en le redoutant, malgré son désir, le retour en lui de son passé, et le temps coule, le laissant toujours dans cet oubli, bienfaisant peut-être, de ce qu'il a été avant ce tragique naufrage.

Il pourrait s'adresser à sa mère et exiger d'elle les précisions nécessaires ; mais il se sent retenu par un sentiment singulier qui l'arrête chaque fois qu'il veut écrire à lady Hawesley pour la prier de faire cesser son malaise par un fidèle récit.

Quand sa plume a tracé les quelques phrases que tout fils respectueux doit à une mère dont la sollicitude veut être fréquemment renseignée sur la santé de son enfant, Richard tourne court et se tait sur son intime tourment. Lorsqu'il scrute son cœur, il est surpris de n'y sentir aucun élan qui le porte vers lady Hawesley ; mais seulement une affection correcte et conventionnelle.

Il éprouve un scrupule bizarre à lui parler de Marinella. Cependant, elle est parfaite pour la jeune femme, et ses lettres sont remplies d'éloges, comme s'il avait besoin qu'on lui apprît à apprécier cette âme exquise et toutes ces charmantes qualités. Ces propos mêmes causent une gêne à Richard, car, à travers cette prose laudative, il devine que le nom et la fortune de Marinella sont les jumelles grossissantes qui permettent à lady Hawesley de voir et de louer des vertus et une beauté dont elle se soucierait moins si elles n'eussent été pourvues de ce cadre brillant.

Sans se douter de l'impression qu'elle fait naître, la vieille dame s'appesantit trop complaisamment dans ces pages sur les avantages matériels que sa bru a apportés dans leur famille. Son orgueil, sa cupidité se révèlent si ingénument que le cœur de lord Hawesley se replie, froissé de cette découverte dont il ressent une humiliation infinie.

Marinella!... Comme il l'eût préférée pauvre et simple! Il se sent diminué lorsqu'il constate que, dans la communauté conjugale, elle donne plus qu'elle n'a reçu. Noblesse, argent, vertu, sa femme a tout en surabondance, et lui, de qui elle aurait dû tenir un grand bonheur compensateur, ne s'est montré jusqu'alors, croit-il, qu'un assez pauvre sire et un bien mauvais mari.

Oh! se racheter! gémit lord Hawesley, vite sortir de cette gangue de plâtre qui le retient prisonnier. Pouvoir agir enfin, se montrer un autre homme... Conquérir ce cœur qui se défend, à juste titre, contre lui...

***

— Quel temps délicieux, Richard, dit Marinella, apparaissant sur le balcon et tendant affectueusement la main à son mari. Après ces longues semaines de froid et de pluie, cette éclosion soudaine du soleil perçant les brumes, ce brusque épanouissement des jardins sont pleins de charmes. Dans nos régions trop favorisées, si nous ignorons presque l'hiver, nous sommes privés, en revanche, de cette sensation exquise de renouveau qu'apporte cette saison dans votre pays.

— Justement, je rêve de faire venir ce printemps jusqu'à moi. J'ai mandé le jardinier pour combiner une décoration de fleurs et d'arbustes sur cette terrasse.

— Excellente idée! Nous serons mieux ainsi, parmi la fraîcheur des plantes, dans un cadre fleuri.

On apportait le plateau du lunch ; Marinella offrit :

— Un peu de thé, Richard?

— Merci... Je n'ai pas envie d'en prendre aujourd'hui. Un liquide frais ferait mieux mon affaire, car j'ai très soif. Puisque le Dr Parker m'a supprimé tout régime, permettez que j'en profite...

Et s'adressant au domestique :

— John, donnez-moi donc une boisson quelconque, avec de la glace.

Richard put alors constater avec surprise l'air contraint de Marinella en entendant un ordre si simple en apparence. Les fins sourcils noirs s'étaient imperceptiblement rapprochés et un pli soucieux se creusait entre eux. Debout près de la balustrade, sa tasse en mains, elle détourna son visage vers le parc, en remuant d'un geste machinal la cuiller de vermeil dans le liquide doré.

John revient, portant un plateau sur lequel des carafons de diverses tailles s'échelonnent autour de la coupe d'argent contenant la glace...

Il pose le tout près de lord Richard, et d'un

regard interroge pour savoir de quelle liqueur il doit remplir le verre.

Richard examine avec étonnement ce qui lui est présenté :

— Des liqueurs ! du whisky ! Mais je déteste tout cela, John. Quelle singulière idée avez-vous eue ? Une orangeade, un sirop, de l'eau très fraîche, c'est tout ce qu'il me faut.

La stupéfaction que cause à John une telle demande manqua lui faire renverser la table volante. Les cristaux s'entre-choquèrent en un tintement argentin. Fort rouge, il s'excuse :

— Que Votre Seigneurie me pardonne, j'avais cru bien faire...

Précipitamment, il s'éloigne, remportant les liquides dédaignés.

Ce trouble insolite n'a pas échappé à Richard. Reportant son regard vers Marinella, il rencontre deux yeux dilatés d'étonnement. Leur langage est clair ; impossible de se méprendre : le refus qu'il vient de faire des divers alcools provoque ce visible bouleversement de lady Hawesley et du vieux John.

Une rougeur ardente monte au visage du malade devant ce qu'il entrevoit ; mais, résolu, s'adressant d'un ton ferme à la jeune femme interdite :

— Voici sans doute un de mes torts... d'avant le naufrage ?...

Aucune réponse ne lui étant faite, il reprend d'un ton plus froid, avec une légère nuance de hauteur :

— Vous voudrez bien me faire la grâce de me croire si je vous dis que... ceci est désormais fini.

— Oui,... j'ai confiance, Richard, balbutie Marinella, tremblante à ce cruel rappel des faiblesses de son mari et profondément troublée par la honte qu'elle devine en lui. Elle se tait, incapable de trouver une phrase pour rompre le pesant silence qui s'établit pour quelques instants.

« Comme tout va mal, ce soir ! » pense-t-elle. Cette journée si bien commencée voit naître l'incident le plus pénible qui se soit encore produit depuis son retour... Ce silence,... quel supplice ! A tout prix, il faut le rompre, arracher le malheureux Richard à la torturante pensée qui l'obsède.

Le secours vint, par bonheur. John entre, por-

tant l'orangeade glacée, et annonce en même temps à son maître que le jardinier est là.

On convint, après discussion, d'une décoration de roses aux tons vifs, dont la nuance pourprée se détacherait agréablement sur la pierre grise des balustrades. Dans les angles, des bambous aux tiges claires, légères et hautes, jailliraient au-dessus d'un groupe massif de pachysandres au feuillage sombre et lustré.

Comme il s'éloignait, après un profond salut plongeant, le pauvre homme, troublé d'avoir été admis en présence de lord Hawesley, fort craint de tout le personnel, accrocha gauchement le pied d'une table. Elle oscilla, faisant choir un saxe fragile qui se trouvait assez près du bord. Naturellement, l'objet se brisa en touchant le sol, avec ce fracas strident et sec des porcelaines finissantes, qui semble contenir un véhément reproche pour nos maladresses.

Médusé, la figure pâlie, le jardinier, immobile, regarde alternativement le désastre, puis lord Richard, d'un air craintif. Instinctivement, son bras s'est replié en un mouvement de défense. Dame!... le maître a sa canne bien à portée de la main, et le pauvre James se souvient d'en avoir tâté pour une bêtise moins forte, cependant, que celle qu'il vient de commettre.

— Vous êtes blessé, James? s'informe lord Hawesley, étonné de la pâleur et du tremblement visible du malheureux garçon qui n'ose plus bouger.

— Non,... non..., proteste celui-ci, effaré de cette condescendante sollicitude. Sa Seigneurie est trop bonne... Je lui fais bien mes excuses,... je... je... j'avais peur seulement à cause... à cause de l'autre fois...

Et, soulagé autant que surpris, le maladroit s'éloigna, pendant que John faisait disparaître avec vivacité les traces de l'accident.

Richard restait rêveur ; enfin il se décida, quand il se retrouva seul avec Marinella, à poser une question :

— A cause de l'autre fois... Savez-vous, Marinella, ce qu'a voulu dire James?

— Mon Dieu, répond-elle, gênée, il vaut mieux n'y pas penser.

— Mais, encore? insiste Richard, non sans

quelque impatience, je ne veux pas être ménagé et prétends connaître ce qui me concerne.

— Vous aviez eu un mouvement de vivacité fâcheux quand il renversa ce vase de fleurs de l'avenue, en heurtant son socle avec la brou'te pour avoir voulu trop rapidement se ranger sur votre passage.

— J'inspire une telle crainte que l'on en perd le sens de la direction? Avouez que ceci est curieux?

Et, comme la jeune femme secoue dubitativement la tête sans répondre à cette embarrassante question, lord Hawesley ajoute :

— Vous m'avez dit un moment de vivacité. Précisez, je vous prie.

— Il est certain, Richard, que vous n'aviez pas calculé la force du coup,... et vous ne vous souveniez plus que votre canne était plombée...

— Alors? insiste Richard, impitoyable.

— James eut le bras cassé net au-dessus du poignet.

— Ah!... Charmant, en vérité... Et James est resté à mon service après... ce mouvement de vivacité, puisque c'est ainsi que vous qualifiez ma brutalité?

— Richard,... vous avez dédommagé généreusement James, et puis... c'est un serviteur si dévoué! Depuis quatre générations, la famille détient ce poste. Ils sont attachés à la maison...

— Ils en sont singulièrement récompensés. Mais voici qui complète d'une manière agréable mon portrait... Les révélations de cet après-midi sont sensationnelles...

Après un silence méditatif, Richard reprend avec une tristesse grave dans la voix :

— Je ne vous interrogerai plus sur les causes de votre éloignement. Je comprends vos dégoûts; mais pourquoi ce retour?

— Oh! Richard, vous lassez-vous donc de ma compagnie et de mes soins? rétorque adroitement Marinella, désireuse de ne pas faire une réponse plus directe. Vous semblez me reprocher ma présence.

Richard détourne les yeux, puis, fermement, du ton fier de celui qui, s'étant jugé et condamné avec plus de sévérité que ne le ferait autrui, ne

craint pas d'exprimer une opinion qui le relève devant sa conscience :

— Je trouve que je ne vous mérite pas, et... ne vous blessez pas de ce que je vais dire, Marinella. : Je n'aime pas inspirer de la pitié, de la condescendance, les seuls sentiments qui peuvent vous avoir ramenée vers moi.

— Richard, il y a mon devoir de chrétienne, et je vous suis reconnaissante de m'avoir permis de l'accomplir. Je suis revenue spontanément, n'ayant jamais désiré m'éloigner, malgré toutes ces choses que vous avez découvertes,... et le changement ne s'est pas produit qu'en vous seul, Richard, puisque à présent je me sens bien réellement votre amie.

— Ne dites pas cette parole. L'ancien Richard n'est pas digne de l'entendre ; quant au nouveau, il ne s'est pas révélé encore, et... il aspire à plus que cela.

Marinella rougit sans répondre. Que peut-elle dire? Tout est si confus en elle! Sans cesse sa raison désavoue son cœur. Sa sagesse, étayée par l'expérience, parle très haut, essayant d'étouffer le murmure encore timide de la tendresse renaissante.

— Jusqu'à ce jour, reprend lord Hawesley, je n'ai pu que juger et désapprouver le « moi » ancien. Il me reste mieux à faire désormais : « réparer ».

— Ce sentiment est beau, mon ami. J'aime à vous voir ainsi, sévère pour vous-même. Remonter une pente sur laquelle on a glissé demande plus d'énergie qu'il n'en faut pour se maintenir sur la bonne route. Si vous persistez, je vous aiderai de tout mon pouvoir, de toute mon âme, et... je...

Elle s'interrompt brusquement devant la promesse d'amour qu'elle va faire...

« Non, non. Pas si vite,... il ne faut pas, s'insurge le passé. »

Richard ne demande pas la suite de la phrase interrompue. Il a tressailli d'espoir, son cœur a frémi devant une perspective de bonheur telle qu'il en est ébloui... L'horizon merveilleux se referme. Amèrement résigné, il pense :

« Rêve impossible, elle ne peut oublier avant un long rachat. »

Le soleil disparaît derrière les futaies du parc. La fraîcheur tombe soudain, et la gêne de Marinella s'évanouit. Sonnant les serviteurs, elle ordonne de rouler le divan à l'intérieur.

Les rideaux se closent sur l'obscurité du dehors; de multiples ampoules s'éclairent. S'installant auprès de son mari, domptant son émotion, d'une voix calme, Marinella propose une lecture.

Quand ils se quittèrent ce soir-là, un monde de pensées nouvelles était entre eux.

La nuit de Marinella fut paisible, après quelques larmes versées et d'ardentes supplications lancées au Maître du destin ; mais celle de lord Hawesley ne fut qu'une longue insomnie, terminée par un court et pénible sommeil matinal peuplé de cauchemars.

Sans cesse une vision le poursuit : un pauvre être dégradé, amoral, qui voudrait se substituer à lui-même, prendre possession de son âme, et que Richard repousse avec horreur, de toutes les forces de sa conscience révoltée, lui criant avec mépris :

— Non, non, tu n'es pas moi!

***

Depuis que les profondes blessures que lord Hawesley portait à la tête se sont cicatrisées, le délivrant des migraines qui l'avaient tourmenté si souvent, les docteurs lui ont permis de lire, d'écrire à son gré, de se livrer aux occupations intellectuelles qui lui plairont. Tout autre genre d'activité lui étant interdit, Richard avait pu s'intéresser tout au moins à la gestion de ses propriétés, conférer avec les divers intendants. A leur grand étonnement, ceux-ci reçurent des directives très différentes de celles qui jusqu'alors les avaient régis.

Des mesures bienveillantes concernant les tenanciers et leurs familles furent prises, au très grand plaisir de Marinella qui voyait, avec une surprise joyeuse, son mari sortir de plus en plus de l'indifférence égoïste qui le caractérisait autrefois.

Jusque-là, lord Hawesley avait puisé dans sa caisse avec insouciance, ne se demandant jamais si cet argent dont il payait ses plaisirs n'y était

pas apporté parfois par les mains souffrantes de la pauvreté. Bonnes ou mauvaises pour la terre, les années lui avaient toujours procuré la même récolte d'or.

Richard, maintenant, se montrait soucieux du bien-être de ceux qui dépendaient de lui. Il parla un jour à Marinella de ses projets. Il s'agissait de créer dans chaque agglomération de ses domaines un dispensaire, dont un médecin et une infirmière assureraient le service par roulement.

De plus, dans de nombreux immeubles que lord Hawesley possédait à Londres, si la plupart offraient des appartements luxueux dans les beaux quartiers, d'autres, par contre, et non ceux qui rapportaient le moins, étaient situés dans les centres pauvres. Là, des enfants s'étiolaient, privés en tout temps, par la gêne des parents, de l'air vivifiant de la campagne. Richard voulait faire profiter ces petits êtres de la saine vie paysanne en fondant une colonie d'une vingtaine de lits, où les enfants viendraient, à tour de rôle, jouir de l'air pur des montagnes.

Justement, dans une de leurs propriétés d'Ecosse, un vaste bâtiment d'exploitation, abandonné depuis plusieurs années, parce que de nouvelles granges et remises avaient été construites en un autre point plus proche de la grande route, s'offrait. Au lieu de le faire démolir, comme l'en sollicitait l'intendant, Richard avait commandé des réparations qui le transformeraient en abri confortable pour ses petits pensionnaires. Deux veuves, qu'on lui avait chaudement recommandées et à qui il faisait là une retraite suivant leurs goûts, s'occuperaient de ses protégés et veilleraient à leur bien-être, à leur conduite.

Marinella écoutait avec ravissement ces propos de son mari. Ah ! elle pouvait tout espérer, puisque le cœur de Richard s'attendrissait enfin pour les déshérités de ce monde, puisqu'il acceptait noblement les responsabilités de sa grande fortune.

La jeune femme avait pensé, dans les premières semaines qui suivirent son retour, que ce curieux changement était factice, qu'avec la santé et la force revenues Richard s'irriterait bientôt de l'immobilité absolue que lui imposaient ses fractures et s'en soulagerait par des impatiences et des colères. Maintenant, elle se rassurait : de si

nobles préoccupations, un tel emploi de ses loisirs de malade chasseraient l'ennui et éviteraient à son mari l'égoïste repliement sur soi-même qui cause seul les tyranniques abus de ceux que la souffrance fait prisonniers.

Certes, on devinait parfois qu'une si complète privation de mouvement était pénible à cette nature vigoureuse ; mais rien n'en paraissait au dehors. Lord Hawesley montrait une égalité d'humeur, une sérénité que troublaient seuls les retours offensifs de son passé. Alors, son regard devenait sombre et se détournait de Marinella, dans un sentiment de honte oppressant.

Il n'exprimait pas de remords, cependant, et semblait éprouver de la peine à comprendre ses erreurs. Il se mouvait avec une aisance singulière dans son nouveau personnage.

Plusieurs fois, il avait parlé de « réparer », et il était visible que le caractère énergique qui s'éveillait de plus en plus en lui, à mesure que la langueur physique de la maladie cédait, prendrait fièrement la voie de la réparation, sans s'attarder aux stériles repentirs.

Seul, le passé troublait Marinella ; mais, le plus souvent, elle était radieuse et confiante. Son idéal d'autrefois ressuscitait. Qui sait quelles heures terribles, quelles indicibles souffrances, quel coup d'œil désespéré jeté sur le vide de sa vie, dans ces jours qu'il crut les derniers, avaient amené ce revirement chez Richard ?

Il avait oublié cela aussi. On en était aux conjectures sur ces journées de lutte qui suivirent le naufrage, sur l'effort final qui l'avait apporté sur cette grève bretonne, où un dernier choc, une dernière colère du flot furieux l'avaient à demi broyé ; mais le bienfait de la dure leçon de ces heures d'angoisse persistait, puisque la victime s'éveillait comme un être nouveau...

La jeune femme remerciait avec ferveur le Dieu tout-puissant qui avait fait ce double miracle de sauver le corps et l'âme de lord Hawesley.

***

La mère de Richard s'était montrée mécontente, tout d'abord, en apprenant par les intendants, affolés, quels changements étaient apportés à leur

gérance, quelles directives nouvelles et inattendues devaient suivre ces subordonnés, dressés par elle de toute autre façon.

Les libéralités de lord Hawesley, ses fondations charitables consternaient la vieille lady... Cependant, elle se rassura. Cette lubie — c'est ainsi qu'elle qualifiait la bienfaisance de son fils — ne serait pas plus dispendieuse que la passion du jeu ne l'avait été. Ceci remplaçant cela, elle finit par admettre que cette fantaisie avait du moins l'avantage d'être du goût de sa belle-fille.

Malgré tout, elle écrivit avec un peu d'humeur à Richard, pour l'engager à être plus ménager de son bien, et elle concluait :

En somme, vous eussiez mieux fait, mon fils, d'offrir à votre femme un rang de perles supplémentaire, ce qui lui eût prouvé votre reconnaissance pour ses bons soins et scellé la réconciliation.

A ceci, lord Hawesley répliqua que les économies dont sa réclusion forcée faisait bénéficier son budget suffisaient amplement à assurer la création de ces œuvres, qui plaisaient à Marinella, et à l'acquisition du bijou qui, croyait-il, lui serait moins agréable.

Lady Hawesley se résigna ; mais elle soupirait à part elle :

« Ah ! si j'avais joui autrefois des splendides revenus de Richard et de ceux plus importants encore de sa femme, toute l'Angleterre eût parlé du faste de la maison Hawesley que j'aurais su élever au-dessus de toutes les autres... Quel meilleur emploi j'aurais su faire de cette énorme fortune !... »

Peu de temps après cet échange de vues entre la mère et le fils, lord Richard offrit à Marinella les perles que la vieille Ecossaise avait réclamées pour elle.

La jeune femme, surprise, protesta contre cette prodigalité :

— Oh ! mon ami, vous me comblez ; mais, je vous en prie, ne me donnez plus de bijoux ! J'estime que ma cassette n'est que trop largement fournie... N'est-ce pas un exemple dangereux à donner que l'exhibition de trop somptueuses parures ?

— Dangereux ? interroge Richard, curieux de

connaître sur ce sujet les sentiments intimes de sa femme. Comment l'entendez-vous ?

— Je pense que l'envie qu'excitent chez de moins fortunées nos pierreries complaisamment étalées, nos toilettes trop luxueuses, crée une émulation malsaine... Chacune veut arriver à égaler, en apparence, les plus riches. Qui peut dire à quel prix ces satisfactions vaniteuses sont obtenues ? Que d'élans généreux réprimés parfois, sacrifiés à des acquisitions trop onéreuses, mais que le désir mesquin de paraître commande ?... Du haut en bas de l'échelle sociale, la même sotte vanité promène sa répercussion. Dans ce marché des consciences, les malheureuses et faibles créatures qui sacrifient leur devoir ou leur vertu aux futiles et chatoyantes idoles féminines ne sont que les victimes des femmes trop heureuses qui, pour se procurer les bijoux fascinateurs, les somptueux tissus qui drapent leur orgueil, n'ont qu'à puiser avec insouciance dans un coffre toujours plein d'or... Quels comptes leur seront demandés à celles-là qui, cependant, honnissent leurs sœurs tombées et parlent très haut de leur propre vertu, si facile, si protégée !

— Oui, approuve Richard, l'exemple de la simplicité, de la modération, est un devoir difficile que la généralité des femmes méconnaîtra toujours... Si ces perles vous paraissent superflues, puisqu'elles vous appartiennent, Marinella, il vous est loisible de renouveler, en sens opposé, le miracle de sainte Elisabeth.

— Merci, Richard, dit la jeune femme, très émue de cet acquiescement donné à ses penchants charitables, ceci vient à propos, et j'en ai l'emploi déjà trouvé...

— Vous ne m'étonnez pas, dit lord Hawesley avec un sourire, votre cœur est un exigeant créancier que vous n'arriverez jamais à satisfaire...

— Cependant, je ne lui sacrifierai pas ces perles, dit Marinella en serrant contre elle le précieux écrin. J'ai d'autres parures qui ne me rappellent pas, comme celle-ci, un doux souvenir...

***

Fréquemment, lady Hawesley surprenait son mari pensif, le front barré d'une ride, les regards

dans le vague, sous l'empire d'une préoccupation dont elle connaissait la nature et qu'il chassait vivement à son entrée, s'arrachant à ses méditations pour l'accueillir. Sa première phrase révélait souvent le sujet de ses réflexions :

— Vous avoir oubliée !... Est-ce possible ? Ne rien ressaisir d'un tel passé... Un esprit sensé peut-il admettre semblable singularité ? Ne sommes-nous pas tous dans l'erreur ? Suis-je bien...

Il s'interrompait en voyant le sourire de Marinella dont les yeux allaient chercher le beau portrait de son mari, suspendu au fond de la pièce, puis revenaient se poser sur le malade, affiné, pâli par la souffrance et si semblable à l'œuvre du peintre célèbre, exécutée dans les premiers temps de leur union ; plus semblable, certes, que le Richard un peu alourdi, au teint déjà abîmé et rougi par les excès, qu'elle avait quitté à Eston-Castle avant l'accident.

Elle grondait doucement alors le convalescent qui contrevenait aux ordres de la Faculté en se tourmentant ainsi et, vite, cherchait le sujet de conversation le plus propre à détourner la pensée de lord Hawesley de la pénible obsession.

Richard, qui avait suivi la direction du regard de sa femme et deviné son impression, se rasséréinait et songeait :

« Je suis fou ! Vivons ce rêve, si c'en est un, sans le gâter par ces craintes. Que le réveil ne vienne pas par ma faute, puisque ces heures sont si douces ! »

Un matin, plus nerveux qu'il ne l'était d'ordinaire, la physionomie contractée par l'effort violent auquel il contraignait sa mémoire, Richard répondit aux tendres reproches de la jeune femme :

— Il faut m'excuser, Marinella, d'être indocile et de scruter toujours ce gouffre obscur qui s'est creusé dans ma pensée... Depuis quelque temps, je suis poursuivi par une sorte de vision... Une image rapide qui fuit quand je veux la préciser, la saisir, et par elle me raccrocher peut-être à tout le passé... Dérision !... Mes efforts n'aboutissent même pas à compléter cette sorte d'apparition, et je ne sais plus si c'est un jeu de mon imagination ou quelque chose de réel qui tente de surgir de l'autrefois.

— Qu'est-ce donc, Richard ? interroge Marinella,

curieuse. Je pourrais peut-être vous aider, vous expliquer.

— Voici... Oh! en somme, c'est bien peu de chose. Vous savez que le régisseur de nos biens vient chaque semaine me parler de ce qui a été fait, me demander d'approuver ses comptes. Quand il pose son livre devant moi et de sa main me montre la page où finissent les dernières vérifications, une brusque et fugitive vision s'impose à mes yeux : sur les feuillets m'apparaît une main noire émergeant d'une manche de toile blanche. Rapidement, l'image s'efface, et je revois ce qui est. Plusieurs fois, cette bizarre superposition s'est faite. Est-ce un trouble de la vue? Est-ce une réminiscence? Je cherche à compléter, à préciser, tout se fait sombre autour de cela. La main brune ne veut pas me révéler à qui elle appartient et me dévoiler le visage de son possesseur.

— Richard, vous recouvrerez tout à fait la mémoire, ce que vous dites en est la preuve. Si singulier que soit ce fait, qu'un détail insignifiant surgisse le premier, il témoigne que votre pensée retrouvera tous ses souvenirs, même les plus minimes.

— Oh! qu'est-ce donc? Vous pouvez expliquer cela?

— Facilement. La vision qui vous poursuit est certainement un rappel de l'intendance de M. Maxwin, mort depuis. C'était un colonial venu de l'Inde. Il vous était recommandé par sir Patrick Donovan, votre cousin, et nous n'avons eu qu'à nous louer de sa gérance. Il avait eu la main droite labourée par les griffes et les dents d'une panthère capturée dans une chasse. Les cicatrices étaient fort laides, et, depuis, il avait accoutumé de porter un gant, noir toujours, pour les dissimuler aux regards.

— Ah! c'était une main gantée..., dit Richard songeur.

Puis, après un silence, il reprit, hésitant :

— Peut-être,... oui,... je ne sais plus.

— C'est sûrement cela, Richard.

— Mais la manche blanche?

— En été, M. Maxwin portait ses complets coloniaux, mais toujours son gant noir.

— Oui, concède Richard, ce doit être cela,... c'est étrange.

VI

Des lettres fréquentes de la jeune lady Hawesley apportaient à la villa Pinachelli l'écho de ses espérances, chaque jour plus affirmées.

La lecture de ces pages toutes palpitantes d'émotion avait le don de plonger la princesse et sa fille dans une stupeur qui les laissait un moment sans paroles, tant elles se sentaient incapables de trouver une explication plausible à d'aussi troublants événements.

Puis la marquise de Laubriac, se ressaisissant, s'exclamait :

— Quelle incroyable transformation! Evidemment, ceci n'est que passager... On ne change pas ainsi parce qu'une fracture du crâne vous a fait oublier le passé! Richard se retrouvera lui-même un beau jour, et c'en sera fait de cette apparence de bonheur renaissant.

— Pourquoi douter de la bonté de Dieu, Lydia? interrompait la vieille dame. Ne soyez pas sceptique et voyez dans cette succession de faits, que nos pauvres intelligences ne peuvent expliquer, le miracle que méritait l'admirable résignation de notre chère enfant. Richard a trouvé son chemin de Damas, est-ce le premier exemple que nous ayons d'aussi violents revirements?

— Sans doute, ma mère ; mais qu'après une longue épreuve, qu'après avoir souffert, un égaré se retrouve et abjure ses erreurs, cela se conçoit ; tandis que, dans le cas de Richard, il ne se rencontre rien de semblable. Il n'y a eu qu'accident, grave blessure, choc uniquement physique. Cela paraît d'autant moins devoir motiver le changement qui nous étonne qu'il n'a même gardé aucun souvenir du drame.

— Qu'importe! si cela a suffi?... Pourquoi sonder les voies de Dieu et lui reprocher de dépasser ce que nos modestes facultés peuvent concevoir? Ses desseins nous sont impénétrables. Qui sait quels secrets chemins il nous trace que nous n'apercevons pas encore?

— Mère, votre foi est merveilleuse. Des saintes

comme vous appellent les prodiges divins, et je ne trouve pas surprenant que le Seigneur daigne parfois se manifester à elles.

La princesse sourit :

— Faites comme moi, Lydia, ayez une confiance éperdue... C'est bon de se sentir dans la main de Dieu, prêt à subir l'impulsion qu'il nous donnera, et notre volonté soumise à la sienne dans la joie comme dans le malheur. Prenez garde de vous laisser envahir par le pessimisme de ce siècle qui voit plus vite le mal pour s'en attrister que le bien pour s'en réjouir. Les âmes de ce temps sont compliquées : la joie et la confiance sont des sentiments trop simples pour s'acclimater en elles. Plus volontiers, elles cultivent la souffrance qui prête à tant de raffinements, et d'un très petit point noir, bien étendu, elles arrivent à assombrir tout un horizon qui aurait pu être plus clair.

— Oh ! que ceci est profondément vrai ! Que de gens gâchent leur existence à plaisir ! s'exclame Léonie qui assiste à l'entretien. Diminuées de tout ce que leur ajoutent nos révoltes, ou notre lâcheté qui ne veut pas réagir, nos douleurs seraient bien réduites ; mais ce n'est pas le cas de lady Marinella, elle a toujours montré un si beau courage dans l'épreuve !

— Certes, et je l'admire, reconnut la princesse, comme je vous ai sans cesse admirée, ma bonne Léonie, d'avoir su trouver du bonheur malgré toutes les traverses de votre vie.

— Je n'y ai pas de mérite. C'est moins difficile qu'on ne croit d'accepter son sort, en souriant au moindre rayon de soleil qui le dore.

— Oui... Vous avez banni l'envie, la vanité et l'égoïsme, cela vous a fait acquérir la sérénité, le plus précieux des biens de ce monde.

— Le plus précieux pour moi est de vous avoir rencontrée, d'avoir vécu dans votre ombre.

— Chère Léonie, votre âme d'élite m'a toujours apporté le réconfort utile dans les heures d'affliction. Vous m'avez puissamment aidée dans ma tâche envers mes chères filles. Un seul défaut, plaisante-t-elle, le goût du romanesque que je vous ai toujours reproché.

— Et dont je ne me suis jamais corrigée, malgré tout. Vous voyez donc bien que je ne mérite pas vos éloges. Déjà, mon imagination vagabonde là-

bas, en Angleterre, recréant à sa manière un bonheur plus haut, plus grand que le premier qui n'était qu'illusion..., dit gaiement Léonie.

— Ne rêvons pas! La réalité est déjà si consolante! Que nos désirs trop vastes ne la fassent pas enfuir, soupire Mme de Laubriac, incertaine encore.

VII

— Le feu!... le feu chez lady Hawesley, crie un matin de très bonne heure un aide-jardinier passant par hasard devant la façade sud de l'hôtel où s'ouvrent également les fenêtres de l'appartement de lord Richard.

En même temps, le bruit d'une vitre volant en éclats et tombant avec des sons cristallins sur les marches du perron achève d'éveiller complètement lord Hawesley.

— John! qu'y a-t-il? Informez-vous promptement, jette-t-il aux valets de chambre accourus à son appel ; vous, Walter, aidez-moi à me vêtir.

Peu après, John revenait, la physionomie bouleversée :

— Le feu a pris dans l'appartement de Sa Grâce, on ne sait comment. On a frappé à la porte de l'antichambre qui relie toutes les pièces, personne ne répond. On a essayé d'ouvrir, la porte est fermée à clef, c'est donc que Sa Grâce et Catarina qui loge près d'elle ne sont pas sorties encore. Le jardinier a couru chercher une échelle dans la serre pour pénétrer par les fenêtres.

— La serre!... Mais c'est au fond du parc! Même en courant, il y en a pour un moment à aller et revenir... Il faut enfoncer le battant!

Et, très pâle, par un effort inouï, Richard se met debout, s'appuyant sur John. Walter lui présente une canne, et, malgré la douleur que cause au blessé la pesanteur de la lourde gangue de plâtre qu'il traîne, il avance rapidement, stimulé par sa volonté ardente.

La distance, heureusement, n'est pas longue. Un vestibule à franchir, et le voilà devant la porte close sur le terrifiant mystère.

Un peu de fumée commence de filtrer au ras

du parquet. Une partie du personnel a couru dans le parc, sous les fenêtres, et attend avec impatience les échelles, tout en préparant les seaux et la lance d'arrosage pour combattre l'incendie... Les plus apeurés sont là, devant ces impressionnants vantaux qui ne veulent pas s'ouvrir, et, indécis, se lamentent, car tout est silence à l'intérieur.

En dépit des coups frappés et des appels, Sa Grâce, pas plus que la femme de chambre qui reste dans cette aile, à portée de sa maîtresse, ne répondent. Seul, un grésillement sinistre de flammes gagnant du terrain s'entend.

Tous s'écartent, interdits, devant lord Hawesley. Sans hésiter, celui-ci se place près de la porte, et, s'accrochant à John pour réussir à garder son équilibre, il donne dans le panneau de furieux coups d'épaule.

Un craquement... Le bois a cédé. Richard glisse sa main, tourne la clef et ouvre.

On se précipite, et un cri de délivrance jaillit :

— Personne ! Les chambres sont vides !

C'est le cabinet de toilette et le boudoir qui flambent, le reste des pièces n'est pas encore atteint.

Richard respire profondément. Son angoisse disparue, une sensation délicieuse l'envahit, chassant l'horrible vision de Marinella évanouie dans la fournaise, étouffée par la fumée...

Ah ! l'affreuse minute vécue dans cette crainte !...

John et Walter le pressent de rentrer. Avec leur aide, il regagne sa chambre et se laisse tomber, anéanti, sur le divan.

Pendant ce temps, le feu, énergiquement combattu, diminue d'intensité. Tout le dégât consistera en deux pièces dévastées, le reste sera préservé. La cause de cet accident est probablement une lampe à alcool laissée allumée par la femme de chambre et sur laquelle une draperie de mousseline, soulevée par l'appel d'air de la porte refermée vivement, est venue flotter un instant.

Dans l'affolement du début, personne n'avait songé que lady Hawesley et sa camériste, parties de bonne heure pour quelque sortie charitable, avaient pu utiliser la porte du salon communiquant avec la chambre et conduisant par une galerie peu fréquentée à un escalier de dégagement.

C'est ce que Marinella explique un peu plus tard à son mari, quand, prévenue des incidents qui se sont passés en son absence, elle accourt, inquiète de l'imprudence commise par lord Hawesley.

— Oh! Richard, vous vous êtes exposé à cause de moi. Vous connaissez cependant le risque couru. La défense du Dr Parker est formelle : tant que vous supportez cette gouttière, il vous est interdit de vous tenir debout, sous peine de complications redoutables...

— Bah! Rester boiteux, qu'était-ce à mes yeux en regard du danger dans lequel vous pouviez vous débattre?

— Mais maintenant vous souffrez, Richard, je vois cela à votre physionomie.

Et, reconnaissante, la jeune femme s'agenouille près du divan et appuie affectueusement sa tête à l'épaule de Richard en murmurant :

— Merci...

Lord Hawesley entoure de son bras la taille souple, et ses lèvres, délicatement, peureusement presque, se posent sur les jolis bandeaux ondés.

Cette première caresse, si chaste, si respectueuse, les emplit tous deux d'un émoi violent. Silencieux, éperdus, ils restent ainsi, cœur à cœur, écoutant en eux-mêmes comme une lointaine et secrète promesse de bonheur.

Puis, brusquement, une semblable angoisse les étreint. Ce baiser!... Marinella, en une impression fugitive, le sent donné par un inconnu... Elle se rejette en arrière, se relève, rougissante, intimidée.

Richard, au même moment, desserre son étreinte et, pâlissant, se laisse aller sur les coussins du divan, le cœur torturé d'une indicible amertume. Cette caresse, a-t-il le droit de la donner?... Un obscur pressentiment lui crie :

« Non... »

Sensation étrange qui ne dure que l'espace d'une seconde. Aucun d'eux ne l'avoue à l'autre. Ils ont cependant perçu mutuellement leur mouvement de retraite ; mais, loin de l'attribuer au même sentiment imprévu de pudeur qui les a séparés, ils se tourmentent d'une explication qui a pour point de départ une erreur.

« Pourquoi ce recul? songe Richard, je lui fais horreur, elle ne peut oublier ce passé maudit...

Son attitude?... Simple reconnaissance. Son affection?... Pitié pour le demi-infirme que je suis. Elle n'est ici que par devoir, et moi, moi... je ne veux pas de sa pitié. »

« Que lui a donc rappelé cette caresse? pense tristement Marinella. L'hostilité d'autrefois renaîtrait-elle?... Richard avait un si bizarre amour-propre jadis. J'ai cru à une tendre sollicitude de sa part, et peut-être n'a-t-il agi qu'en une sorte de revanche des soins qu'il est obligé d'accepter. »

Tous deux se sentent lointains après s'être crus très proches, et une grande mélancolie les envahit.

***

Le Dr Parker arrivait et se montra très rassurant. Le temps marqué pour la mise en liberté du membre fracturé étant proche, cette infraction à la règle si bien observée jusqu'alors ne pouvait avoir la même importance que si elle s'était produite quelques semaines plus tôt. L'effort, d'ailleurs, pour violent qu'il ait été, ne s'était pas prolongé, heureusement. Tout portait à croire qu'aucune complication ne surviendrait de ce fait.

— Et ma mémoire, docteur? s'informe Richard, que penser de sa mauvaise volonté?...

— Bah! Ce n'est qu'une bizarrerie nerveuse qui cessera aussi, au moment que l'on n'y songera plus, sans doute... Vous verrez cela : en un éclair parfois l'amnésie passe. C'est comme un rideau qui cacherait un décor inconnu et que l'on tire. D'un coup d'œil, on embrasse toute la scène. Et même, si cet oubli devait être définitif, avouez que vous vous en tireriez encore à bon compte.

Satisfait de ce verdict, Richard se tourmentait pourtant à l'idée d'essayer ses premiers pas sous les yeux de Marinella. Tout en se gourmandant de son enfantillage, il ressentait une appréhension insurmontable en songeant à l'apparence ridicule, sans doute, que lui donnerait sa démarche hésitante.

Comment éloigner à ce moment la jeune femme? Certes, il n'oserait lui avouer un sentiment aussi futile, et cependant il eût plutôt prolongé encore cette immobilité pénible, tant était vive sa crainte de se montrer à elle sous un piteux aspect.

Le surlendemain, une lettre de la marquise de

Laubriac vint lui fournir le prétexte cherché. Elle annonçait une indisposition assez sérieuse de la vieille princesse.

— Ma chère amie, s'empresse Richard, je vous ai accaparée jusqu'ici comme un égoïste ; mais, malgré mon regret de vous voir partir, je dois vous engager à aller rejoindre votre aïeule à qui votre chère présence fera du bien.

— Merci, Richard, de cette permission. A cet âge, le moindre malaise peut brusquement devenir très grave. Je partirai demain si vous le voulez bien.

Lord Hawesley acquiesça, se sentant triste et content à la fois de cet arrangement.

VIII

L'après-midi de ce jour, alors que lady Hawesley venait de quitter l'hôtel pour faire plusieurs courses urgentes concernant son voyage, une visite fut annoncée à lord Richard.

John, la physionomie aussi sombre et réprobative que peut se permettre de l'avoir un vieux serviteur correct, mais qui a néanmoins ses opinions personnelles sur la conduite de ses maîtres, apporta à lord Hawesley la carte que le valet de pied venait de monter.

— Lady Wingold, murmura Richard en prenant sur le plateau le bristol, que peut me vouloir cette personne ?

Quelques mots finement tracés au crayon, et que tout d'abord il n'avait pas aperçus, le surprirent :

A Londres depuis 48 heures. Ai guetté le premier moment où il me serait possible de vous voir seul, mon cher Richard.

— Que veut dire ceci ? monologue Richard.

Puis, prenant son parti :

— Après tout, il faut savoir. John, ordonna-t-il, roulez mon divan dans mon cabinet de travail et dites que je recevrai lady Wingold. Elle n'ignore pas, je pense, que je suis momentanément un demi-invalide ?

— Oh! certainement, lady Wingold connaît l'accident de Sa Seigneurie, dont elle est d'ailleurs la cousine, crut devoir renseigner John.

« Curieux, se dit Richard, ce nom n'est jamais venu dans nos entretiens. Encore des choses à réapprendre. Je vais paraître bien sot à cette parente. »

John, le dos soudain courbé plus qu'à son ordinaire, s'éloignait sans empressement pour dire que l'on fît monter la visiteuse.

— Celle-ci, grondait-il, in petto, trouve sans doute que tout va trop bien ici... Notre bonheur la gêne,.. elle va essayer un nouveau tour de sa façon... Pourvu, mon Dieu, qu'elle ne réussisse pas! Bah! Lord Richard n'est plus le même depuis qu'il méprise le whisky ; et Sa Grâce est si charmante depuis qu'elle est un peu contente!... Elle a repris tout l'éclat des premiers temps,... une vraie fée. Espérons que l'autre ne va pas tout gâter.

Assez intrigué, Richard attendait. Sa curiosité fit place à une surprise désagréable quand lady Wingold, d'un élan spontané, se porta tout contre sa chaise longue, et, se laissant choir sur un pouf, dans une pose gracieuse et affectée, lui saisit les mains en s'écriant avec chaleur :

— Ah! mon cher Richard! Quelle joie de vous voir enfin! Que j'ai désiré souvent ces quelques minutes d'entretien depuis des semaines! Hélas! vous étiez sans cesse gardé par votre mère ou par votre femme... Je n'osais venir... Puis, tout à coup, mon envie a été trop forte, je n'ai pu m'y soustraire. J'ai couru à Londres, guettant un moment propice,... et me voilà dans la place, achève-t-elle avec un léger rire, en secouant mutinement la tête.

— Mais je ne vois pas, ma cousine, remarque Richard avec calme, pourquoi la présence de ma mère ou de Marinella vous a empêchée de me faire plus tôt cette visite?

— Richard! reproche lady Wingold, sans répondre à cette attaque directe, vous m'appelez ma cousine, comme c'est laid! Avez-vous oublié mon prénom? Dites Amy, comme avant.

— Soit... Amy, se résigna lord Hawesley, un peu ahuri, à la condition que vous me disiez bien vite comment il se peut que vous ne soyez pas en

bons rapports avec ma femme, puisque ceci paraît être la seule raison qui a retardé votre visite et m'a privé de vous voir plus tôt, ajoute-t-il, pensant qu'il doit se montrer aimable avec une parente aussi affectueuse.

Puis il reprend :

— Evidemment, il ne peut y avoir entre vous qu'un malentendu que je m'emploierai à dissiper.

— Richard ! Vraiment, avez-vous tout oublié ?... murmure Amy, stupéfaite, ou du moins s'étudiant à le paraître.

— Oui, vraiment tout, dit nettement Richard qu'une sourde inquiétude tenaille, et je vous prierai de me dire au plus tôt ce dont, à propos de vous, je dois me souvenir.

Un regard aigu avait scruté la physionomie de lord Hawesley pendant qu'il prononçait ces paroles d'un ton ferme, sans souci exagéré d'amabilité.

Lady Wingold répondit simplement en mettant sa main fine et nue, où brillait un seul anneau d'or enchâssant un rubis de belle taille, sous les yeux de son cousin :

— Ne reconnaissez-vous pas ceci ?

— Non, dit froidement Richard qui sent dans les paroles et les manières de la jeune veuve à son égard une menace pour la tranquillité si péniblement conquise de son ménage.

— Alors, lisez, dit avec calme l'intrigante, lui tendant la bague et se redressant d'un air de reine offensée.

« Dignité de théâtre, songe Richard, et fort bien jouée, ma foi. Je l'applaudirais sans doute à Covent-Garden ; mais qu'il y a loin de ces manières apprêtées à la simplicité de grande allure de Marinella ! »

Il prit le bijou avec une extrême appréhension. Sa stupeur s'accentua en lisant :

Richard à Amy, ce gage d'une promesse sacrée.

Lord Hawesley rougit violemment ; son regard s'assombrit :

— Voici qui m'apprend que j'ai eu des torts envers vous et que j'ai trahi une parole que tout homme d'honneur eût respectée...

Un éclair soudain brilla dans les yeux d'Amy.

Son stratagème réussissait, elle allait ressaisir Richard, chasser de nouveau cette trop heureuse Marinella pour prendre sa place. Avec une tendre confiance elle saisit la main de son cousin, et, feignant une profonde émotion, elle dit doucement :

— Non, pas encore, Richard, vous n'avez rien trahi. Pas une minute je n'ai douté de vous. Votre maladie est seule responsable de cet apparent oubli. J'excuse ce retour de votre femme que votre mère vous a imposé ; mais, maintenant que vous m'avez revue, que vous reconnaissez qu'une telle promesse ne peut être rompue, vous saurez aussi imposer votre volonté, vous dégager de la tutelle de ces deux femmes qui prétendent vous traiter en enfant, ce qui est humiliant à votre âge.

Absolument médusé par la surprise, Richard Hawesley ne songe pas à retirer la main que presse entre les siennes lady Wingold. Le front barré d'une ride profonde, il cherche à comprendre, fouillant obstinément sa pensée qui ne lui rappelle rien.

Tout à coup, il reprend conscience de la réalité. Retirant sa main aux doigts qui l'emprisonnent, il demande d'un ton nuancé de hauteur :

— Voulez-vous préciser, je vous prie. A quelle époque eut lieu cet engagement? Ne s'agit-il donc pas de fiançailles rompues avant mon mariage?

— N'avez-vous pas lu la date gravée?

Non, Richard n'y avait pas fait attention. Retournant l'anneau de nouveau, il lut : *18 mars*, et au-dessous le chiffre de l'année actuelle, c'est-à-dire la veille du départ du *Livadia*. Une lumière soudaine éclairait enfin ces jours qui précédèrent le naufrage, sur lesquels sa mère et Marinella avaient charitablement fait le silence.

Une pâleur livide envahit son visage ; écrasé par la honte, il baissait la tête, fixant d'un œil atone la bague accusatrice qui tremblait au bout de ses doigts.

Lady Wingold se crut sûre du triomphe. Elle tendit la main vers le bijou, disant avec son plus ensorcelant sourire :

— Allons, mon cher Richard, remettez-la vous-même à sa place. Maintenant que nous nous sommes expliqués, je m'éloignerai confiante, sa-

chant que le temps de notre union, de notre bonheur, n'est plus très lointain... Ce fâcheux mariage sera vite brisé, et vous êtes trop loyal pour renier la promesse qui nous lie.

Mais la paume de lord Hawesley se referma sur le cercle d'or :

— Lady Wingold, il y a entre nous un grave malentendu. Je n'avais pas droit de m'engager ainsi, étant tenu par le plus sacré des serments.

— Oh! Richard, vous serez très vite libéré, ceci ne doit vous causer aucun souci. Votre avocat, Levi Bloster, que j'ai vu récemment, a déjà tout préparé, il n'attend que quelques signatures au bas des pièces rédigées... Cette question était déjà réglée quand vous m'avez donné votre parole, vous étiez donc pleinement en droit de la donner. Reconnaissez qu'elle est valable.

— Pas pour moi, et je ne songe nullement à me parjurer ainsi.

Stupéfaite, décontenancée devant cet échec imprévu, Amy Wingold attend la suite.

Très noblement, Richard s'accuse :

— Je vous dois de profondes excuses, ma cousine, pour la conduite équivoque que j'ai eue vis-à-vis de vous. Vous vous êtes prise, sans doute, à un jeu dont je rougis maintenant et qui doit vous donner une bien pauvre opinion de moi, puisqu'il m'oblige, quoi que je fasse désormais, à supporter la honte d'avoir manqué à une promesse faite.

— Une pauvre opinion, Richard! dit d'un ton aigre l'intrigante. Ah! certes oui ; mais c'est votre conduite présente, ce revirement inexplicable qui me la donne. Vous voici retombé en tutelle. Il est vrai, ajoute-t-elle, dédaigneuse, que votre blessure à la tête vous met dorénavant en état d'infériorité... Et puis, qui sait? Vous avez peut-être fini par estimer que la fortune de Marinella est bonne à garder... Quoique riche, je suis cependant moins bien pourvue...

— Il me paraît..., dit Richard avec une ironie cinglante. Au surplus, vous vous méprenez : lady Hawesley fût-elle pauvre et humble, ses vertus, sa beauté, son noble caractère lui seraient une suffisante richesse à mes yeux... Que n'en est-il ainsi? Elle ne pourrait pas douter de mon amour comme vous venez de le faire...

Lady Wingold rit méchamment :

— Vous êtes étrange !... Vous voilà prônant ces vertus qui vous exaspéraient jadis... Ce grand caractère ne vous humilie donc plus ?

— Lady Wingold, interrompit Richard, dédaignant de répondre à cette attaque, il est préférable de rompre cet entretien qui ne saurait apporter à l'un et à l'autre qu'amertume et rancœur. Si j'ai été fou jadis, mes yeux maintenant sont ouverts. Ma décision est irrévocable, croyez bien que je n'en changerai plus...

— C'est-à-dire que vous êtes versatile et indécis, comme toujours. Soit, gardez votre femme, je lui abandonne bien peu de chose à cette pauvre Marinella !...

Richard eut un geste de douleur et de colère :

— Ne prononcez pas ce nom..., commence-t-il.

Mais lady Wingold, furieuse de son échec, tout en affectant de garder un calme hautain, interrompt à son tour :

— Rendez-moi seulement cette bague qui m'appartient et je vous assure que vous ne me reverrez plus...

Rendre cet anneau qui est une insulte pour la douce Marinella ! Richard crispe sa main sur le bijou qui pourrait devenir une arme dangereuse restant en la possession de cette méprisable femme.

— Je vous demande pardon, dit-il fermement, ceci peut vous servir à faire du mal à d'autres, et je ne saurais le permettre, car j'ai en cette affaire de lourdes responsabilités...

— Bravo ! éclate l'abominable créature, voilà une façon d'agir qui vous peint tout entier : vous vous tirerez de cette situation par une trahison et un vol commis à mon préjudice, et par une habile et avantageuse fausseté vis-à-vis de votre femme...

— Vous m'avez mal compris, rétorque avec calme Richard, je ne songe pas à vous contester la propriété de ce bijou ; mais je vous propose un échange. Fixez vous-même sa rançon. Quelle qu'elle soit, je le rachèterai... Quant à la fausseté que vous me reprochez, votre erreur est complète. Je ne veux rien dissimuler ; j'estime simplement que de telles révélations ne peuvent être faites par d'autre que par moi. L'aveu loyal du cou-

pable n'est-il pas un commencement de rachat?

— Comme c'est édifiant, raille lady Wingold. Je vous conseille en l'occurrence de mettre la robe blanche, la corde au cou, les cendres sur la tête des grands pénitents faisant amende honorable... Malheureusement, je vais bouleverser votre plan. Il ne me plaît pas de seconder vos projets. Je tiens à cet anneau... J'en appelle à votre loyauté toute nouvelle, qui ne peut se refuser à reconnaître qu'il m'appartient réellement et que j'ai seule le droit d'en disposer...

Songeur, lord Hawesley, négligeant les impertinences de sa cousine, cherche une solution capable de la satisfaire et de le délivrer d'elle...

— Je le garderai malgré vous, reprend Amy, adoucissant sa voix jusqu'à l'émotion, c'est l'unique souvenir qui me restera d'un jour heureux,... d'une tendresse morte...

Et elle se détourne, comme pour essuyer une larme.

Richard n'est pas dupe de ce jeu. Il déclare :

— Lady Wingold, je vous demande alors de réfléchir avec calme pendant quelques heures à la proposition que je vous ai faite... Ce soir, je vous ferai porter par un serviteur fidèle... la rançon dont nous avons parlé. Vous en prendrez connaissance et, si vos intentions n'ont pas changé, vous la rendrez au porteur qui vous restituera alors ceci, dit-il en montrant l'anneau.

La partie était perdue définitivement pour lady Wingold. Elle ne protesta pas davantage et partit, abandonnant la bague, après avoir acquiescé par un haussement d'épaules et cette phrase d'adieu :

— Soit... Il est inutile de discuter plus longuement, puisque vous êtes buté. Je me résigne donc à votre fantaisie.

***

La victoire restait à Richard, car il ne mettait en doute ni la cupidité, ni la vanité de lady Wingold. Il avait pénétré les motifs mesquins qui faisaient agir l'intrigante et la jugeait à sa valeur.

Elle ne résisterait pas, certes, à l'attrait du somptueux collier de diamants qu'il lui ferait tenir par l'entremise du vieux John, le seul à qui

il voulait confier une aussi délicate mission. Contre ce profit certain et inespéré, elle abandonnerait volontiers le rubis et sa monture gravée, ainsi que la vengeance avortée d'avance qu'elle eût pu en tirer.

La conscience actuelle, si scrupuleuse, de lord Hawesley voulait racheter toutes ses erreurs et offrir une compensation appropriée au niveau moral de chacune de ses victimes.

S'il avait bien préjugé au sujet de l'intrigante Amy — en effet, John s'étant acquitté adroitement de ses diverses courses rapporta le petit paquet contenant la bague — il ne put cependant pénétrer à fond toute l'astuce de cette femme. Ce bijou menaçant, racheté à un si haut prix, acquis par Amy elle-même avait été gravé sur son ordre, tout ceci dans l'intention d'engager davantage lord Hawesley vis-à-vis d'elle. Cette tromperie suggérée par l'état d'amnésie de Richard dont elle n'ignorait rien.

Ce qu'elle n'avait point prévu, c'était ce surprenant changement de son cousin ; elle en restait abasourdie. L'être indécis, vaniteux, facile à manier pour qui voulait jouer de son puéril amour-propre, s'était mué en un homme énergique, clairvoyant, qu'il devenait difficile d'abuser.

L'étonnement de lady Wingold était plus grand encore que sa colère. Une seule chose consolait cet esprit faux de la déroute d'ambitions si longtemps caressées : la fierté qu'elle ressentait de cette dernière supercherie... Troquer une bague d'assez mince valeur contre une parure princière, le beau résultat !...

Quant à Richard, il n'était rien moins que fier de son triomphe. Cette révélation finale, alors qu'il croyait connaître toutes ses erreurs de jadis, lui parut profondément pénible.

S'il a déjà donné des preuves à Marinella du changement de ses habitudes et de la constance de son nouveau caractère, comment pourra-t-il lui rendre sa foi en un honneur qui avait à ce point fléchi ?...

Il sentait la confiance renaître doucement, parfois, et puis, c'était un brusque recul, inexplicable hier, mais compréhensible aujourd'hui qu'il connaît sa pire chute.

Sans doute, Marinella, toujours douce et bonne

pour le malade qu'il était encore, ne lui montrait, malgré ses impressions secrètes, que le même souriant visage ; mais la sensibilité affinée de Richard percevait le retour en arrière de ce cœur à qui le passé criait : « Prends garde ! »

« Oh ! comme elle a raison, pensait-il, de se défier de l'être vil que j'ai été. Je me fais scrupule de me montrer à ses yeux diminué par une disgrâce physique passagère dont je redoute le ridicule,... et, pendant des années, je l'ai rendue témoin des plus dégradantes laideurs morales !... »

« Non, non, protestait tout à coup l'instinct secret de sa conscience, je n'ai pas été ce misérable... Je suis victime d'une erreur... Oh ! me souvenir ! Retrouver enfin dans ma pensée le « moi » ancien... Je ne sais rien, le voile d'oubli est compact comme au premier jour ; pas une lueur sur ce sombre autrefois... Je ne sais que ce que l'on m'en rapporte. Qui me prouve que je suis bien lord Hawesley ?... »

Son regard se tourne alors vers la haute toile suspendue au mur, et le portrait ironique semble lui dire : « Résigne-toi, ne reconnais-tu pas ton visage, si tu renies ton âme ? »

Richard, honteux, songe alors à cette funeste passion de l'alcool qu'il a héritée, hélas ! de son père...

« Oui, concède-t-il, voilà l'explication de tout... Ce vice, lentement et sûrement, dégrade un homme... Comment se fait-il pourtant que j'en sois ainsi délivré ? J'ai très réellement l'horreur des boissons fortes : ce n'est pas une discipline que je m'impose, je n'ai à vaincre nulle tentation, mon goût naturel ne me porte pas à cela... Je me perds au milieu de tant de contradictions. Qui pourra faire la lumière dans ce chaos ? »

IX

Marinella bientôt va partir. Au moment de l'adieu, Richard se tait pour ne pas gâter ces dernières minutes de chère intimité.

Tristes tous deux, à cause de la séparation prochaine, mais surtout par une sorte d'impression

confuse, d'appréhension vague qu'ils ne peuvent définir ils cherchent mutuellement à se dissimuler leur angoisse par d'aimables propos.

Enfin l'heure sonne où il faut se quitter. La jeune femme tend les mains à son mari, et ses mains tremblent dans celles de Richard.

— Oh ! vous perdre, Marinella, quel déchirement !

Et, baisant longuement les doigts fins qui frémissent sous ses lèvres, lord Hawesley a une sorte de sanglot.

La voix mal assurée, Marinella offre :

— Si cela vous fait trop de peine,... je puis rester.

— Non, dit son mari fermement, je suis guéri maintenant, et votre présence bienfaisante est nécessaire ailleurs. Je veux faire ce sacrifice et j'espère que l'on me saura gré de ne pas vous avoir égoïstement retenue.

Marinella sourit :

— Richard, on aura de la reconnaissance, mais pas seulement pour cela !

Elle se dirige vers la porte après un dernier au revoir ; un appel angoissé l'arrête au seuil qu'elle va franchir :

— Marinella !... Si j'allais ne pas vous revoir !...

Revenant près de lui, elle le rassure doucement :

— Vous savez que mon absence ne sera pas longue, Richard : six semaines tout au plus... Vous qui m'avez émerveillée jusqu'à présent par votre énergie, votre courage, ne vous laissez pas dominer maintenant par une impression maladive qui ne peut reposer sur rien de sérieux.

Richard a repris la main de sa femme et la couvre de baisers passionnés, en murmurant très bas :

— Je vous aime tant !... La vie sans vous, que serait-ce ?...

Troublée par l'expression de cette tendresse profonde qui s'avoue pour la première fois et qu'elle ne peut plus mettre en doute, Marinella se penche et pose ses lèvres sur le front baissé de Richard, en une caresse qui absout.

Il relève la tête, son visage est tout près de celui de la jeune femme ; ses yeux sombres, jusqu'à en paraître noirs, se fixent sur elle en une supplication pleine d'amour, de regret, de crainte, de re-

connaissance, de respectueuse admiration, et ce beau regard loyal livre tout le tendre secret de son cœur.

Depuis son retour, jamais Marinella n'a vu, si près de son propre regard, les yeux de Richard, et, tout à coup, ces prunelles lui paraissent inconnues.

Elle se rejette en arrière, et, le cœur étreint d'une anxiété douloureuse, elle murmure à son tour :

— Oh! Richard,... dites-moi que je vous retrouverai tel que vous êtes...

Lord Hawesley affirme gravement, heureux de la promesse d'amour qu'il devine dans ces mots :

— Je vous le jure... Désormais, pour tout ce qui dépendra de moi, vous serez heureuse, j'en fais le serment...

Les mains unies desserrent leur étreinte. Marinella s'éloigne, descend rapidement l'escalier et monte dans l'auto qui attend au bas du perron.

Le déclic de la portière, le bruit sourd du portail massif retombant après le passage du coupé font frissonner Marinella. Elle se sent hors de la vie de Richard et ceci lui est un déchirement. Elle mesure à sa peine les progrès de l'amour revenu et elle a peur, brusquement, de l'avenir.

N'a-t-elle pas été imprudente? Elle aurait dû se mieux défendre, rester cantonnée dans son devoir. Pourquoi livrer son cœur... et à tel point qu'elle s'avoue enfin que jamais elle n'a aimé Richard comme elle l'aime à cette heure? Une prière monte à ses lèvres :

— Mon Dieu, conservez-moi ce bonheur nouveau que votre bonté me donne!

Cet élan vers le Maître des destinées ne l'a pas apaisée, elle éprouve encore, torturante, la sensation d'inconnu, d'irréel, de mystère, si souvent ressentie dans ces dernières semaines. L'être si noble, si fier qui lui est révélé, l'être énergique que son lourd passé humilie sans l'accabler, car il se sent assez résolu pour en réparer les erreurs, est-il bien le même Richard?

Cependant, c'est son visage, si ce n'est plus son âme...

Soudain, la jeune femme se reprend. N'est-elle pas folle de penser cela? Ah! c'est qu'elle ne fait pas confiance à la Providence ; elle refuse de

croire à son bonheur. Une autre prière jaillit alors de son cœur, après laquelle elle se sent calmée :

« Seigneur, que votre volonté s'accomplisse! Bonheur ou tristesse, j'accepte avec reconnaissance tout ce que me dispensera votre amour... »

TROISIÈME PARTIE

I

Lady Hawesley, en l'absence de sa belle-fille, est revenue auprès de son fils, jugeant prudent de ne pas l'abandonner à lui-même, malgré les dispositions nouvelles dont il fait preuve.

Si l'entente morale n'est pas absolue entre lord Hawesley et sa mère, il est, du moins, un sujet d'entretien, volontairement ramené chaque jour par la vieille lady et qui trouve en Richard un auditeur insatiable.

L'éloge de Marinella, le rappel de ses succès font le thème principal des conversations de la mère, et le fils écoute, avec un intérêt inlassable, ces propos flatteurs.

Sans doute, le côté brillant de la jeune femme, les avantages que présente son alliance tiennent la plus grande place dans les discours de l'altière Ecossaise qui égrène avec complaisance les ressouvenirs de fêtes, de réceptions à la Cour, d'orgueilleuses parades qui lui sont si chers, et par quoi son cœur superficiel est seul touché. Partout, malgré sa modestie, Marinella fut remarquée, et lady Hawesley, exultante, retrace minutieusement les moindres détails de tant d'inoubliables journées : la couleur des robes, la somptuosité des parures.

De Marinella, tout plaît à Richard, et ces images variées et brillantes donnent plus d'attrait encore au doux visage qu'il a vu penché sur sa douleur.

Une chose le trouble cependant : ces apparitions surgissant du passé de Marinella — du sien par

conséquent — lui restent inconnues. S'il imagine très bien la jeune femme telle que la lui dépeint sa mère, il ne se voit jamais près d'elle à aucun des moments évoqués. Tous les faits cités lui semblent complètement étrangers à sa propre destinée.

Il s'en étonne, au point d'en ressentir un vrai malaise. Parfois, il communique ce sentiment bizarre à lady Hawesley.

Sans le lui montrer, celle-ci partage ses étonnements. Cette persistante amnésie lui fait éprouver une indéfinissable appréhension ; et, cependant, un obscur désir de la voir se prolonger toujours est en elle. Qu'apportera l'éveil ? Sans se l'avouer, elle sent que ses ambitions, sa sécurité futures sont bien mieux protégées par ce sommeil du souvenir chez Richard...

Cet état d'esprit est étayé par de vives et fugitives impressions qui la troublent souvent.

Lorsque lord Hawesley, enfin délivré de l'appareil qui l'immobilisait, se tint debout pour la première fois, elle s'est écriée :

— Vous êtes encore plus grand qu'avant votre accident,... c'est vraiment curieux...

Quand son fils va et vient dans l'appartement, s'aidant d'une canne, elle le considère d'un œil pensif, comme si elle ne réussissait plus à l'identifier tout à fait à l'image de l'ancien Richard.

Mais, si lord Hawesley, au bout de sa promenade, retourne près d'elle, puis s'assied à côté de son propre fauteuil, elle se raille de ses frayeurs secrètes.

Cette impression d'inconnu que lui donne son fils debout vient de ce qu'elle l'a vu trop longtemps étendu, immobile. D'ailleurs, cette longue épreuve a affiné Richard, dont la tournure s'était alourdie dans les derniers mois qui précédèrent le naufrage, et son teint a repris toute son ancienne pureté ; la couperose qui commençait de le gâter a disparu. La voix aussi a retrouvé sa netteté, perdant les notes rauques et le timbre enroué qu'il devait à l'abus des alcools. De cela, elle avait été frappée très vite, ainsi que Marinella, et toutes deux s'en étaient félicitées.

C'est un Richard rajeuni qu'elle revoyait, tel qu'il eût toujours été sans sa déplorable intempérance...

Souvent, ayant poussé sa promenade tout au long des vastes pièces, des immenses galeries formant l'étage où se trouve son appartement particulier, le convalescent dit, étonné :

— Je me promène tout à fait dans un logis inconnu. Chaque fois que je me suis trouvé devant une nouvelle porte à ouvrir, j'ai tâché d'imaginer ce que j'y trouverais, le seuil franchi, et jamais mes prévisions n'ont concordé avec ce que j'y ai vu. Les autres étages me resteront-ils aussi mystérieux? Vraiment, je ne reconnais rien ici, aucun objet ne me paraît familier... Ne trouverai-je nulle part un meuble, un tableau, quelque statue particulièrement aimée qui soient capables d'éveiller en moi un souvenir?

— Bientôt, vous saurez cela, mon fils, répond lady Hawesley. Ne vous a-t-on pas permis d'aborder l'escalier demain?

— Avouez, ma mère, que je suis d'une patience rare d'être ainsi soumis aux ordres de Parker. Mon genou se comporte très bien, et j'ai eu plus d'une fois envie de m'élancer sans permission à la recherche de la sensation inconnue qui galvanisera ma mémoire endormie. Quand surgira donc l'événement qui aura le pouvoir de me rendre à moi-même?

— Le docteur a dit : un fait minime peut-être.

— Oh! certainement, ce ne peut être qu'un fait insignifiant, puisque j'ai pu vous revoir, retrouver Marinella, rentrer chez moi et faire mille découvertes assez émouvantes sans que le voile qui me cache le passé fût déchiré.

— Le beau mal! Si vous devez toujours rester oublieux d'une partie de votre vie. C'est une lacune peu importante puisque votre intelligence est intacte. Vous n'avez qu'à vous résigner gaiement.

— La persistance de cette amnésie me serait extrêmement pénible, cependant. Tenez, il me semble que j'aurais plutôt choisi d'être boiteux, car trop de faits m'ont posé des énigmes qui ne s'éclaireront que par la connaissance complète de mes sentiments, de mes pensées, de mes actes antérieurs.

— Fi! Richard. Boiteux, vous! quel dommage! Je ne me serais pas consolée de vous voir ainsi endommagé, tandis que j'accepte très bien cette

amnésie qui vous tourmente, même si elle doit persister toujours.

Richard sourit à cette explosion d'orgueil maternel. Il sent que sa mère n'a été et ne sera jamais sensible qu'à l'apparence des choses et des êtres.

***

Les progrès faits par lord Hawesley sont rapides. Depuis deux jours, il va et vient seul, s'aidant seulement de sa canne, dans les allées du parc, gravit avec une facilité chaque fois accrue les marches du perron et de l'escalier.

Dans ses randonnées solitaires, il escompte la douceur prochaine des flâneries à deux parmi les bosquets. Ah! la belle saison d'amour dont ils vont jouir, ici d'abord, en Ecosse ensuite, avant de se replonger obligatoirement dans le mouvement mondain!

Dans trois semaines, tout au plus, la jeune femme sera de retour, la santé de la princesse Pinachelli, enfin remise, rassurant son entourage.

Après une heure de marche, Richard Hawesley rentre dans un salon du rez-de-chaussée où il pense retrouver sa mère.

Elle est là, en effet, feuilletant distraitement les journaux que l'on vient d'apporter.

Quelques mots sont échangés, puis Richard prend au hasard une des feuilles, lit un article dont le titre l'a attiré, suit rapidement des yeux les divers en-tête, tourne la page...

En gros caractères il voit :

ÉTRANGE DISPARITION D'UN AMÉRICAIN A PARIS.

Il allait passer, dédaignant ce fait divers, quand soudain un nom s'incruste dans son regard, pénètre dans son cerveau comme une fulgurante lueur...

Richard se dresse,... passe la main sur son front,... regarde autour de lui d'un air égaré et pousse une exclamation d'angoisse.

— Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous lu, Richard, qui vous trouble à ce point? interroge lady Hawesley, relevant la tête au brusque mouvement de son fils et le considérant avec une inquiétude qui croît de seconde en seconde...

Richard semble se ressaisir, il hésite, soupire, puis dit enfin, tendant le journal :

— Lisez,... lisez... Réginald Hathenry,... c'est moi. Oui, c'est vraiment moi...

Et il reste un moment les yeux dans le vide, le front barré d'un pli, cherchant, retrouvant, avec effort d'abord, lentement, puis plus vite, avec plus d'assurance, le passé qui s'éclaire à chaque minute davantage.

Lady Hawesley, atterrée, a murmuré plusieurs fois :

— Vous êtes fou,... c'est impossible... Richard, revenez à vous...

Mais l'évidence s'impose à elle, et pendant que le jeune homme, à mesure que sa mémoire lui retrace les choses, les énonce par de brèves paroles, la conviction de l'écroulement définitif de ses espoirs entre en son cœur. Très pâle, elle s'adosse au fauteuil, sans écouter ces mots rapides, heurtés, qui ne sont pour elle que le glas de ses ambitions en même temps que le glas de son fils.

Un soupir douloureux s'échappe de ses lèvres qui rappelle à lui Réginald soudain calmé. Il s'approche d'elle, et prenant la main qui s'abandonne il y pose respectueusement ses lèvres et parle doucement, presque tendrement à la malheureuse femme dont il a profondément pitié, à cette heure :

— Lady Hawesley, excusez-moi de vous avoir appris sans ménagements la vérité... J'ai été tellement secoué moi-même que je n'ai pu maîtriser mon trouble. J'ai oublié un instant que la révélation de l'erreur commise vous fait perdre à jamais ce fils que vous aviez cru retrouver... Je ne me console pas d'avoir été la cause de tant d'espoirs, de si perfides illusions qui rendent ainsi cette déception doublement terrible. Ma profonde sympathie vous est acquise, et la reconnaissance pour ce que vous avez été en faveur de l'étranger que j'étais ne quittera pas mon cœur.

Lady Hawesley semble revenir à elle à ces derniers mots. Les yeux secs, brillants, elle se redresse, hautaine, retire sa main et dit, dédaigneuse :

— Ah! laissez... Si vous n'êtes plus Richard, je ne sais qui vous êtes...

Blessé par ce ton méprisant, le jeune homme s'écarte d'elle. Sa figure se durcit :

— C'est juste, reconnaît-il, permettez-moi de me présenter.

Et, s'inclinant, il achève fièrement :

— Réginald Hathenry, sujet américain, propriétaire en Georgie, sans autre titre, et pas même milliardaire, la seule qualité, je crois, que vous appréciez en nous...

Sans relever l'ironie, l'altière lady qui s'est ressaisie répond, moins revêche cette fois :

— Le coup a été si dur !... Ne vous froissez pas de mes propos. Je ne sais où j'en suis.

— Oh ! lady Hawesley, je vous comprends, réplique l'ex-Richard, confus de sa vivacité ; je suis moi-même étourdi de ce qui m'arrive et de la singulière situation que m'ont créée mon amnésie et votre erreur.

— C'est à n'y pas croire, murmure la vieille lady : cette ressemblance,... ce lieu de la découverte... Etes-vous donc si certain...

— Absolument... Je revois maintenant ma maison,... le cher oncle qui m'y attend... Je reconstituerais sans peine les jours passés, alors que tout ce qui concerne lord Hawesley s'éloigne au contraire de moi.

— Je voudrais croire que vous vous trompez... Ce nom ? celui d'un ami peut-être... Ces souvenirs ? réminiscences de ses récits, qui sait ?... Et comme c'est la première chose que vous retrouvez, vous vous imaginez...

— Non... Voilà bien le fait minime dont le Dr Parker avait parlé : mon nom imprimé passe sous mes yeux et brusquement la chaîne qui me lie au passé se ressoude... Cette longue amnésie s'explique mieux par ce fait : j'ai vécu ici comme en un rêve, dans ce milieu complètement étranger où rien ne pouvait rappeler ma vraie vie et aider ma tête trop faible à se ressouvenir...

— Cependant, nulle dissemblance n'est venue contredire ma croyance, me faire pressentir l'erreur : Vous parlez l'anglais sans accent et le français comme mon fils.

— J'ai passé une année à Oxford, une autre à Paris pour mes études, puis j'ai voyagé pendant une année en Europe avant de regagner l'Amérique. Mon père, d'ailleurs, était d'une famille

irlandaise émigrée, ma mère d'une maison française chassée jadis du Béarn par la révocation de l'édit de Nantes.

— Mais la ressemblance, s'obstine lady Hawesley.

— Si elle est assez exacte pour vous avoir trompée, peut-être retrouverait-on dans un passé lointain quelque alliance qui pourrait l'expliquer, quoique, sans aucune raison qui les justifie, on ait souvent constaté de ces similitudes de traits surprenantes. Nombre de personnages officiels ont d'obscurs sosies dans la foule... Lady Hawesley, croyez-moi, résignez-vous à l'inévitable. Nous ne sommes pas seuls atteints, hélas! par cette découverte...

Le jeune Américain s'arrête, hésite... Son visage pâlit, ses yeux se foncent sous l'empire d'une profonde émotion. Le nom qu'il va prononcer le bouleverse jusqu'au plus intime de son être, mais un sursaut de volonté le raidit devant la douleur et fermement il ajoute :

— Lady Marinella aimait votre fils... Songeons à lui adoucir l'amertume de cette désillusion.

Ce prénom semble être le coup de grâce pour la vieille dame. Une sorte de sanglot sans larmes la secoue... Elle tend la main à celui qu'elle a cru son fils et, doucement cette fois, lui dit :

— Laissez-moi, voulez-vous... J'ai besoin de solitude pour réfléchir à tout cela... Prenez vous-même connaissance de ceci, dit-elle, en tendant au jeune homme un des journaux. Vous n'avez lu qu'un nom... Moi, j'avais déjà parcouru l'article. Je pense que certaines révélations vous accableront aussi. Réfléchissez, et avant de rien décider venez me retrouver ce soir, ici...

Un peu surpris, Réginald acquiesce.

— Il va sans dire, lady Hawesley, que je suis à votre entière discrétion au sujet de toutes mesures à prendre vis-à-vis de ceux que cet événement intéresse... Une seule chose va m'occuper sans retard : avertir mon oncle par les moyens les plus rapides, afin de faire cesser son inquiétude.

Et, baisant la main qui lui était tendue, il s'éloigne, sans avoir conscience du regard aigu qui le suit.

Après son départ, lady Hawesley murmure

plusieurs fois ce nom qui paraît éveiller en elle quelque vague et lointain souvenir :

— Hathenry...

Où a-t-elle vu ces trois syllabes écrites ? Et elle répète :

— Hathenry,... oui,... Conan Hathenry, l'avocat irlandais. Ce pourrait être cela,... la ressemblance s'explique...

Et lady Hawesley, ayant renoué le fil de ses pensées, hoche la tête, puis garde un air assombri qui révèle plus de préoccupation et de calcul que de douleur...

II

Rentré dans la chambre qui a été sienne et qu'il doit occuper quelques jours encore, jusqu'au moment où arrivera l'argent qu'il veut demander par câblogramme, afin de régler au plus tôt sa singulière situation, Réginald se laisse tomber dans un fauteuil.

Le journal qu'il vient d'apporter, sur le conseil de lady Hawesley, glisse à terre sans qu'il songe à lire le fameux article dont une ligne a eu le pouvoir de le tirer de sa torpeur amnésique.

Le front dans ses mains, la physionomie contractée par une douleur profonde, il songe...

La révélation si brusque tout à l'heure ne lui permit pas d'abord d'apercevoir toutes ses conséquences... Au contraire, c'est un soulagement réel que lui apporta la première minute. Ce passé qui s'est attaché à lui ne lui appartient pas... Il n'est pas l'être dégradé dont il a dû endosser les actes... Il reprend possession de lui-même, enfin !... Rien dans sa propre vie ne peut être l'occasion d'un remords... Marinella l'estimera. Ce n'est pas lui qui a fait souffrir l'exquise créature. Il n'est pas indigne d'elle.

Maintenant, le revirement s'opère, violent, cruel...

Marinella !...

Hélas ! Marinella est la femme aimée, celle qui, jusqu'à la mort, restera dans son cœur douloureux ; mais ce n'est pas sa femme, et jamais elle ne le sera.

Les préjugés du vieux monde mettent la jeune lady Hawesley, plus encore par sa propre famille que par son mariage, tout en haut de l'échelle sociale... Lui n'a aucun titre à offrir en échange de ce nom pompeux. Et, l'eût-il, qu'une différence de fortune aussi sensible que celle qui existe entre eux l'empêcherait toujours d'oser formuler une demande, de murmurer un aveu...

Allons, il avait fait un songe merveilleux, pendant lequel il a cru au bonheur... C'est le réveil maintenant, l'amour entrevu s'envole bien loin de lui.

D'un regard désolé, il embrasse l'ensemble de la pièce dont les murs ont contenu tant d'illusion amoureuse... Tout l'effort de ces derniers mois de souffrance physique et d'allégresse morale pendant lesquels Réginald a reconquis, petit à petit, le cœur perdu par Richard, a été vain. C'est au coupable régénéré que revenait la tendresse de Marinella ; lui, étranger, n'y a nul droit.

Ah! ce Richard Hawesley, dont il a le trompeur visage, comme il l'envie d'avoir possédé un tel trésor! Vivant encore, malgré ses torts, malgré ses vices, malgré son lourd passé, il garderait l'amour renaissant de la jeune femme, tandis que lui doit fuir, se taire, et emporter son cœur brisé...

Cependant, en dépit de la souffrance qui le torture, les jours écoulés valaient la peine d'être vécus. En eût-il le pouvoir, qu'il ne voudrait pas les rayer de sa vie. L'image adorée qui habitera désormais sa pensée lui est trop précieuse pour qu'il ait le désir de l'effacer. Elle guidera tous ses actes. Qu'importe l'amour impossible?... Rester digne d'elle sera jusqu'au bout son seul but

***

Réginald se ressaisit ; par un effort de volonté, il écarte l'idée douloureuse et se reporte à la singularité de la situation présente. Avant tout, il lui faut prendre connaissance de ce que dit le rédacteur de l'article.

Une chose le surprend et l'inquiète. Pourquoi son oncle a-t-il laissé passer un si long temps avant de s'alarmer et de demander une enquête? Il avait coutume cependant d'envoyer chaque

quinzaine une longue lettre. La dernière annonçait son prochain retour,... et l'on avait attendu trois mois pour faire des recherches? Ceci lui semble étrange.

Mais Réginald est bientôt fixé sur les raisons de ce retard. Le rapport du journaliste, d'une cruelle précision, lui apporte sans ménagement une autre douleur...

Tombé brusquement malade et vite gravement atteint, son oncle, privé de connaisssance au moment de l'arrivée de la dernière missive de Réginald ne l'avait pas ouverte. Le plus autorisé des serviteurs câbla à la dernière adresse connue de son jeune maître pour le prévenir et hâter son retour.

Puis les événements s'étaient précipités : on se rendit compte qu'il y avait peu d'espoir à garder pour le vieillard et l'on attendait de jour en jour l'arrivée du jeune homme.

Un mois s'écoula ainsi, lorsqu'un soir le malade reprit quelque connaissance, manda un de ses amis et lui fit écrire sous sa dictée quelques mots qu'il signa péniblement...

Un homme de loi appelé reçut cette lettre, ainsi que le testament préparé depuis longtemps déjà. Peu d'heures après, le mourant s'éteignait sans avoir eu conscience du temps qui s'était écoulé depuis le début de sa maladie, préservé ainsi de l'inquiétude qui aurait torturé son cœur et tourmenté d'une angoissante énigme ses derniers moments.

Respectueux et craintifs devant cette lente et paisible agonie, les serviteurs et les intimes s'étaient tus. Ils se contentaient de commenter entre eux cette absence de toute nouvelle qui paraissait anormale, chacun connaissant la tendresse filiale de Réginald pour cet oncle qui lui servit de père.

L'inhumation eut lieu ; des semaines encore passèrent dans l'attente soit d'une lettre, soit du retour. Tout le monde enfin s'émut. Ce persistant silence, ce séjour prolongé en Europe, dans de telles circonstances, avaient une raison qu'il fallait connaître. La consternation régnait parmi les serviteurs et sur tout le domaine.

Un homme de loi consulté se chargea de faire les démarches nécessaires pour retrouver la trace

de Réginald. Il serait discret, car il fallait envisager la possibilité de quelque intrigue amoureuse, d'un tendre lien noué dans le vieux monde et difficile à rompre.

Ceux qui connaissaient bien le jeune homme protestaient ; ils n'admettaient que la probabilité d'un accident, repoussant avec indignation les insinuations que ne manquent jamais de faire en un cas douteux comme celui-ci les malveillants toujours en nombre sous toutes les latitudes.

Sur ces entrefaites, une vieille négresse qui avait guidé l'enfance de Réginald et que sa tendresse inquiète portait à errer comme une âme en peine par toute la maison, à la recherche de quelque indice, trouva par hasard la dernière lettre du jeune homme oubliée par tous. Glissée entre les feuillets d'une revue que personne n'avait ouverte et sur laquelle d'autres revues depuis s'étaient empilées, elle était encore intacte.

Reconnaissant l'écriture, la vieille femme la montra immédiatement à l'homme d'affaires, qui jugea de son devoir d'en prendre connaissance et l'ouvrit.

On sut par elle que Réginald Hathenry, alors à Paris, hôtel Meurice, annonçait son retour par le plus prochain paquebot.

Cette lettre très courte était écrite, disait le jeune homme, pendant que les domestiques de l'hôtel descendaient ses malles pour les conduire à la gare où il se rendrait pour prendre l'express du Havre.

C'était une indication précieuse. On s'enquit à l'hôtel indiqué et on apprit qu'un télégramme en provenance de Londres arriva quelques minutes après le départ de l'omnibus. Un des chasseurs enfourchant aussitôt sa bicyclette porta le pli à la gare où il savait retrouver son destinataire.

On déchargeait à ce moment les malles. M. Hathenry, après avoir ouvert la dépêche, réfléchit quelques instants, puis donna l'ordre de mettre ses bagages à la consigne. Il s'était éloigné ensuite, et on ne savait rien de plus à l'hôtel.

Le fil se brisait. Qu'était ce télégramme? Pourquoi le jeune Américain n'était-il pas parti? Mystère. On s'informa à la consigne de départ. Le correspondant de l'homme d'affaires de Sava-

nah put, après de longues et minutieuses recherches, aidé par les renseignements des domestiques qui décrivirent de leur mieux la forme et la couleur des malles, reconnaître parmi un monceau de bagages abandonnés ceux qu'il y avait intérêt à retrouver.

Ici, le mystère devenait profond. Le jeune homme n'était point parti, ses colis n'avaient pas été retirés. Qu'était-il devenu? Fallait-il voir une corrélation entre le télégramme et la disparition?

On suivit la piste du télégramme, dont il fut assez facile de découvrir la provenance, et l'auteur : un important filateur qui, depuis quelques années, acquérait une bonne partie de la récolte cotonnière de M. Derouzac, oncle de Réginald.

Ce négociant déclara qu'ayant à parler affaires avec le jeune Américain, et devant se rendre à Paris cinq jours plus tard, il demandait à M. Hathenry de l'attendre et lui fixait un rendez-vous. Il ignorait d'ailleurs que le jeune homme dût repartir si tôt. Ne l'ayant pas trouvé au jour dit, il alla jusqu'à l'hôtel, où il apprit simplement que celui qu'il cherchait n'y demeurait plus.

Un peu surpris de n'avoir pas reçu contre-ordre, ce qui n'était pas dans les procédés de M. Hathenry, fort courtois habituellement, il pensa à une négligence de la poste, à une erreur, et ne s'inquiéta pas autrement.

L'affaire devenait sérieuse, la police fut informée. Un accident eût laissé des traces, il s'agissait donc d'un crime...

C'est alors que les journaux s'emparèrent de l'aventure et relatèrent avec force détails cette mystérieuse disparition.

***

Réginald, la lecture finie, revivait l'enchaînement fatal des événements, insignifiants en apparence et considérables par leurs conséquences, qui l'amenaient là.

. . . . . .

Gare Saint-Lazare, le télégramme lu, il restait indécis un moment devant le remaniement obligatoire de ses projets.

Il ne pouvait se soustraire au rendez-vous demandé ; mais que faire des cinq jours d'attente?

Ses malles bouclées et déjà en gare de départ, il ne lui plut pas, pour si peu de jours, de les défaire et reprendre l'existence parisienne. Restait à chercher une excursion agréable pour occuper ce délai. Il avait donné ordre de porter ses bagages à la consigne, sauf la valise préparée pour son court séjour au Havre et qu'il garda.

S'éloignant lentement, il pesait en lui-même les divers attraits de certains sites aimés. Tout à coup, il décida et opta pour la Bretagne, pas trop lointaine, et qu'il aimait.

Hélant un taxi, il se fit conduire à Montparnasse.

Sur la grande ligne, le voyage avait été rapide et agréable ; mais le train d'intérêt local qui devait le mener au lieu choisi s'était moins bien comporté et se permit un retard tel que Réginald arrivait à son but à deux heures du matin, alors qu'il eût dû y débarquer à minuit.

Dans la petite halte obscure où veillait un seul employé à demi somnolent, qui prit les tickets et ouvrit la porte de sortie, un couple de vieux paysans était descendu aussi, et, pendant que Réginald franchissait la petite esplanade qui s'étendait, toute blanche de clarté lunaire, devant la gare, pour prendre le chemin descendant au village, eux tournèrent par un sentier et s'éloignèrent en sens opposé.

Quelques minutes plus tard, Réginald atteignait les premières maisons, frappait à la seule auberge convenable de cette bourgade.

L'hôte était sans doute profondément endormi, ou convaincu, vu l'heure tardive, qu'il s'agissait d'une fantaisie de quelque ivrogne attardé, ne valant pas le dérangement, car rien ne répondit à son appel.

Les demeures assoupies ne s'émurent pas. Un chien hurla, puis, vite calmé, se tut. Le grondement de l'Océan proche troublait seul de son harmonie auguste et terrible le silence de la nuit. La route, baignée de lune, apparaissait d'une irréelle blancheur, coupée de fantastiques ombres...

Trois heures sonnaient à l'église. Résolument, Réginald tourna le dos au village hostile, marchant vers la grande voix de la mer.

— Bah! se dit-il, une promenade nocturne dans cette solitude me sera bienfaisante après l'énervante immobilité du wagon, plus que le demi-repos que je pourrais prendre. Laissons s'éveiller l'auberge ; quand je reviendrai, dans deux heures, elle se montrera accueillante et m'offrira un réconfortant déjeuner.

Une heure plus tard, loin de son point de départ, il contemplait le merveilleux spectacle des flots envahisseurs brisant leurs vagues rageuses sur les blocs de rochers parsemant une petite anse aux extrémités de laquelle deux hautes aiguilles de granit faisaient mine de défenseurs et rejetaient en écume pulvérisée les lames furieuses.

Quittant le chemin tracé, il s'était approché jusqu'au bord de la falaise. Autour de lui des roches aux formes bizarres allongeaient leurs ombres tourmentées sur le sol...

Un choc violent sur la nuque l'avait surpris dans sa quiétude rêveuse et précipité sur les rocs du rivage où il se brisait la jambe dans cette chute de dix ou douze mètres. Il y restait évanoui.

L'aube pointait quand une douleur atroce et une sensation de froid le tirèrent de son engourdissement. Soulevé sur un coude, il regarda :

Deux sinistres figures penchées vers lui,... de lourdes mains qui s'acharnaient à retirer au pied fracturé le soulier qui le chaussait, ne lui laissèrent pas l'illusion d'un secours... Il comprit qu'il avait affaire à des bandits et fit le geste instinctif de prendre son revolver dans sa poche, avant de s'être aperçu qu'on l'avait déjà dépouillé de ses effets.

Son mouvement fut saisi par un des détrousseurs qui prenant un quartier de roc le brandit menaçant sur sa tête.

Désarmé, Réginald ne put que se jeter de côté en se laissant retomber au moment où la lourde pierre fut lancée. De la sorte, le terrible projectile destiné à lui écraser la face ne fit qu'une blessure profonde derrière l'oreille.

A partir de cette minute, la nuit s'était étendue sur son cerveau, les derniers élans de la marée montante l'avaient inondé sans le tirer de sa mortelle torpeur.

Sans doute, les immondes gredins le crurent mort, sans quoi ils eussent achevé leur œuvre,

ou, pressés par le jour naissant, ils s'étaient hâtés de disparaître, emportant les dépouilles de leur victime, de crainte d'être surpris dans leur crime.

D'où venaient ces malfaiteurs? Réginald pense qu'ils avaient dû passer la nuit dans quelque anfractuosité de la falaise, et qu'il s'arrêta sans s'en douter près de leur gîte, car nul pas n'avait sonné derrière lui sur la route, aucune silhouette n'était apparue sur le chemin désert baigné de lune où il se croyait bien seul.

Attaqué en traître, sans avoir pu soupçonner l'ennemi, et en un endroit si favorable à ce forfait, on l'avait facilement abattu...

Mystère de la destinée!... L'innocent télégramme du négociant londonien fut le point de départ de toute son étrange aventure ; la cause initiale, si l'on remontait au premier anneau de la chaîne des circonstances, de sa double souffrance.

Toutes ses espérances de bonheur anéanties, la compensation d'une tendresse paternelle retirée, que lui reste-t-il désormais?

Son cœur brisé, sa maison vide, son foyer à jamais désert.

C'est un effondrement tel, que Réginald torturé, désemparé, murmure malgré lui les mots de désespoir :

— A quoi bon vivre?

Les yeux fixes, sans larmes — les douleurs excédant les forces humaines n'ont pas cette ressource qui les allège, — il semble au jeune homme qu'il s'enfonce dans un abîme où ne luit aucun reflet de lointaine lumière, où ne pousse nul rameau bienfaisant qui puisse arrêter la chute, et il redit encore :

— A quoi bon?

Mais, tout à coup, il croit voir, penchée sur sa désespérance, la forme claire aux doux yeux de promesses qui avaient absous Richard. Il a honte de son accablement, de cette minute où il a lâchement souhaité la mort...

Il se redresse, résolu.

La douleur ne le vaincra pas. Ne reste-t-il pas du bien à faire? Cette obligation d'entr'aide vis-à-vis de ses semblables malheureux n'offre-t-elle pas un but suffisant à sa vie? S'oublier, être utile aux autres, la noble tâche! Il s'y consa-

crera désormais, et grâce à elle se sentira le droit de garder toujours en son cœur son précieux et impossible amour...

III

Six heures sonnent à un cartel, déclenchant un carillon de cristal dont les vibrations prolongées éveillent Réginald de sa pénible songerie.

Il doit aller retrouver lady Hawesley, ainsi qu'il est convenu... Cette entrevue, d'avance, lui est amère.

Au moment où il se prépare à quitter son appartement, John vient lui annoncer la visite de la vieille dame qui le devance, impatiente de cet entretien.

Etonné que cette mère ne redoute pas de le voir dans ce cadre familier de meubles et d'objets qui doit lui rappeler plus vivement le fils désormais perdu, Réginald, dérouté, s'incline respectueux devant elle et lui avance un fauteuil sur lequel elle se laisse tomber avec toutes les apparences de l'accablement et du désespoir.

Bientôt, levant les yeux sur le jeune homme silencieux, elle saisit sa main et murmure d'étonnantes paroles :

— Mon cher enfant,... permettez que je vous donne ce nom,...vous voir ici, ce n'est pas avoir perdu Richard... L'illusion est si complète que j'oublie mon malheur et me sens prête à vous aimer.

Profondément surpris d'un aussi singulier aveu de la part de la hautaine grande dame, n'apercevant pas encore les raisons qui lui dictent cette nouvelle conduite, Réginald crut cependant devoir la remercier de ne pas éprouver de haine pour celui qui, bien malgré lui, a pris, pendant un temps, la place de l'absent.

Et lady Hawesley proteste, heureuse du propos qui lui fournit la transition nécessaire pour aborder le sujet qui la préoccupe.

— De la haine,... quand vous faites revivre si parfaitement Richard à mes yeux?... Quand un sang pareil coule dans mes veines et dans les vôtres?

Devant l'étonnement de plus en plus intense de Réginald, elle explique :

— Oui,... une de vos aïeules a été la sœur de mon grand-père. Votre nom m'a remis en mémoire un fait rapporté par lui dans le journal qu'il nous a laissé... Ce Conan Hathenry dont il parle, avocat à Dublin, est sans doute votre ancêtre. Ceci explique votre ressemblance avec Richard et avec moi... Hélas! ajoute hypocritement lady Hawesley, la mère de votre aïeule était ambitieuse : un catholique, un Irlandais, et de mince fortune, ne pouvait lui plaire ; elle mit sa fille en demeure de choisir entre sa famille et son amour... Vous savez ce qu'elle choisit. La rupture eut lieu... Sans ces quelques lignes écrites par mon grand-père, nous eussions toujours ignoré ceci. Il semblait regretter cette jeune sœur qu'il aimait et désapprouver sa mère devant qui il dut plier, malgré son sentiment.

« Décidément, pense Réginald, non sans ironie, les femmes, de tout temps, ont été les fortes têtes de la famille. » Ce frère affectueux, chef de la maison cependant, n'avait pas osé élever la voix en faveur de sa sœur chassée. Au lieu d'essayer de faire prévaloir son plus juste point de vue, il s'était borné à ce stérile regret.

— C'est exact, se décide-t-il à préciser, Conan Hathenry est bien mon bisaïeul. Compromis dans les affaires d'Irlande, proscrit de son pays par la persécution anglaise, il émigra avec sa jeune femme, il y a environ trois quarts de siècle, et s'établit dans le Wisconsin, où d'ailleurs il fut heureux.

— Ah! soupire lady Hawesley, que ces luttes de deux peuples frères sont funestes.

— Comment s'en étonner quand les familles mêmes donnent l'exemple de la discorde et de l'intolérance? rétorque Réginald.

« Toujours le plus fort veut réduire le faible à sa merci ; c'est dans l'ordre, et si ce dernier refuse de se laisser exploiter et écraser, on crie à la révolte. »

— Beaucoup pensent comme vous et souhaitent plus de justice ; mais revenons à notre cas particulier ;... laissez-moi vous faire une proposition qui, je pense, vous agréera.

Réginald est confondu... Cette doucereuse lady

Hawesley lui paraît inconnue, il se demande où elle veut en venir, quel plan elle a formé. Sans aucun doute il lui est utile, car elle ne le traiterait pas ainsi... Cette sollicitude, ce rappel d'un passé lointain, d'une alliance que son orgueil ne peut trouver flatteuse et qu'elle ne tire de l'oubli que pour servir ses projets, mettent en défiance le jeune homme. Il connaît le fond du caractère de l'altière Ecossaise, et cette mise en scène, cette affection simulée ne peuvent le tromper. De graves intérêts sont en jeu : lesquels ?...

Après une minute de silence, lady Hawesley semble prendre son parti et dévoile brusquement ses menées. Jouant à merveille un élan irréfléchi, alors qu'au contraire tout a été préparé et étudié minutieusement pendant les heures qui viennent de s'écouler, elle saisit les mains de Réginald, les presse, et, la voix basse, voilée, comme dans une émotion profonde :

— Mon enfant,... mon cher Richard,... laissez-moi vous nommer ainsi... Restez ce que vous êtes encore en ce moment... Taisons ce que nous sommes actuellement seuls à connaître, et consentez à ressusciter vraiment mon fils,... pour moi,... pour tous... Votre oncle n'est plus,... je vous offre une mère...

Réginald eut un sursaut de surprise ; mais, arrêtant toute parole sur ses lèvres, lady Hawesley poursuit, fébrile, ardente, mettant dans sa voix, dans son regard l'étrange fascination qui émane de sa forte volonté :

— Cette proposition, j'ai le droit de vous la faire, moi, la mère du dernier Hawesley, l'unique héritière, hélas ! de cette maison... J'ai le droit de vous dire : faites revivre ce nom que personne ne peut revendiquer, ce nom dont vous êtes digne et que vous portiez noblement... Soyez réellement aux yeux de tous mon fils... Pour cela, il ne faut que vous taire,... oublier encore. Ce silence arrange tout... Pour vous, c'est la fortune, l'amour, pour moi la plus douce des illusions.

— Lady Hawesley, put enfin placer Réginald, votre douleur vous égare ; vous n'avez pas sondé les conséquences de l'inacceptable proposition que vous me faites...

— C'est ce qui vous trompe... J'ai tout envisagé, avoue la fière lady sans honte. Vous n'avez

plus de parents en Amérique, laissez croire à une vraie disparition. Qu'importe ce que vous laisserez là-bas en comparaison de ce que vous acquerrez ici!... Et si vous n'avez plus de famille, quels étrangers s'acharneront à vous découvrir?... Si loin de votre pays d'origine, qui sera assez perspicace pour trouver des traces après trois mois, puisque personne n'a élevé de doutes au premier moment sur votre identité, puisque votre ressemblance avec Richard vous défend?... Vous êtes d'ailleurs porté disparu à Paris ; vous connaissez la justice et ses lenteurs ; si vous ne donnez pas d'indices sur la manière dont vous êtes arrivé en Bretagne, elle ne vous suivra pas jusque-là. Découvrirait-elle un fil conducteur, le doute subsisterait. Rien ne peut prouver positivement que vous n'êtes pas le malheureux naufragé... Personne ne viendra jamais vous chercher ici. Avec mon appui, avec celui de votre femme, vous resterez pour tous Richard Hawesley.

En entendant mentionner Marinella sous ce qualificatif troublant : « votre femme », Réginald tressaille, remué jusqu'au fond de lui-même par une émotion douloureuse.

Silencieux, il écoute sa souffrance secrète plus que le flot de paroles d'une implacable logique que déroule lady Hawesley dans un but dont il pénètre petit à petit la raison, car il plonge dans cette âme ambitieuse aux ténébreux dessous un clairvoyant regard.

Ce beau nom de l'altière vieille femme, ce nom chèrement acquis, monté jusqu'au sommet des honneurs et de la fortune, grâce à son savoir-faire, à son adresse, elle se refuse à le porter voilé de deuil, destiné à l'oubli... Non!... Elle veut qu'il résonne encore à la Cour, à la Chambre Haute! elle veut qu'il continue à briller de tout le lustre que lui ont ajouté l'héritage de lord Conorton, la fortune, l'alliance de Marinella.

Là-bas, dans sa résidence d'Ecosse, elle pourra s'enorgueillir toujours de ce nom si bien sonnant qui, fréquemment cité, lui vaudra les hommages de toute la province. Elle en recueillera les reflets autour d'elle comme une auréole... Ce qu'elle ne veut pas, c'est rester seule à pleurer un passé mort, des glorioles évanouies et succomber, triste veuve, mère sans enfant, avec le poids sur sa

dalle funèbre de ce nom d'une race éteinte, ce nom destiné à l'oubli.

Et quelle diminution de rang, de revenu pour elle! Un million de livres passerait dans les mains de sir Patrick Donovan, tant en terres, châteaux, hôtel, qu'en argent comptant. N'est-il pas l'héritier désigné par lord Conorton lui-même, à défaut d'un descendant direct des Hawesley?

Réginald sent la profondeur du coup qu'il est destiné à porter à la vieille lady, et comme elle se tait enfin, attendant sa décision, il dit doucement, avec calme, soucieux de ménager malgré tout cette femme égarée par son orgueil :

— Lady Hawesley, je n'oublierai pas que vous avez désiré me voir continuer votre maison et relever votre nom, je vous suis reconnaissant de l'intention. Dans le trouble qu'a mis en votre esprit un tel événement, vous n'avez pu apprécier nettement les conséquences qu'aurait une acceptation de ma part... Ma conscience se refuse à assumer ce qui serait un vol et une odieuse tromperie...

— Un vol! Où voyez-vous cela? Mon fils était réellement possesseur de tous ces biens ; moi, sa mère, j'ai le droit de vous en investir.

— Pour tout ce que possédait en propre lord Hawesley, c'est exact ; mais il y a l'héritage de lord Conorton que je considère comme un simple dépôt et qui doit revenir à sir Patrick Donovan.

— Patrick est riche, trop riche même, et il est infirme! Que ferait-il...

— Il ne nous appartient pas d'en préjuger, et qu'importe, puisque, à défaut d'un Hawesley, il doit hériter?

— Vous voyez bien, par cette clause, combien lord Conorton s'intéressait à la continuation de notre race... N'interprétons pas les choses à la lettre, saisissons-en l'esprit... Cet héritier,... ajouta-t-elle, baissant la voix, honteuse malgré son inconscience et son audace, cet Hawesley-là, vous pourriez l'avoir...

— Et nous touchons alors à tout l'odieux de cette substitution : offrir à la pureté de lady Richard une union que Dieu n'aurait pas bénie, qu'aucune loi n'aurait sanctionnée. Oh! avez-vous pu penser sérieusement à cela sans frémir?

— Marinella vous aime, vous, Réginald, et non

Richard... Vous avoueriez plus tard et feriez bénir secrètement ce nouveau lien...

— Lady Richard mépriserait celui qui l'aurait entraînée dans une telle aventure et aurait été assez déloyal pour accepter ce marché.

— Mépris pour mépris, je préférerais ceci à celui qu'elle éprouvera quand elle saura qui vous êtes et à quel personnage de mince importance elle a prodigué ses soins et sa tendresse... Alors, vous l'aurez perdue, tandis que je vous offre le moyen de la garder.

— Il y a ma conscience, lady Hawesley, à laquelle vous ne songez pas... Elle ne saurait transiger avec le devoir et l'honneur.

— Mais vous aimez Marinella, pourtant, s'écrie l'ambitieuse lady désespérée ; ne repoussez pas le bonheur!... Tout s'arrangerait plus tard et Patrick pourrait être discrètement dédommagé...

— Je ne demanderai jamais mon bonheur à une infâmie.

— Mais vous brisez votre vie!... Ah! c'est que vous ne vous rendez pas très bien compte... Richard, entendez bien, Richard, plusieurs fois titré et vingt fois millionnaire, était à peine qualifié pour prétendre à la main de M^lle^ de Laubriac briguée par les plus beaux noms d'Angleterre. Qu'est auprès de cela Réginald Hathenry, je vous le demande, et que peut-il espérer?

— Aussi n'espérai-je et ne désirai-je rien, répond fièrement le jeune Américain, si ce n'est de conserver ma propre estime.

Sa tentative de corruption échouée, lady Hawesley revint à son dédain coutumier. Haussant les épaules avec une expression de mépris, elle s'écrie :

— Quel être vulgaire êtes-vous donc pour vous complaire dans une situation infime! Nom, titre, fortune, tout vous est offert, et un scrupule vous arrête. Vous parlez conscience quand il s'agit de conquérir un haut rang, un grand amour... Quels pauvres êtres sont les hommes de ce temps!

— A tous les hochets qui vous séduisent, lady Hawesley, réplique froidement Réginald, je préfère mon honneur. N'espérez rien de moi, car il m'interdit de me faire complice de vos calculs.

Déçue dans ses projets ambitieux, pour la première fois, la vieille Écossaise ne pouvait ressen-

tir que de la rage... Le regard calme et sévère de Réginald ne la fit pas rougir, tant était complète son inconscience de la bassesse de son caractère, et elle s'éloigna dans une affectation de dignité qui n'était que de l'arrogance, sans plus faire attention à celui qu'elle n'avait considéré un moment qu'en vue de l'aide quelle en espérait...

IV

La partie perdue, ses ruses déjouées, lady Hawesley ne s'attarda pas à Londres où tout lui rappelait sa pénible défaite. Le lendemain matin, elle quittait le champ de bataille qui avait vu la première défaillance de son prestige.

La nuit avait dû se passer en préparatifs, en emballages de toutes sortes d'objets, car d'immenses malles, de lourdes corbeilles, des caisses hâtivement clouées par le personnel fort surpris, remplirent deux longues charrettes qui prirent le chemin de la gare un peu avant le départ de la limousine, emportant la vieille dame et sa femme de chambre, encombrée encore de valises et de paquets.

Mrs. Bridget, surmenée par sa nuit sans sommeil, fut chargée de transmettre à lord Richard — Réginald était encore lord Hawesley pour tous — un court billet assez impertinent, l'avertissant qu'il eût à s'occuper de tout, à s'entendre lui-même avec sir Patrick Donovan et spécifiant bien que lady Hawesley entendait dégager sa responsabilité dans les événements des derniers mois, qu'elle refusait de reconnaître aucune dépense et faisait remonter à l'époque du décès réel de son fils son droit à l'héritage. Ce qui s'était passé depuis ce jour ne la regardait point.

Réginald sourit dédaigneusement de cette basse vénalité, de cette déloyauté qui laissait porter à autrui le fardeau d'une erreur commise par elle seule.

Après une rapide évaluation, Réginald s'avoua avec un vif soulagement qu'il était en mesure de tout solder et de laisser chacun reprendre sa part intacte, telle qu'elle était au jour de la mort de

celui dont il avait joué malgré lui le personnage.

Ceci l'allégeait d'un grand poids. Il n'aurait causé par sa présence insolite aucun tort matériel aux ayants droit. C'était bien... Des difficultés de ce genre lui eussent paru odieuses, à cause surtout de Marinella qui y fût inévitablement intervenue pour tout arranger avec sa générosité coutumière.

Heureusement, il évitait de telles complications, si pénibles à un cœur fier.

Restait à prévenir sir Patrick Donovan. Il parut à Réginald plus facile de s'expliquer de vive voix ; puis il avait la curiosité de connaître ce parent de son sosie et surtout de voir de quel air il accueillerait ce fâcheux ressuscité, car, bien entendu, il était obligé de se présenter à lui sous les apparences de Hawesley, les révélations ne pouvant venir qu'après.

Sir Patrick habitait à quelques lieues de Londres une ancienne maison, large, basse, coiffée d'un haut toit percé d'une rangée d'ouvertures mansardées, curieusement ornementées.

Au premier et unique étage s'ouvraient de très hautes fenêtres à petits carreaux. De beaux balcons cerclés de fer forgé d'un travail artistique remarquable étaient soutenus par des dragons ailés sculptés dans la pierre, noircis par le temps et présentant par endroits, comme toute la façade, cette usure blanchâtre, patine incomparable qui donne un si saisissant relief aux vieux monuments.

Un vaste parc entourait cette maison dont la vue enchanta Réginald par son cachet original et sa simplicité grandiose.

« C'est le logis d'un homme de goût, pensa-t-il. Que sera le maître ? »

A son grand étonnement, il vit un regard de sincère affection, nuancé d'heureuse surprise, dans les yeux de l'infirme qui, placé près d'une longue table surchargée de livres et de papiers, travaillait, les épaules et les jambes recouvertes de plaids chauds et légers, devant la fenêtre ouverte.

Il s'en dégagea avec quelque peine et vint, les mains tendues, au-devant de son visiteur :

— Hé quoi ! Richard, vous voulez bien faire visite, dès vos premières sorties, au solitaire que je suis ?... Comment vous remercier de cette aimable attention !

Et Patrick Donovan serrait chaleureusement dans ses doigts maigres et fins la main de Réginald.

Impossible de se méprendre à la franchise de cet accueil. Le pâle visage aux traits purs et agréables, malgré les joues amaigries, avait bien réellement rayonné. Le regard des profonds yeux noirs levés sur l'arrivant était d'une sincérité indéniable.

Réginald se sentit brusquement attiré vers l'infirme :

« Une belle et haute nature », jugea-t-il.

Et, si rapide qu'ait été son impression, il est sûr que la suite donnera raison à sa perspicacité.

Dès lors, les explications lui paraissent plus faciles.

Sir Patrick Donovan indique un fauteuil près de sa table de travail et, reprenant son siège, il remet sur ses épaules inégales le chaud tissu qu'il avait dépouillé un instant.

— Sir Patrick, commence Réginald, vous vous méprenez, comme tout le monde s'est mépris jusqu'alors... Je ne suis pas Richard, et j'ai bien malgré moi détenu depuis un trimestre des biens et un héritage vous appartenant en fait depuis la mort du véritable lord Hawesley, qui a réellement péri lors de la catastrophe du *Livadia*.

Patrick Donovan crut un instant que son cousin avait la tête dérangée par l'effet de ses terribles blessures ; mais les explications très nettes de Réginald, lui exposant par le menu la genèse des incidents qui ont causé l'erreur générale, ne lui laissent bientôt aucun doute sur la véracité de ses dires. Il objecte cependant :

— Mais cette prodigieuse ressemblance?

— Lady Hawesley en a découvert la raison dans les archives de la famille : une fille dénaturée de cette noble et hautaine maison aima et épousa contre le gré des siens le pauvre avocat irlandais qui fut mon bisaïeul. D'où rupture, malédiction, comme vous le concevez... Hélas! que je le veuille ou non, mon physique me vient des Kennett.

— Ah! dit Patrick, saisi, et lady Hawesley a daigné se souvenir de ce fait?... Elle vous en a fait part?... C'est étrange. Elle avait une arrière-pensée, évidemment, en vous faisant cette révélation?

Réginald rougit sous le regard scrutateur de l'infirme, comme s'il se sentait responsable de l'idée infâme qu'il avait suggérée sans le vouloir à l'Ecossaise.

— Ne parlons pas de lady Hawesley, voulez-vous? dit-il simplement; aussi bien n'a-t-elle plus rien à faire entre nous.

Sir Patrick sourit. Sa perspicacité avait flairé la louche manœuvre de l'ambitieuse et cupide femme ; mais il n'insista pas, admirant la générosité du jeune Américain se refusant à accabler une ennemie.

Réginald acheva de préciser la situation ; mais le futur héritier de lord Conorton ne manifesta aucune joie de ce supplément de fortune qui lui arrivait. Pensif, il regardait le jeune homme et murmura enfin :

— C'est dommage,... oui, vraiment dommage que vous vous soyez souvenu...

— Oh! sir Patrick, permettez-moi de vous dire combien j'admire un tel détachement, s'écrie Réginald, tout à fait conquis ; je sens que vous êtes absolument sincère, et il est si rare de trouver des âmes de la qualité de la vôtre qu'on éprouve une joie réelle à de telles rencontres.

— Vous m'êtes une preuve qu'elles sont moins rares que vous ne pensez. Je n'ai aucun mérite à me montrer désintéressé. Ce que je possède déjà suffit à mon ambition et à mes goûts... Sans famille, vivant loin du monde, quelles vanités pourraient me tenter?... L'étude et le travail me sont plus précieux que tout et m'ont consolé de mes disgrâces. C'est vous qui êtes admirable de m'apporter, avec ce beau calme, cette fortune, cette situation dont mieux que moi vous eussiez pu jouir et que, je le devine, on vous eût aidé à conserver... Beaucoup eussent gardé le silence et profité de l'erreur. La mère de Richard eût souhaité sans doute la voir se prolonger toujours,... elle lui était favorable...

— Lady Hawesley est cruellement déçue, cela est vrai.

— L'ambition, la vanité, l'amour exagéré de l'argent et des honneurs ont jusqu'alors été le mobile de tous ses actes. Quel écroulement! C'est une bien dure leçon... Malheureusement, ces éclairs de justice de la destinée sont rares. Avec

elle, une autre va être frappée, admirable victime, qui eût mérité toutes les félicités. Oui, je le répète, c'est dommage. Vous eussiez fait un bon usage de ces biens, et cette charmante Marinella eût été heureuse.

Réginald pâlit et son regard se détourna, errant vers les lointains du parc. Sa fierté ombrageuse défendait son douloureux secret...

L'émoi causé par ce nom si cher enfin vaincu, il répond, affectant un calme indifférent :

— Lady Richard est libérée des liens qui la meurtrissaient ; pour elle ce sera la paix,... et plus tard, souhaitons-le, elle trouvera le bonheur dans une union digne d'elle sous tous les rapports... Elle est si jeune...

— Elle portait une pénible chaîne, et j'ai souvent admiré sa patience, son noble caractère, la haute idée qu'elle se faisait du devoir... Mais,... en ces derniers temps... le lien ne devait plus la meurtrir,... elle avait pu se reprendre à un rêve plus doux.

Patrick a l'air de parler seulement pour lui-même, baissant la voix comme s'il énonçait une simple réflexion suggérée par les événements...

Il n'interroge pas et n'attend point de réponse ; cependant, ses clairvoyants yeux d'infirme scrutent la physionomie assombrie de Réginald..., il note la pâleur de son front, l'imperceptible tremblement de sa lèvre, et le vague regard lointain pour leur arracher un muet aveu.

Le jeune homme faisait bonne contenance, malgré son trouble. Il dit simplement, d'un ton que sa volonté réussit à rendre paisible :

— Lady Richard est digne de tous les respects. Elle a été pour moi une exquise infirmière. Ma reconnaissance restera profonde, et je désire que cette femme, si éprouvée jusqu'à présent, si courageuse, trouve enfin un bonheur en rapport avec ses vertus, sa noblesse et son cœur.

Puis, très vite, pour quitter ce périlleux sujet, Réginald aborda le chapitre de la gestion des biens qui ne lui appartenaient pas. Sir Patrick, discrètement, le suivit sur ce nouveau terrain ; mais il était renseigné sur les sentiments du jeune Américain, et un généreux désir de fixer son existence dans la joie naissait en lui... Il ne voyait, à son projet, qu'une réalisation lointaine,

car il fallait pressentir aussi la jeune veuve. Il lui semblait impossible que deux êtres de la même haute qualité morale aient pu vivre l'un près de l'autre sans s'aimer. Réginald, il est vrai, portait aux yeux de Marinella le lourd manteau des fautes et des indignités de Richard, et cela devait assombrir son mérite personnel...

Patrick s'expliquait maintenant l'étonnante transformation dont les échos étaient venus jusqu'à lui et dont il s'était sincèrement réjoui...

En proie à ces pensées, il suivait assez distraitement les explications de Réginald.

— Sir Patrick, achevait celui-ci, il me faut, à présent, vous exposer certaines dépenses dans lesquelles j'ai engagé vos revenus futurs, alors que je les croyais miens... Des bâtiments sont édifiés, des œuvres déjà fonctionnent... Lady Hawesley m'avait blâmé énergiquement, mais lady Richard me secondait avec joie. Maintenant que je vous connais, je suis persuadé que vous ne détruirez pas ces essais tentés pour le bien-être physique et moral de tous ceux que le sort a maltraités et qui vivent dans le rayon où votre influence peut atteindre.

Patrick sourit :

— Dites sans crainte tout ce que vous avez fait, les dispositions bienveillantes que vous avez prises. Vous avez dû réparer nombre d'injustices du vrai Richard. Ceci me plaît et achève de vous conquérir mon estime et ma sympathie... Je ratifierai tout, soyez-en sûr, et vos œuvres ne périront pas.

Ému de cet acquiescement spontané, Réginald entra dans tous les détails nécessaires, puis il dit :

— Dès que j'aurai fait reconnaître mon identité et qu'il me sera possible de disposer de ma propre fortune, je vous ferai parvenir les sommes qui couvriront les dépenses de ce trimestre. Jusque-là, et pour une huitaine de jours encore, je suis obligé de rester votre invité involontaire, puisque tout ce que j'avais sur moi m'a été dérobé lors de mon accident. Avouez que ma situation est au moins singulière ?

— Mon invité, dit Patrick, certes, et un invité que je désirerais garder longtemps.

Puis il voulut protester au sujet du règlement proposé, mais Réginald l'arrêta :

— Je vous en prie... Ceci est de toute justice, et d'ailleurs, si je ne suis pas aussi puissamment riche que l'était lord Hawesley, je puis cependant couvrir les dépenses exposées...

Patrick Donovan retint Réginald à dîner, et quand ils se séparèrent, assez tard dans la soirée, la sympathie née entre eux au premier regard était en passe de devenir une solide et durable amitié.

***

Le lendemain, Réginald Hathenry se rendit à Paris pour arrêter les bavardages des journaux sur cette affaire. Grâce à cette précaution, grâce aussi à un crime passionnel qui vint occuper le public et les journalistes, les récits plus ou moins fantaisistes concernant sa disparition quittèrent les colonnes des grands quotidiens.

Le témoignage du Dr Parker et de sir Patrick, qui spontanément offrit de se porter garant sur toutes choses vis-à-vis de la soupçonneuse justice, ainsi que ceux d'une ou deux personnalités parisiennes de qui il était connu particulièrement, permirent à Réginald d'établir son identité et d'entrer en possession des bagages retrouvés, malgré l'absence de papiers. Son portefeuille lui avait été soustrait lors de son agression et le double des pièces nécessaires qu'il avait aussitôt demandé ne pouvait lui parvenir avant une dizaine de jours, sinon plus.

Craignant par-dessus tout d'émouvoir l'opinion, le jeune Américain avait tu l'attentat dont il avait été victime, laissant croire à une chute malheureuse, suivie du vol de ses effets, alors qu'il était sans connaissance. Il avait hâte aussi de quitter l'Europe, d'emporter sa douleur immense dans l'apaisement des horizons connus, dans le calme berceur de la demeure familiale, où, cependant, il se trouverait seul.

De retour à Londres, la semaine se passa en préparatifs, allées et venues fébriles, câblogrammes lancés ou reçus. Enfin, toutes ses dispositions prises, Réginald se trouva prêt au départ, malgré l'insistance de Patrick qui eût désiré le retenir et dont la réconfortante affection lui fut précieuse en ces jours de désarroi.

Deux lettres de Marinella étaient arrivées.

La scrupuleuse délicatesse de Réginald lui avait interdit d'ouvrir ces feuillets qu'il savait maintenant ne pas lui être destinés, bien qu'il en fût l'inspirateur.

La jeune femme était inquiète, sans doute, d'être privée depuis quinze jours bientôt des nouvelles qu'elle avait accoutumé de recevoir.

Plus d'une fois Réginald avait essayé d'écrire, de raconter l'étrange aventure ; chaque fois, la plume était tombée de ses doigts, dans l'impossibilité d'être contrainte à traiter en étrangère celle pour qui elle avait tracé déjà tant de pages ardentes et émues.

Il fallait que lady Richard fût avertie, cependant, et il importait de ne pas tarder davantage. L'avant-veille du départ, Réginald s'avisa d'un expédient : la princesse Pinachelli lui servirait d'intermédiaire. Dès lors, ce devoir lui parut facilité, et il s'en acquitta de telle sorte qu'il conquit d'emblée les sympathies de la vieille dame. Entre les feuillets, les deux missives inviolées furent glissées... Avec un serrement de cœur, Réginald cacheta la large enveloppe... Le rêve était irrémédiablement détruit...

***

Au lever du jour, Réginald entreprit un dernier et douloureux pèlerinage, suprême adieu à cette sombre et imposante résidence qu'a égayée un clair bonheur...

Voici l'allée où la robe blanche de Marinella s'est promenée,... la terrasse où il l'attendait le cœur battant,... le banc moussu perdu dans les profondeurs vertes du parc où, en son absence, il est venu souvent se recueillir et rêver d'elle... Voici le coin familier à leurs causeries,... le fauteuil où elle s'asseyait, face au divan du malade,... les livres qu'elle a lus de sa voix chaude... Elle est si vivante dans la pensée de Réginald qu'il croit la voir encore à la place habituelle...

Mais ce n'est qu'une illusion. Il n'est plus le dolent blessé qui reçut en frémissant le baiser timide et prometteur du dernier jour ; il va et vient seul, maintenant, s'arrêtant comme aux stations d'un calvaire pour graver à jamais en lui chaque détail de ce cadre dans lequel il a vécu près de l'aimée ces heures de songe.

Le voici dans l'oratoire...

Sa fermeté faiblit un instant, un sanglot s'étrangle dans sa gorge, un voile de larmes trouble ses yeux, un regard désolé se lève vers le Christ d'ivoire, vers la Vierge d'albâtre qui ont entendu les prières d'un cœur si pur...

Le prie-Dieu est là, son coussin de velours bleu frangé d'or affaissé au centre par de longs agenouillements...

Cette trace visible attire Réginald... Il se penche, et sa main tremblante saisit le précieux objet qu'il porte à ses lèvres avec la dévotion d'un fidèle pour la relique d'une sainte...

Il hésite avant de le replacer, et, soudain, la tentation est trop forte, il s'enfuit serrant contre lui la soyeuse étoffe, regagne sa chambre, ému comme un voleur qui aurait dérobé un trésor et redouterait de se le voir arracher... D'une main pieuse, il le dépose au fond d'une malle, le couvre d'une jonchée de roses cueillies sur la terrasse, replace les rayons, baisse le couvercle et ferme à clef son secret...

***

Sir Patrick se fit bientôt annoncer. Sa sympathie allégeait ces dernières heures pour Réginald. Entre eux, jamais le nom de Marinella n'était prononcé, Patrick respectant la réserve de son ami.

Ils parlaient de l'Amérique, de l'Irlande, patrie de la mère du nouvel héritier de lord Conorton. Cette parité d'origine ajoutait à leur entente.

Patrick, catholique, s'était étonné que Réginald fût protestant. Sa famille avait-elle donc renié la religion ancestrale ?

— Pas du tout, s'était récrié Réginald, les Hathenry sont restés fidèles au catholicisme. Ma foi calviniste a sans doute été une des conditions imposées par le frère aîné de ma mère. Mon oncle était d'autant plus attaché à cette confession que ses aïeux avaient subi persécution à cause d'elle.

Et le jeune homme expliquait :

Les Derouzac avaient dû quitter le Béarn au cours des mesures vexatoires qui avaient précédé la Révocation de l'Edit de Nantes. Etablis primitivement au Massachussetts, ils tentèrent, avec ce qu'ils avaient pu sauver de leur avoir,

quelques opérations commerciales. Ils manquaient d'aptitudes sans doute pour ce genre d'activité, car ils échouèrent après avoir végété longtemps. La famille connut après ce malheureux essai des années de gêne et presque d'entière misère. Ils ne désespérèrent jamais, malgré le mauvais sort qui semblait poursuivre leur race, et se relevèrent lentement, patiemment, de ce premier échec où s'étaient fondus les restes de leur fortune. Un Derouzac se distingua pendant la guerre de l'Indépendance. Le fils de celui-ci eut, plus tard, l'idée d'employer tout son capital — assez mince — à l'achat et la mise en valeur de terrains vers le Sud Atlantique.

Il s'occupa désormais d'agriculture, d'élevage, et ce fut le relèvement définitif.

— Vous êtes né d'un père s'apparentant à une autre race?... Dans le Wisconsin, je crois?

— C'est exact. Par lui, comme vous le savez, je me rattache à l'Irlande. Ce Conan Hathenry qui épousa une Kennett était mon bisaïeul. Il fut inculpé à tort de complaisance et soupçonné de complicité avec les farouches « Whitebovs » dont nul plus que lui ne déplorait la sombre folie, car son dévouement à la cause de la patrie opprimée revêtait d'autres formes... Quoi qu'il en soit, prévenu par de fidèles amis, il dut se cacher pendant des semaines avant de pouvoir gagner la côte et s'enfuir. Sa maison fut pillée, incendiée, sa jeune femme vécut plusieurs mois sous la protection des serviteurs dévoués à qui son mari l'avait confiée. Enfin, le péril un peu passé, les deux époux purent se rejoindre et gagner l'Amérique, où un Hathenry déjà était établi depuis 1709, banni à la suite de la conspiration des Irlandais-Unis dont il fut un des membres actifs à côté des Fitz-Gerald, des Emett, des O'Connor, Bond et Mac Newin, ses chefs. Arthur Hathenry était veuf, sans enfant, et dans une situation d'abord très modeste, mais qui alla en s'améliorant ; ils furent heureux.

Sur une autre question de Patrick, Réginald reprend :

— Mon père?... C'est une rencontre toute fortuite qui le mit en rapport avec mon oncle Derouzac et sa sœur Rose-Marie, chez des amis de Washington où ils se trouvèrent réunis pour

quelques jours. Les jeunes gens se plurent... Bref, le mariage fut décidé, bien que mon oncle ressentît une peine très vive à l'idée d'une séparation forcée. Plus âgé que sa sœur de vingt années, il était plutôt un père pour elle et rêvait de l'établir près de lui. Cependant aucune objection sérieuse ne pouvait être faite, sauf la différence de religion ; Alan Hathenry ayant su se faire apprécier, il consentit.

— C'est lui, sans doute, fit remarquer Patrick, qui insista pour que les enfants appartinssent au même culte que leur mère?

— Je l'ai toujours pensé. Par déférence, par amour aussi, mon père dut s'incliner ; mais j'en suis aux simples suppositions. De ceci, mon oncle Raoul ne m'a rien révélé ; tout sujet de conversation touchant mes parents lui était pénible et j'ai respecté sa douleur. J'avais deux ans à peine lorsqu'il me recueillit orphelin, mon père et ma mère ayant succombé presque en même temps au cours d'une terrible épidémie.

« Mon oncle fut forcé de vendre la demeure et les terres qu'il ne pouvait gérer à cause de l'éloignement considérable de ses propriétés. La fortune de mon père était minime, d'ailleurs, et mon oncle a constamment agi avec moi comme si j'étais son propre fils. »

Sir Patrick écoutait avec plaisir les détails que lui donnait son ami sur ce qui le concernait comme sur l'aspect et les habitudes de son pays. Son désir s'éveillait d'aller visiter cette prodigieuse Amérique si variée, si active, créée par tant de races différentes, dont chacune avait pris une nouvelle vigueur et comme un bain de jeunesse au contact de ce continent presque inviolé. Avec une affectueuse insistance, il forçait souvent Réginald à parler de lui, à lui livrer les circonstances de sa vie passée, aspirant à la connaissance la plus rapide et la plus profonde de tout ce qui le concernait.

Patrick avait un plan, encore indécis, mais qu'il comptait mener à bien une fois formulé, tant il se croyait sûr de la justesse de ses vues. Il trouverait des difficultés, certes ; toutefois, se sentant de taille à les vaincre, il n'hésitait pas...

Faire deux heureux !... Quelle belle tâche !

Il lui manquait les éléments concernant sa

jeune cousine, c'est de ce côté qu'il achèverait son enquête. D'avance, il escomptait le résultat. Réginald ne pouvait laisser personne indifférent.

Puisque son ami, dans sa fierté ombrageuse, disparaissait de la vie de la jeune femme comme un inconnu, ne livrant rien de lui-même, effrayé par le poids des titres, des dignités, des millions qui accablaient Marinella et les siens, lui, Patrick, serait là pour éclairer l'ombre dans laquelle Réginald prétendait s'ensevelir, il pourrait donner tous les détails qui, sans doute, lui seraient demandés, et plaider une cause qui lui était chère.

S'il ne dépendait que de lui, ces deux âmes d'élite, si bien faites pour se comprendre, seraient réunies en dépit des barrières que le noble orgueil du jeune Américain, bien plus que les circonstances, dressait entre eux.

Les grosses difficultés viendraient surtout, pensait-il, de la princesse Pinachelli et de la marquise de Laubriac. A celles-ci, Patrick exposerait ses intentions et la cession qu'il désirait faire à son ami des biens et du titre dont il héritait par lord Conorton. Maître absolu de cet héritage, sans autre clause restrictive, il pouvait en disposer à son gré.

***

Après le déjeuner qu'ils prirent ensemble, Réginald et Patrick montèrent dans la limousine qui devait les conduire.

Au tournant d'une avenue, leur voiture croisa un véhicule de location au fond duquel, par la vitre abaissée, se devinait un délicat visage de femme.

Réginald, pâle, crispa sa main sur le poignet de Patrick :

— N'avez-vous pas vu?... C'est elle..., dit-il d'une voix frémissante qu'une trop brusque surprise, un émoi inattendu et violent l'empêchaient de maîtriser. Oh! je vous en prie, retournez en hâte chez vous pour l'accueillir..., pour lui dire... Les lettres que je n'ai pas ouvertes annonçaient sans doute cette arrivée... J'ai eu tort, j'aurais dû les lire, peut-être. Elle est partie avant la réception de mes explications à la princesse Pinachelli... Elle ne sait rien... Retournez, Patrick ; je vais prendre une autre voiture et dire à votre chauffeur de presser l'allure... Vous arriverez avant elle...

Donnant l'ordre de stopper, Réginald sauta à terre, serrant une dernière fois la main de son ami en disant :

— Au revoir, Patrick. Du fond du cœur, merci pour ce que vous avez été pour moi...

Sir Patrick, très ému, suivit des yeux Réginald traversant la chaussée et hélant un cab. Un dernier geste d'adieu, et les autos partant à toute vitesse les emportèrent dans des directions opposées.

Patrick souriait en rentrant à l'hôtel, où il parvint en effet avant lady Hawesley. Il augurait bien de son petit roman d'amour... L'empressement de Marinella à rentrer à Londres, le trouble que Réginald n'avait pu cacher étaient symptomatiques.

La jeune femme, il est vrai, revenait pour lord Hawesley ; mais n'était-ce pas le souvenir de Réginald qui l'attirait?... Son image ne se superposerait-elle pas victorieusement à la silhouette falote du vrai Richard?...

***

Les alarmes de lady Richard au sujet de la santé de la vieille princesse s'étaient trouvées vaines. L'aimable femme étant déjà presque remise, la vue du visage serein de Marinella, du regard ravivé par une flamme de jeunesse et de joie, acheva de hâter sa guérison par la satisfaction qu'elle en ressentit.

La marquise de Laubriac partageait l'heureuse surprise de sa mère. Retrouvant sa fille ainsi transformée, elle pardonna d'emblée à Richard contre lequel son cœur maternel gardait jusque-là des rancunes.

Quant à Léonie, elle fut ravie. Sa chère élève avait réappris le rire et la gaieté. Elle allait et venait, svelte et souple, de cette allure charmante de grâce allègre qui lui était particulière autrefois. Plus d'épaules ployées sous le poids du malheur, plus d'attitudes languissantes. La joie de vivre éclatait en elle.

Léonie fit amende honorable à ce bon saint Georges avec qui elle était en délicatesse depuis des années...

A présent, Marinella ne craignait plus de pro-

noncer le nom de Richard, qui revenait fréquemment sur ses lèvres. Elle égrenait ses impressions, ses espoirs, racontait tout ce que ses lettres n'avaient pu dire.

L'étonnement des trois femmes parvint à son comble ; mais on s'habitue si facilement à la félicité qu'elles en vinrent très vite à trouver ces choses tout à fait naturelles et oublièrent l'ancien Richard pour ne s'occuper que du nouveau.

— En vérité, ma mère, disait Mme de Laubriac, c'est un miracle. Il faut remercier Dieu sans chercher à comprendre. Ce sont vos prières qui nous ont valu cette faveur...

Parfois, cependant, un nuage de mélancolie obscurcissait le front de la jeune femme ; son regard errait, lointain, soudain attristé.

La princesse Pinachelli, inquiète, interrogeait :

— Qu'y a-t-il, enfant? Pourquoi cet air chagrin?

Lady Hawesley secouait la tête, reprenant son sourire et avouait :

— C'est si nouveau d'être heureuse que, par moment, je ne puis croire à la réalité de mon bonheur, et j'ai peur malgré moi...

— Craignez-vous donc un nouveau changement chez votre mari?

— Non, non, se récriait Marinella, les yeux pleins d'une radieuse flamme, tel qu'il est il ne peut changer... Oui, c'est inexplicable une telle confiance, après ce qui a été...; mais, certains états d'âme, quand on les a éprouvés, certains jugements, quand on les a portés, engagent pour toute une vie... Richard ne se désavouera certainement plus.

— Alors, chère petite fille, vos inquiétudes sont injustifiées.

— Sans doute, elles n'ont pas leur source dans mon cœur, et mon intelligence cherche vainement à se les préciser... C'est comme un instinct secret,... quelque chose d'insaisissable qui se glisse entre moi et mon bonheur... Quand j'éprouve cela, j'ai peur,... il me semble que je frôle un mystère... C'est cette impression d'inconnu qui m'épouvante.

La vieille princesse restait pensive. Dans les paroles de Marinella, quelque chose éveillait en elle d'anciennes craintes ; d'imperceptibles fris-

sons la secouaient parfois à voir sa petite-fille si heureuse et, avec effroi, elle sondait l'avenir.

Mme de Laubriac protesta :

— C'est de la nervosité, tu as besoin de calmants, ma chérie, et voici que tu troubles ta grand'mère avec ces rêveries qui ne reposent sur rien...

— C'est vrai, convint Marinella, je suis sotte ; je crois que j'ai tout simplement peur du bonheur, maintenant... Ce n'est pas normal cela...

— Ah! chère enfant, dit alors la vieille dame se ressaisissant, s'il ne dépendait que de moi, je vous jure que vous seriez toujours heureuse...

— C'est curieux ; Richard, en me quittant, m'a dit les mêmes paroles.

— Tu le vois, c'est une conspiration générale, dit gaiement Mme de Laubriac, rassure-toi donc tout à fait!

***

Dans les premiers temps de son séjour, Marinella reçut quatre longues lettres, à huit jours d'intervalle. La première, l'ayant précédée, lui causa une douce surprise... Richard avait eu cette délicate pensée d'être là, à son arrivée, et de se rappeler à elle à l'heure même de son entrée en Italie, de son retour sous le toit familial...

Etaient-ce des lettres d'amour?... Richard ne se permettait pas encore de faire connaître à Marinella les sentiments passionnés qui remplissaient son cœur ; mais ces pages en suggéraient la pensée, et, dans chaque feuillet, frémissaient de silencieux aveux.

Marinella se sentait bercée par une affection très tendre qui voilait volontairement sa profondeur et son intensité, et elle s'enivrait de la chanson d'amour oubliée que, de nouveau, murmurait son cœur...

Richard lui écrivait en français. Elle s'en était d'abord étonnée, les quelques rares billets qu'il avait eu à lui adresser autrefois étant toujours rédigés en anglais ; c'est pour cela sans doute que l'écriture de son mari lui paraissait un peu différente.

Cette correspondance était telle dans sa tendresse délicate que Marinella put, sans aucune gêne, la communiquer à la vieille princesse.

Emue à ce langage qui ravivait pour elle un passé lointain, la grand'mère avouait :

— En vérité, j'aime de plus en plus votre Richard, il me tarde maintenant de le revoir... Mais, j'y pense, j'agis en égoïste à votre égard. Me voici complètement remise, je ne dois plus vous garder. Richard, j'en suis sûre, ne trouverait pas mauvais que vous me laissiez pour revenir à lui.

— Cela n'est pas certain du tout, pour le moment, grand'mère, dit la jeune femme rieuse. Richard se lève, Richard marche ; mais... il marche encore en boitant, et je crois fort que Monsieur mon mari redoutait de me paraître un peu maladroit,... voire ridicule.

— Mais, c'est de la futilité! se récriait Mme de Laubriac.

La princesse riait :

— Lydia, vous vous méprenez, c'est de l'amour. Les plus graves, quand ils aiment, ont de ces charmants enfantillages. Cela indique une absence de prétention que j'aime. Les hommes trop infatués d'eux-mêmes n'ont pas de ces inquiétudes. Ils se croient irrésistibles en toutes circonstances.

***

Les jours coulaient doucement. Trois semaines avaient passé ainsi ; mais, un samedi, à l'heure du courrier, Marinella eut une déception. Sa lettre habituelle n'était pas parvenue.

« Ce sera pour demain », se dit-elle.

Elle écrivit, néanmoins, comme à l'ordinaire, grondant gentiment Richard de son retard.

Sept longues journées se passèrent en attentes vaines... L'inquiétude naquit alors : Richard avait eu un accident, peut-être une rechute...

— Pourquoi ne pas croire à un courrier perdu? pourquoi se tourmenter ainsi? Rien n'est arrivé de fâcheux, certainement, affirmait Léonie, désormais pleine de confiance dans le bon vouloir de saint Georges.

Marinella, malgré ses efforts, était incapable de modérer les folles imaginations qui naissaient en elle devant ce silence inexpliqué. Le samedi suivant et le dimanche s'écoulèrent dans la même indécision et rendirent la crainte générale.

— Grand'mère, implorait la jeune femme, que penser ?... que faire ?

— Peut-être devriez-vous partir... Cependant, dans le cas d'une rechute, lady Hawesley eût écrit, et ceci est rassurant, depuis le même temps elle nous laisse aussi sans nouvelles... Ne vous mettez pas en tête des chimères, mais allez rejoindre Richard. Je suis persuadée que tout s'expliquera naturellement.

Le surlendemain, la jeune femme reprenait le chemin de l'Angleterre.

A mesure qu'elle approchait du terme de son voyage, elle se rassérénait, reprenait confiance...

« Grand'mère a raison, se disait-elle, bientôt je rirai de mes inquiétudes. »

Dès son arrivée, cependant, elle fut reprise de crainte. Elle avait écrit pour annoncer son retour, indiquant les heures,... et sa limousine n'était pas là !... Après quelques minutes d'attente, elle envoya sa femme de chambre à la recherche d'une voiture de louage et roula vers sa demeure le cœur étreint de sinistres pressentiments.

A cette heure, la princesse Pinachelli recevait une lettre qui la laissa désolée, pleurant sur le bonheur brisé de sa chère petite-fille...

V

D'un pas rapide, lady Richard Hawesley traverse la cour d'honneur, franchit les marches du perron et pénètre dans le grand hall.

La consternation du portier en voyant descendre Sa Grâce d'une voiture de louage, l'effarement des domestiques en l'apercevant, la mine navrée de Mrs. Bridget, la femme de charge, qui accourt, tout indique à la voyageuse qu'elle n'est pas attendue, mais lui fait pressentir aussi, par le désarroi qu'elle remarque dans le personnel, un événement exceptionnel.

Sir Patrick s'avance, fort gêné, au-devant de sa cousine, redoutant une maladresse dans les premiers mots qu'il va dire. Marinella le devance :

— Vous ici, Patrick !... Il est arrivé quelque chose à Richard ?

Elle lui tend la main, qu'il baise sans trouver encore une phrase...

Sans s'arrêter, la jeune femme se dirige, fébrile, vers l'appartement de son mari. Patrick la suit, toujours en silence, se disant qu'il est préférable, peut-être, de laisser croître ainsi son inquiétude, ce qui atténuera le choc final. Dans l'antichambre de lord Hawesley, nul valet de service ; Patrick fait leur office et lui ouvre la porte de la chambre vide.

— Où donc est Richard? s'écrie la jeune veuve, angoissée.

— Rassurez-vous, chère Marinella, dit enfin Patrick, il n'est rien arrivé d'irréparable à celui que vous vous attendiez à voir là — intentionnellement, il a appuyé sur « celui », — il est absent simplement, et je vais vous expliquer...

— Absent?... Pourquoi n'en ai-je rien su? Pourquoi ne m'a-t-il plus écrit?...

— Il vous a écrit pour tout expliquer, dit Patrick, évitant de prononcer un nom. Sa lettre adressée à la princesse Pinachelli a dû parvenir après votre départ.

— Richard a écrit à grand'mère?

— Pas Richard, dit Patrick, jugeant venu le moment de l'aveu, pas Richard,... non,... mais celui qui en tenait la place, malgré lui...

Les yeux de Marinella se dilatent dans un effarement brusque... Elle reste quelques minutes éperdue, ne paraissant pas entendre les révélations assez confuses qu'entame Patrick troublé. Puis, tout à coup :

— Oh! je comprends, murmure-t-elle comme pour elle-même : mes frayeurs,... ce changement incroyable,... la sensation d'inconnu,... de mystère,... oui,... c'était donc cela?...

Une onde rose envahit son visage, bientôt remplacée par une mortelle pâleur.

Patrick lui avance un fauteuil et insiste pour qu'elle se repose et remette à plus tard la fin de l'entretien... Il va appeler ses femmes, se retirer... Il complétera demain les détails nécessaires.

Marinella secoue la tête. Sa volonté tendue la redresse, lui donne une apparence de calme.

— Non, Patrick, continuez ; je veux savoir tout. Ne craignez rien... Le premier coup est reçu... Richard n'existe plus ; mais c'est une chose déjà lointaine, et l'autre... est un inconnu...

Sir Patrick alors parle longuement, plus à son aise lui-même, il détaille les faits, la manière dont le jeune Américain a retrouvé sa mémoire, sa personnalité, note les coïncidences, les similitudes d'éducation, de religion, la vie retirée du jeune homme confiné dans une chambre de malade qui ont permis, avec la fabuleuse ressemblance dont il révèle à Marinella les lointaines raisons, la prolongation d'une erreur...

Il parle de l'hostilité de lady Hawesley, qui s'est retirée dans ses terres et n'a plus donné signe de vie ; puis il narre ses visites à Réginald, leur sympathie subite née au premier coup d'œil et qui est devenue déjà une très forte amitié.

La jeune femme écoute, le regard vague. Elle semble parfois s'éveiller, guetter une phrase, puis elle retombe dans sa torpeur. Le mot qu'elle attendait n'a pas été prononcé.

Quand Patrick a terminé, Marinella paraît tout à fait remise de son émotion. Très maîtresse d'elle-même, elle annonce qu'elle partira le soir même, ayant hâte de retrouver sa famille.

— Bridget, dit-elle, s'occupera de faire emballer mes effets et me fera envoyer les objets qui m'appartiennent et sont pour moi des souvenirs. Je n'ai nul besoin de la guider dans cette besogne, dont elle saura s'acquitter au mieux ; il est donc inutile que je prolonge mon séjour ici.

Patrick se récrie : il se sent charge d'âme et ne peut lui permettre de refaire aussi précipitamment un fatigant voyage. Marinella est chez elle, il faut qu'elle prenne le temps de se remettre d'un pareil choc...

D'un faible sourire, lady Richard le remercie de cette sollicitude; elle se sent très lasse, tout à coup, et se rend compte que ses forces ne répondent plus à sa volonté.

Patrick prit congé et retourna dans sa demeure.

— Demain, annonça-t-il, je viendrai prendre de vos nouvelles.

En partant, il recommande à Mrs. Bridget, dont il apprécie l'expérience et le dévouement, de veiller sur sa jeune maîtresse.

Restée seule, Marinella murmure, comme en réponse à sa pensée secrète :

— Partir ainsi !... Sans un mot !... sans un adieu !... Il ne m'aimait pas. Il m'a crue sa femme,

son devoir était de m'aimer ; mais maintenant... Peut-être a-t-il là-bas une fiancée?... Et moi,... moi je l'aime bien plus encore puisqu'il n'est pas Richard.

Elle se lève, ayant hâte de fuir cette pièce où flottent tant de souvenirs, douloureux à cette heure, et qui naguère faisaient sa joie.

Entre Réginald et elle, que d'obstacles!... L'indifférence qu'on lui montre n'indique-t-elle pas qu'il faut oublier?...

Lentement elle sort, se traîne jusqu'à son oratoire. Elle se laisse tomber à genoux,... elle prie,... elle pleure... Un grand calme soudain l'envahit, elle cesse de souffrir et peu à peu glisse, inconsciente, à un anéantissement profond.

Une heure plus tard, Mrs. Bridget, inquiète, après avoir vainement frappé à la porte de la chambre de lady Hawesley, décidait de pénétrer dans la pièce. Elle était vide...

Bridget gagna l'oratoire, frappa de nouveau. Rien ne répondit. Alarmée, elle prêta l'oreille un instant... Tout était silence...

Elle s'enhardit alors, et, forte de son dévouement qui seul la pousse à cette indiscrétion, elle entre délibérément dans le petit sanctuaire...

Son cri affolé retentit comme un appel de détresse, faisant tressaillir chacun. Lady Richard est étendue, sans connaissance, les yeux clos et pâle comme une morte. La femme de charge s'approche et se rassure un peu en constatant que sa maîtresse respire.

« Un simple évanouissement, pense-t-elle ; mais aussi on s'évanouirait pour moins que cela... Devenir veuve, ne plus l'être, puis le redevenir de nouveau... Pour le premier ce n'était pas dommage..., mais, pour celui-ci, le coup est plus dur. Ce n'est qu'un étranger, pourtant... Ah! pauvre douce petite comtesse! quelle existence!... »

Tout en monologuant ainsi, elle a placé un coussin sous la tête inerte de la jeune femme, frictionné ses tempes, ouvert une fenêtre... Comme l'évanouissement persiste, elle va sonner, pour réclamer de l'aide ; mais cette peine lui est épargnée, les serviteurs qui ont entendu son cri attendent, pleins d'angoisse, respectueusement arrêtés au seuil de la chambre qu'ils n'osent franchir.

Bridget commande :

— Grâce, Katleen, venez m'aider à transporter Sa Seigneurie sur son lit, vous, Walter, téléphonez au Dr Parker et à sir Patrick Donovan dont je voudrais prendre conseil. Ralph, prévenez un chauffeur qu'il se tienne prêt à aller faire exécuter rapidement l'ordonnance que fera le docteur. Les autres sont inutiles et peuvent se retirer.

Tout s'exécute ponctuellement, avec un zèle témoignant de l'inquiétude de chacun. Le personnel congédié redescend tristement porter la mauvaise nouvelle à ceux qui l'ignorent encore.

Les femmes de chambre ont dévêtu et couché leur jeune maîtresse sans qu'elle ait repris connaissance. Ayant essayé tous les moyens usités en pareil cas, Bridget dit, découragée :

— Il n'y a d'espoir que dans le docteur. Je ne sais plus que faire. Ce n'est pas une défaillance ordinaire,... c'est une bonne maladie qui se prépare...

***

Mrs. Bridget avait raison dans ses prédictions pessimistes. Lady Richard n'était revenue à elle que pour dire des paroles sans suite.

Le Dr Parker arrivait heureusement et diagnostiquait une fièvre cérébrale. Il se chargea d'envoyer une infirmière compétente qui dirigerait la bonne volonté des femmes qui soignaient lady Richard Hawesley.

Sir Patrick survenait aussi, inquiet de l'appel si prompt de Mrs. Bridget.

Après avoir pris l'avis du docteur, son front s'assombrit. Le praticien, sans pouvoir se prononcer encore nettement, craignait que la maladie ne prît un caractère de violence extrême.

Patrick Donovan, en cette occurrence, n'hésita pas. Il commanda à Bridget de faire préparer des appartements pour la marquise de Laubriac à qui il se chargeait de télégraphier ; puis il se retira, le cœur attristé, redoutant une lugubre fin pour le roman d'amour de son ami.

***

De longs jours pleins d'angoisses devaient passer avant qu'un mieux se produisît.

En apprenant le péril de son enfant, Mme de Laubriac était accourue, affolée, emportant à peine l'indispensable réuni à la hâte dans une légère valise. Le reste de ses effets serait emballé et la suivrait avec Léonie qui avait proposé de suite son aide pour soigner sa chère lady Marinella, ce à quoi la princesse acquiesça aussitôt.

Grâce à cette précipitation, le lendemain soir la mère était à son poste au chevet de la jeune femme qui ne la reconnut pas.

Mais Léonie ne la rejoignit pas seule. Sa fille partie, la princesse Pinachelli ordonna tout pour son propre départ, imposant silence à l'inquiétude de Mlle Vernon qui redoutait pour elle les fatigues de ce voyage.

— Calmez vos craintes, Léonie, dit-elle paisiblement, il arrivera ce que Dieu voudra. L'angoisse des heures d'attente à passer si loin de ma petite-fille me serait plus préjudiciable que la traversée...

La jeune malade eût donc près d'elle les trois affections qui avaient guidé et choyé son enfance heureuse. Hélas ! sans en avoir conscience et souvent d'un ton plaintif d'abandonnée, elle appelait avec insistance :

— Grand'mère !

Alors, la vieille princesse, les yeux pleins de larmes, se penchait sur le lit de la mourante ; mais en vain tentait-elle de se faire reconnaître, les prunelles embrumées par la fièvre ne voyaient pas, le cerveau en proie à un pénible délire créait devant elles des êtres de cauchemars ou de glaciales solitudes...

Dans ces semaines d'anxiété et de douleur, sir Patrick vint chaque jour — matin et soir, lorsque l'état de la jeune femme était particulièrement inquiétant, — s'enquérir de l'intéressante malade.

Sa sympathie si vive, sa délicatesse, les mille attentions dont il entourait ses hôtes lui gagnaient le cœur de la princesse Pinachelli et de sa fille.

Patrick sentait croître cette bienveillance témoignée. A chaque visite nouvelle, il constatait plus d'abandon dans l'accueil. Il s'en serait réjoui pour Réginald, qui gagnait ainsi des points en la personne de son ami, si l'incertitude où il restait quant au sort de Marinella n'avait suspendu tout projet de sa part.

Peu après le départ de M. Hathenry, une lettre l'informait que celui-ci serait retenu plus qu'il n'eût souhaité à cause de complications amenées par ses dévaliseurs de Bretagne.

En effet, on venait d'arrêter une bande de faux-monnayeurs, repris de justice, pour la plupart, dont le refuge avait jusqu'alors défié les recherches des agents mis sur leur piste.

Cet introuvable logis, où étaient en sécurité leur matériel clandestin et leur travail illicite, se composait d'une grotte souterraine à laquelle ils accédaient par une sorte de tunnel dont l'entrée se dissimulait dans les ruines sans caractère d'un antique castel, réduit à l'état d'une masse de pierrailles écroulées.

Une broussaille épaisse avait poussé dru tout autour, achevant d'isoler ce lieu propice au crime. Deux issues existaient à ces souterrains, le long de la falaise rocheuse ; l'une au niveau de la grève n'était praticable qu'à marée basse, l'autre à mi-hauteur n'offrait qu'une mince ouverture par laquelle il fallait se glisser. C'est près de celle-ci que Réginald, sans la deviner, s'était arrêté. Des malfaiteurs s'apprêtant à sortir par là l'aperçurent ; ils avaient profité de ce coup à faire et surpris ce promeneur attardé.

La valise de Réginald, son portefeuille et ses effets furent trouvés dans l'antre des assassins.

Il dut donc fournir des renseignements et faire une déclaration en règle avant de s'éloigner. C'était environ une dizaine de jours de retard.

Patrick répondit immédiatement en parlant au sujet de lady Richard d'une grave indisposition ayant pour cause la commotion ressentie.

Ceci devait suffire à retenir Réginald qui écrivit en cherchant à masquer l'intérêt qu'il portait à la malade, mais demandait instamment des nouvelles.

Sir Patrick ne cacha plus que l'état de sa jeune cousine était extrêmement grave. Réginald sollicita alors l'envoi de fréquents télégrammes. Il se sentait responsable, disait-il, de la façon brusque dont lady Hawesley avait appris son veuvage. Sa maladresse, ses hésitations pourraient être incriminées, il n'aurait donc l'esprit en repos qu'en apprenant que toute crainte enfin était écartée.

Patrick n'était pas dupe de cette correcte étiquette cachant un amoureux émoi.

***

Dans son délire, Marinella livra son secret. Ce n'était pas le nom de Richard qui montait à ses lèvres, mais ce nom nouveau qui, tout de suite, s'était gravé en son cœur...

Elle le murmurait avec douceur, avec ravissement, parfois, comme si une sécurité heureuse, une promesse mystérieuse étaient en lui. Plus souvent, c'était un appel douloureux, déchirant, précédant des heures agitées pendant lesquelles les mots sans suite révélaient que la malade revivait quelque scène odieuse de son plus lointain passé et qu'elle appelait vainement Réginald à son secours.

Les deux mères se regardaient... Leurs yeux embués de larmes livraient la même crainte, la même résolution.

Ce Réginald Hathenry, elles l'estimaient, certes, puisque malgré les préventions si fortes que lui suscitaient les fautes de son sosie il avait su forcer leur sympathie, recréer l'amour mort au cœur de Marinella ; mais que savaient-elles en somme ?

La lettre qu'avait reçue la princesse expliquait les faits, le jeu des coïncidences, l'erreur favorisée au début par le grand désir de la mère de lord Hawesley. Réginald présentait ses excuses, exprimait la plus délicate reconnaissance, mais restait muet sur sa situation, révélant par cette discrétion même sa volonté de s'effacer de la vie qui pendant quelques mois avait été si intimement liée à la sienne.

Sous l'aspect de Richard, l'étranger avait aimé Marinella, cela ne faisait pas doute. L'amour s'était-il éteint quand la vérité apparue délia ces deux vies ?

Qui aurait pu le dire ?

Que fallait-il voir sous la réserve presque exagérée de M. Hathenry ? Scrupuleuse, ombrageuse fierté ou simple indifférence ?...

Il emportait son secret, nul ne pouvait l'obliger de se trahir, il avait le droit de disparaître ainsi... Marinella mourait peut-être de cet abandon et il n'y avait rien à faire !...

Un soir, les yeux de la jeune femme eurent un regard presque lucide en se posant sur la vieille princesse qui égrenait son rosaire, assise au pied du lit. Un sourire se dessina sur ses lèvres ; d'une voix hésitante, comme si elle n'était pas sûre de n'être pas en proie à une vision, elle murmura :

— Grand'mère...

Puis, tout de suite, l'étincelle s'éteignit, les prunelles dilatées brillèrent fiévreusement, et, d'un ton morne, la malade dit en se laissant retomber sur l'oreiller :

— Pourquoi ne m'aime-t-il plus ?...

Si basses qu'aient été dites ces paroles, elles retentirent douloureusement au cœur de la princesse Pinachelli. Prenant les mains de la jeune femme, cherchant à rencontrer son regard, elle répondit à l'inconsciente interrogation :

— Réginald vous aime, enfant, c'est sa fierté seule qui l'éloigne de vous ; mais puisque vous l'aimez, je vous le donnerai.

Les beaux yeux noirs s'ouvrirent tout grands sur le doux visage penché qui promettait le bonheur et parurent le reconnaître. La princesse répéta :

— Je vous donnerai Réginald...

Les paupières frangées de cils soyeux voilèrent l'éclat fiévreux des pupilles dilatées, et la malade s'endormit soudain, tranquille, calmée.

Ce bienfaisant sommeil devait durer trois journées, presque sans interruption. Affolées, les tendres infirmières crurent la fin proche ; mais le Dr Parker se montra rassurant. Il augurait bien de ce repos inattendu, survenant après ces trois semaines d'insomnies, de délire.

En effet, au matin du quatrième jour, la jeune femme s'éveilla, faible, mais consciente. Elle témoigna une joie profonde de se voir ainsi entourée, et quand le praticien vint faire sa visite habituelle, il déclara cette fois que toute crainte était définitivement écartée. Lady Hawesley était sauvée et se remettrait même très vite avec le régime fortifiant qu'il allait lui faire suivre.

Le petit oratoire entendit, ce jour, d'ardentes actions de grâces ; mais, pour la première fois, la vieille princesse remarqua combien l'agenouilloir de bois ciré était dur à son genou rhumatisant.

Un peu plus tard, plaisantant gaiement auprès

de sa petite-fille ressuscitée, elle dit qu'elle se sentait loin de l'acétisme de Marinella et que ses vieux os avaient besoin de quelques ménagements : en conséquence, elle réclamait un coussin pour le prie-Dieu de l'oratoire.

— Mais, grand'mère, il y en a un, affirma la jeune femme étonnée.

La princesse nia l'avoir jamais vu. Bridget appelée chercha en vain. Le coussin bleu frangé d'or avait disparu. Elle le remplaça par un autre et vint rendre compte de sa mission.

— C'est singulier, murmura la convalescente...

Et soudain une onde rose envahit son visage, cédant bientôt la place à la pâleur laissée par la maladie.

La vieille princesse, dont l'esprit pénétrant saisissait le moindre indice, devina quelle idée subite avait provoqué cette rougeur en faisant battre le cœur de sa petite-fille.

« Marinella est plus subtile que moi, se dit-elle *in petto*, elle vient de penser à ce qui pourrait être la vérité sans doute... Cette mystérieuse disparition d'un objet sans valeur qui se trouvait encore là quand elle a quitté Londres est capable de me mettre sur la piste de ce que je veux découvrir... J'ai promis à la pauvre enfant mourante de lui donner son Réginald, et je craignais qu'il n'eût d'autres liens dans son pays, ce qui serait la cause de son silence obstiné... Ce coussin, décidément, m'offre une voie nouvelle... Une conscience aussi délicate que celle de M. Hathenry n'eût pas permis l'enlèvement de cette relique, s'il n'eût eu le cœur tout à fait libre et ne s'était senti le droit d'aimer... Oui, voilà qui est bien raisonné ; mais qui me dira si je n'erre pas en interprétant ainsi les choses ?... »

Marinella interrompit la rêverie de la princesse.

— Comme vous êtes silencieuse, grand'mère. N'êtes-vous pas contente de me voir guérie ?

— Guérie ?... Pas encore ; mais ce n'est qu'une question de jours à présent... Vous avez une pauvre mine qui a besoin de reprendre quelques couleurs.

— Nous repartirons bien vite, n'est-ce pas ? dès que le docteur permettra le voyage.

— Etes-vous donc si pressée de quitter cette maison ?

— Je n'y ai que de mauvais souvenirs, soupire Marinella. Loin d'ici, j'oublierai plus facilement le passé.

— Ne fuiriez-vous pas plutôt les bons souvenirs, enfant ?

— Ce n'était qu'illusion !... Richard n'est plus... Je suis bien réellement veuve.

— Bien réellement libre, corrige à mi-voix la vieille dame.

— Une liberté que je serai heureuse de vous consacrer, grand'mère, dit la jeune femme avec un tendre sourire...

La marquise de Laubriac entrait.

— ...Vous et maman, continua la convalescente, serez désormais toute ma vie.

***

Quand sir Patrick vint ce soir-là, dès l'entrée, les visages épanouis de Mrs. Bridget et des serviteurs lui firent pressentir la bonne nouvelle que lui confirma la vieille princesse descendue pour l'accueillir, pendant que sa fille et Léonie restaient auprès de la jeune femme.

Délivrée de la terreur qui avait pesé de longs jours sur cette demeure, la princesse Pinachelli prenait plaisir à entretenir sir Patrick Donovan de mille sujets. A travers sa conversation enjouée, ainsi que dans les répliques de l'interlocuteur, se devinait cependant une préoccupation que ni l'un ni l'autre n'avouaient. Quelqu'un était entre eux dont le nom n'était pas prononcé, mais dont la pensée dominait leur causerie.

La vieille dame avait des curiosités,... mais comment se renseigner ?...

Sir Patrick n'en avait pas moins,... mais de quelle façon les satisfaire ?...

En attendant, ils parlaient avec animation et intérêt de choses qui leur étaient en ce moment parfaitement indifférentes.

Lequel des deux prononça la phrase qui servit d'amorce à l'entretien confidentiel qui suivit ?... Ils n'auraient su le dire, quand ils se quittèrent une heure plus tard.

En baisant avec une affectueuse déférence la main de la noble femme, plus grande par son cœur encore que par sa situation, sir Patrick dit :

— J'agirai comme vous le souhaitez, Madame ; c'est en effet le seul moyen que nous ayons d'arriver à une certitude qui, je le crois, confirmera nos conjectures.

— Mon cher ami, c'est un affreux mensonge que je vous fais commettre,... mais j'en prends la responsabilité et j'espère que Dieu me le pardonnera, murmure la princesse en prenant congé de son visiteur.

— Oui, ma chère Lydia, disait-elle plus tard à la marquise de Laubriac, tout est honorable dans la vie, dans la situation de M. Hathenry, et l'amitié enthousiaste qu'il a inspirée à sir Patrick Donovan lui serait une recommandation de plus s'il en était besoin. Me désavouerez-vous si je prépare le bonheur de Marinella, sans me préoccuper de ces vaines étiquettes que la vanité humaine a créées ?

— Certes non, ma mère. Dieu vous inspire, agissez en tout comme il vous plaira, je suivrai votre impulsion, car notre but est le même, acquiesça Mme de Laubriac.

— Il est noble, délicat et fier, affirma la princesse. S'il l'eût voulu, il eût gardé la place prise... Sir Patrick a deviné l'odieuse tentative de corruption de lady Hawesley, dont l'hostilité présente nous est une preuve.

— L'abominable femme !... Près d'elle et de son fils, je me sentais parfois accablée, l'âme ternie, quand j'eus enfin pénétré la duplicité de cette basse nature qui sut nous tromper par sa cauteleuse hypocrisie... Le cauchemar, heureusement, est fini, notre erreur réparée. Avec quelle joie j'accueillerai l'autre Richard !

— Il me faut d'abord vous l'amener, malgré sa résistance et sa volonté de disparaître de notre horizon.

Là-dessus, la princesse Pinachelli exposa son plan. Si elle avait vu juste, il devait entraîner Réginald à trahir ses sentiments pour Marinella. Sir Patrick, qui renseignait jour par jour son ami, ainsi qu'il le lui avait instamment demandé, sur la santé de la jeune femme, et n'envoyait depuis un certain temps que des bulletins lamentablement semblables : « Etat stationnaire », se tairait sur l'heureuse convalescence. La veille, malgré le changement survenu, il n'avait pas modifié la

teneur de son télégramme ; maintenant il cesserait cet envoi journalier et attendrait cinq longs jours après lesquels il télégraphierait ces simples mots : « Etat grave » et...

Les plans de la vieille dame n'allaient pas au-delà, mais elle attendait beaucoup de cette première tactique.

***

La jeune veuve se remettait plus rapidement qu'on ne l'avait espéré. Déjà ses joues perdaient leur maladive pâleur, ses lèvres devenaient vermeilles ; mais l'étincelle de joie s'était éteinte dans ses yeux.

Douce, passive, facilement souriante lorsqu'elle n'était pas seule, on la sentait détachée d'elle-même, préoccupée seulement de se rendre aimable à ceux qui l'entouraient, de donner le change sur ses sentiments secrets, en rassurant celles qui l'aimaient par un air de quiétude heureuse.

Le quatrième jour après ce bienheureux sommeil qui avait vaincu le mal, elle se trouva assez forte pour se lever.

Un peu chancelante et pâle, dans le vaporeux peignoir de dentelle, appuyant sa faiblesse sur l'attentive Léonie et sur sa mère, elle se dirigea vers son petit salon, où Mrs. Bridget avait fait installer une chaise longue dans l'embrasure de la porte-fenêtre ouverte sur le parc. Les nombreux coussins en bon ordre, une légère et chaude couverture d'hermine mouchetée jetée sur ses pieds, Marinella ferma un moment les yeux, lasse de l'effort...

Elle tarda à relever les paupières, car elle ne voulait pas que l'on devinât l'impression de poignante tristesse qui l'avait envahie devant ce paysage, cependant riant, qu'un tiède et clair soleil enluminait...

Marinella sentait tous les yeux fixés sur elle... Il fallait donc qu'elle prît le temps de se vaincre... Ces beaux arbres, cette allée, ces pelouses, ces massifs fleuris, ce gai miroir d'eau avaient formé tout son horizon pendant les derniers mois, alors qu'elle tenait fidèle compagnie à Richard immobilisé... Richard,... non,... c'était Réginald, et le beau rêve de bonheur avait fui avec lui...

Elle tressaillit soudain et ouvrit les yeux, des

yeux voilés comme par des larmes intérieures, de ces larmes qui ne veulent pas s'épancher au dehors. La vieille princesse avait saisi sa main, elle se penchait vers elle, et, d'une voix nuancée de réprobation, disait :

— Enfant, ce n'est pas bien ; vous méritez d'être grondée...

— Pourquoi, grand'mère? Est-ce parce que je suis un peu moins forte que je n'avais présumé, ce qui a causé cette demi-défaillance? interroge la jeune femme, s'obligeant à sourire.

— Non, dit nettement la princesse, c'est parce que vous me jugez très mal et me croyez indigne de vos confidences, incapable de vous comprendre...

— Grand'mère! proteste la convalescente.

— ...Vous nous supposez, votre mère et moi, pétries de préjugés, privées de cœur, et ne sachant pas discerner la vraie noblesse ;... enfin, parce que vous vous évertuez à nous cacher que vous avez trop aimé le nouveau Richard pour avoir pu reprendre votre cœur à Réginald.

— Ce n'est pas ma faute, murmure la jeune femme, tout a été si singulier... Je ne pouvais pas me douter...

— Vous reproche-t-on quelque chose à ce sujet, enfant? Pourquoi vous excuser? Non, suivez le chemin où votre cœur vous mène ; Dieu nous a tracé la voie, et s'il ne dépend que de moi, de votre mère, vous serez heureuse. Ne vous l'avais-je pas promis?

— Lui aussi m'avait fait la même promesse, dit pensivement Marinella, et il est parti...

— Je vous le ramènerai.

— Chère grand'mère, je vous devrai donc mon vrai bonheur...

Et, dans un élan de tendresse, la jeune femme pose avec ferveur ses lèvres sur les fines mains ridées d'où ont découlé toujours tant de bienfaits, tant de joies...

Ces trois semaines avaient passé comme un atroce et pénible cauchemar pour Réginald. Dès l'annonce de la maladie de lady Richard, il décidait de ne pas s'éloigner, tant qu'il ne pourrait être fixé sur l'issue de cette fièvre cérébrale.

Chaque minute lui était plus douloureuse encore que la précédente... Son cœur errait sans

cesse dans ce logis qu'il connaissait si bien, autour de cette femme adorée, dont son destin le séparait...

Il vivait suspendu à la dépêche quotidienne que lui envoyait Patrick, depuis que l'état de la malade s'était aggravé. Tout le reste de son existence lui paraissait indifférent, ennuyeux, indigne de l'arracher à son recueillement, à sa douleur...

Depuis huit jours, une brève phrase, toujours strictement semblable, lui était régulièrement envoyée. Chaque fois il frémissait d'espérance et de crainte en déchirant la petite enveloppe bleue, pour retomber dans la même anxiété douloureuse.

Puis le silence se fit. Malgré ses appels désespérés, Patrick continua de se taire...

Dix fois Réginald fut sur le point de boucler sa valise et d'aller se renseigner sur place... Sa fierté l'arrêta. Agir ainsi ce serait livrer le secret d'amour et de souffrance qu'il voulait cacher...

Bientôt cependant, il ne put supporter une telle angoisse. Cette absence de nouvelles était significative... Marinella était mourante,... morte peut-être, se disait Réginald en frissonnant. Il fallait savoir à tout prix ce que Patrick n'osait lui dire, et il partit sans plus réfléchir.

Son orgueil cédait devant sa tendresse. Il avait confiance, d'ailleurs, dans l'amitié de Patrick, dans sa discrétion...

***

La vieille princesse et sir Patrick Donovan éprouvaient l'un pour l'autre une vive attraction. L'âme que le malheur n'aigrit pas est au-dessus de toutes les autres, et la vieille dame admirait le courage du jeune baronnet qui avait su accepter sa disgrâce physique avec une philosophie résignée et avait embelli de travail et de bonté sa vie manquée. Etre utile à autrui, créer du bonheur étaient les principales préoccupations de Patrick, l'étude sa seule distraction. Une aussi haute nature devait plaire à la noble femme qui savait mettre à leur place sur l'échelle des valeurs les qualités morales.

La similitude de leurs croyances les apparentait davantage encore. Plusieurs fois la princesse avait soupiré :

— Ah! quel dommage que votre ami soit aussi un protestant!

A quoi Patrick répliquait :

— Son protestantisme n'a rien d'étroit ni de sectaire, et je préfère cette foi professée d'un cœur sincère à l'indifférence veule de Richard.

— Sans doute, mais pour une chrétienne comme ma petite-fille, l'union religieuse ajoute tant au bonheur... Elle avait espéré jadis amener lord Hawesley à pratiquer la même foi.

— Qui sait si pour cela encore Réginald ne paiera pas la dette de Richard.

— Dieu vous entende!...

Cette conversation avait lieu chez sir Patrick, à qui sa vieille amie faisait visite... Tous deux s'étaient longuement entretenus de leur petite conspiration et surtout de celui qui en était l'objet, en attendant qu'il en fût l'heureuse victime.

Patrick montra à la princesse le dernier appel de Réginald, suppliant de dire la vérité quelle qu'elle fût, et il avouait :

— J'ai un peu de remords de mon silence. Il doit être si malheureux!...

— Hé! mon cher, vous n'allez pas faiblir? s'inquiète la vieille dame. Après tout, nous ne faisons qu'appliquer à notre manière cette coutume d'autrefois, excellente pour obtenir des aveux : la torture,... à cette différence près que c'est le bonheur de notre patient que nous préparons et non sa perte... Soyons impitoyables jusqu'au bout, croyez-m'en.

Tous deux tressaillirent soudain. Du fond du parc, le portier sonne la cloche annonçant les visiteurs, et déjà au bout d'une allée apparaît une voiture...

— Si c'était lui? dit Patrick.

La princesse se dresse vivement :

— Qui sait? Peut-être... Mais alors, je voudrais le voir, l'entendre sans qu'il soupçonnât ma présence. Est-ce possible?

— Oui, dit Patrick en l'entraînant rapidement vers une tenture voilant une porte qu'il ouvre devant elle. Entrez ici, je laisserai simplement retomber le rideau. Vous ne perdrez rien de ce qui se dira.

Le cab stoppait devant le perron. On annonça M. Hathenry. Patrick ne s'était pas trompé. Ré-

ginald était devant lui, pâle, les yeux cernés comme après une longue souffrance.

Plein de remords, Patrick lui tendit les mains... En silence ils s'étreignirent ; mais Réginald détournait les yeux, murmurant d'une voix que l'émotion rendait rauque :

— Ne me dites rien encore, Patrick... J'ai peur,... terriblement peur... Elle n'est pas...

L'affreux mot ne voulait pas sortir de la gorge contractée.

— Non, dit Patrick, pas morte,... mais...

Il s'arrête, hésitant. Mentir est dur.

Il lui est épargné de perpétrer jusqu'au bout la tromperie ; Réginald interprète lui-même sa réticence :

— Pas morte, mais mourante...

Et un sanglot vite étouffé lui coupe la voix ; puis il reprend d'un ton passionné :

— C'est moi, moi qui suis l'unique cause de cela!... Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû pour atténuer le coup qu'elle allait recevoir... Il fallait rester,... avoir le courage de la revoir,... lui parler,... lui dire doucement,... et j'ai fui comme un lâche devant ma souffrance. Mon orgueil criminel a eu peur de laisser deviner... Oh! que faire? Patrick, dites-moi comment réparer?... Il ne faut pas qu'elle meure par ma faute!... Ah! ma vie,... je donnerais ma vie pour la sienne!...

Réginald, se laisse tomber sur le siège que tout à l'heure a précipitamment quitté la vieille dame. La tête dans ses mains, il livre cette fois sans restriction son secret à son ami.

Très ému, celui-ci s'approche du désespéré :

— Réginald, ne vous condamnez pas! Je crois que vous avez bien agi. Je vous avais deviné et approuvé, car j'eusse fait ce que vous avez fait.

— Merci, Patrick, de me dire cela... Mais elle?... comment la sauver?

Patrick sourit :

— Peut-être en lui avouant ce que vous venez de me laisser voir.

Une main se posa sur l'épaule de Réginald, tandis qu'une voix mi-sévère, mi-moqueuse dit :

— Patrick, vous êtes trop partial, je réprouve une telle indulgence. Ce grand coupable nous offre sa vie... Nous la prendrons. Il nous doit bien cela pour avoir bouleversé ainsi nos existences.

Pétrifié de surprise, Réginald lève la tête, fixant des yeux égarés sur l'aimable visage souriant, couronné de neige, qui se penche vers lui. Son étonnement est tel qu'il ne songe même pas à se remettre debout et reste immobile, comme paralysé, dans son fauteuil... Quel étrange rêve fait-il?... Arriver plein d'angoisse, prêt à la douleur suprême, et voir près de soi sourire une figure amie, entendre la voix gaie de cette fée bienfaisante qu'est la vieille princesse — car Réginald l'a immédiatement devinée — parler ainsi!...

Son regard se tourne interrogateur vers Patrick. Comment peut-il être si paisible? Marinella n'est donc pas en danger?

— Mon Dieu, oui, dit la bonne grand'mère prenant la parole pour Patrick, vous êtes tombé dans un guet-apens, mon pauvre enfant,... et vous voilà en notre pouvoir. Il faut souscrire à nos conditions...

Réginald se ressaisit enfin. Il se relève, s'incline profondément devant la princesse :

— Qu'exigez-vous de moi, Madame? Je suis à votre discrétion.

— Je veux que vous teniez la promesse faite à ma petite-fille.

Et elle cite :

— Pour tout ce qui dépendra de moi, vous serez heureuse, j'en fais le serment. Avez-vous oui ou non dit cela?

— C'était lord Hawesley qui..., balbutia Réginald.

— C'était vous qui aimiez Marinella.

— Pardonnez-moi, Madame. Peut-on la voir sans l'aimer, et connaître son cœur exquis, son âme si haute, sans lui appartenir pour la vie?

— Mais, c'est bien mon opinion, et les promesses que l'on fait à cet être d'élite devraient être sacrées. Vous, vous avez pris la fuite...

— Je ne suis pas lord Richard...

— Heureusement pour nous tous, et il se trouve précisément que j'ai pris confiance en ce Richard régénéré, surtout depuis que je sais qu'il s'appelle Réginald. Voyons, vous avez déjà avoué votre amour, il faut maintenant avouer le reste. Qu'avez-vous contre nous? Pourquoi nous fuir?

— La fortune de lady Hawesley est trop supérieure à la mienne.

— Fi! Sommes-nous des marchands pour balancer si soigneusement des comptes? Ceci n'est pas une raison.

— Dans notre Amérique égalitaire, aucun titre...

— Oui, interrompt la princesse, nous savons cela. Pas de titres mérités par les ancêtres lointains et souvent portés sans gloire par des descendants médiocres. Le mérite personnel, l'intelligence doivent seuls se frayer la voie et gagner l'estime. Ce sont aussi les seuls titres que nous apprécions, et j'ai le droit de vous reprocher de nous avoir soupçonnées d'un esprit assez mesquin, d'idées assez étroites pour sacrifier le bonheur de Marinella aux vaines satisfactions d'une vanité sotte.

En faisant à Réginald cette remontrance, la charmante femme lui tendit la main pour lui prouver qu'elle n'en gardait point de rancune.

Le jeune homme, ému au-delà de ce qui peut s'exprimer, déposa un respectueux baiser sur cette main bienfaisante.

— Mais,... la santé de lady Marinella? s'informe-t-il enfin.

— Grâce à Dieu, elle est en bonne voie ; vous en jugerez tout à l'heure.

— Alors, vos lettres, Patrick? interroge Réginald, ne sachant plus se reconnaître dans cet imbroglio.

Patrick proteste :

— Ah! non, mon ami, ne me croyez pas plus coupable que je ne suis. Tout était vrai au début. C'est mon silence seulement qui a été un artifice destiné à préparer cet affolement qui devait nous livrer votre secret.

— Patrick est pour vous un admirable ami, opine la princesse, j'ai seule voulu essayer de ce petit stratagème. Lui pensait préparer autrement votre bonheur. Ce titre et cet héritage que vous lui aviez restitués, il voulait vous en faire cession dès maintenant... Il en avait le droit, étant possesseur absolu de ce legs de lord Conorton, qui ne contenait pas à son égard d'autre condition restrictive.

— Oh! Patrick!... Comment avez-vous pu penser que j'accepterais de vous dépouiller? proteste Réginald, ému de cette preuve de fraternelle amitié.

— Rassurez-vous, reprend la princesse. En votre nom, nous avons refusé, ce qui ne nous dégage pas de la profonde reconnaissance que nous lui devons tous.

— Certes! affirme chaleureusement Réginald.

— Ce refus, d'ailleurs, dit la malicieuse grand'-mère, a été fait pour ménager votre susceptibilité,... votre vanité, bref, tous les vilains défauts dont vous venez de faire preuve...

— N'abusez pas de votre victoire, Madame,... votre revanche est complète ; si complète que je m'incline absolument devant vos décisions et vous supplie seulement de ménager le vaincu...

— Puisque vous rendez les armes, rassurez-vous : nous ne voulons pas la mort du pécheur. Ce que je vais vous ordonner ne vous sera point pénible. Voici : vous allez vous rendre immédiatement auprès de ma petite-fille et lui présenter vos excuses. J'attends ici ma fille qui doit me rejoindre, et je compte que lorsque nous nous reverrons auprès de Marinella, vous aurez su obtenir votre pardon.

Réginald prit congé, le cœur débordant le joie. Malgré la vitesse qu'il obtint du chauffeur, il trouva longue la route qui le séparait du bonheur.

***

Lady Hawesley regardait rêveusement le soleil descendre à l'horizon, baignant d'une brume dorée qui pâlissait lentement les futaies du parc sous lesquelles une ombre violette commençait à croître. Les derniers rayons entraient de biais dans la pièce, piquant d'étincelles les cristaux du lustre.

Mlle Vernon lisait à haute voix ; mais elle s'interrompit soudain...

— Je crois, lady Marinella, que ma lecture vous importune.

— Comment pouvez-vous croire, chère Léonie! Ce livre est fort intéressant.

Léonie rit franchement :

— Mais non, au contraire, il est fastidieux, et c'est bien parce que vous ne m'en avez pas encore fait la remarque que j'ai compris que vous n'écoutiez pas...

— Je suis prise en flagrant délit d'inattention, avoue la jeune femme, riant aussi.

— Ah! comment vous en vouloir, proteste avec feu Léonie, vos souvenirs sont mille fois plus passionnants que ce fade volume. Quel roman vaudrait l'incroyable aventure!...

— Chut! Léonie, interrompt Marinella, vous allez calomnier ces récits romanesques que vous aimez tant. Oui, je reconnais que la vie présente souvent des circonstances plus dramatiques, des situations plus compliquées que la fiction ; mais la supériorité des œuvres construites par l'imagination humaine, c'est la conclusion presque toujours heureuse.

— A votre tour, vous calomniez la vie, lady Marinella ; elle a aussi des dénouements joyeux.

A ce moment, la femme de chambre vint annoncer un visiteur. Le mince bristol trembla au bout des doigts de lady Hawesley, qui dit d'une voix mal assurée :

— Vous pouvez introduire ici.

Léonie s'était déjà éclipsée avec une prestesse silencieuse et refermait derrière elle la porte du petit salon. C'est qu'en passant devant ses yeux, pour être présenté à Marinella, le plateau d'argent lui avait révélé le nom gravé sur le carré blanc de la carte...

La porte s'ouvrit devant Réginald... Incapable de prononcer une parole, Marinella désigne un siège tout proche de son fauteuil ; mais le jeune homme ne le prend pas. Saisissant la petite main tendue, il la baise tendrement et s'agenouille tout près de la convalescente en murmurant :

— Lady Marinella, le rêve recommence ; cette fois, c'est vous qui êtes la malade, et le vrai coupable est bien moi... Pardonnerez-vous encore?

— Vous m'aviez fait absoudre Richard, il ne m'est pas possible de garder rancune à Réginald, dit doucement la jeune femme.

— Ne parlons plus de lui, supplie l'amoureux ; je l'ai méprisé quand j'ai cru être lui-même, et maintenant je l'envie!

— N'enviez rien... C'est vous qui avez gagné ma confiance, mon estime...

Marinella se tait, et Réginald demande en tremblant :

— Votre adorable grand'mère n'a-t-elle pas trop promis en votre nom? Ratifierez-vous son indulgent verdict?

La jeune femme plaisante pour cacher son trouble :

— Je suis une petite-fille très obéissante. Ce que l'on vous a promis pour moi, je le tiendrai.

— Vous m'aimerez ?

— Je vous aime, Réginald, dit gravement Marinella. Et, cette fois, je sais que mon amour et ma confiance sont bien donnés.

Un silence heureux, où les cœurs se parlaient seuls, plana dans la pièce : puis une conversation intime et douce s'établit. Richard disait toute sa vie, montrait son désespoir pendant ces dernières semaines.

Cette voix loyale, qui égrenait sans réticences tout son passé, faisait tressaillir d'un noble orgueil la tendre femme, trop longtemps courbée sous un joug qui blessait sa dignité, trop longtemps contrainte à subir le contact d'un être avili. Ah! qu'elle était fière de son amour maintenant! Quels ardents remerciements montaient de son cœur vers le Maître des destinées qui lui envoyait un tel bonheur!

Une ombre, soudain, passa sur son expressif visage. Réginald l'aperçut :

— Qu'y a-t-il, mon aimée?... Quelle pensée vous attriste ?

— Réginald, excusez-moi. Je ne puis m'empêcher de m'inquiéter, parce qu'une seule chose nous prive d'être en complète union de cœur et d'âme : la différence de notre foi... Voyez combien je suis exigeante... Je voudrais toute la félicité sans aucune ombre...

— L'ombre dont vous parlez existe à peine. Bientôt elle se dissipera devant la lumière complète. Vous m'aiderez à m'instruire dans votre religion qui est la mienne de fait, et que j'ignore cependant, à la suite de circonstances que cette lettre vous fera connaître.

Et Réginald remet à la jeune femme plusieurs feuillets remplis d'une ferme écriture...

— Tout à l'heure, quand je serai parti, vous lirez ceci ; mais je vous supplie de vous souvenir en parcourant ces pages que j'ai aimé mon oncle Raoul comme un père et que je ne peux pas regretter de m'être senti toujours en complète communion d'idées avec lui.

Intriguée, lady Hawesley prit les enveloppes, et

plus tard elle lut ce qui était à la fois un testament et la confession de l'unique erreur du mort.

***

Quelques jours après le départ de son neveu Réginald pour l'Europe, Raoul Derouzac, sous l'empire peut-être d'un pressentiment intime, avait écrit pour celui qu'il considérait comme son fils la relation des faits qui accompagnèrent jadis son adoption.

Il y avait joint un exposé de sa gestion financière des biens personnels de son neveu pendant sa minorité, et un duplicata de son testament, dont l'original était déposé depuis des années chez un homme de loi.

L'ami à qui il avait confié ce dépôt l'envoya à Réginald Hathenry aussitôt qu'il connut son adresse en France, quand les journaux éclaircirent la disparition de son compatriote qui avait violemment intrigué le pays. Un dernier billet écrit sous la dictée du mourant, dans les derniers jours, accompagnait ce document.

Cette dernière lettre était ainsi conçue :

Je vais mourir sans vous revoir, mon Réginald; j'accepte d'un cœur résigné cette épreuve suprême comme une expiation de l'unique mensonge de ma vie. Vous m'avez donné tout le bonheur que je pouvais attendre de l'existence. Je vous bénis, mon enfant, et je vous demande pardon.

L'autre document expliquait :

MON CHER RÉGINALD,

Il y a vingt-huit ans que vous êtes auprès de moi et, pour la première fois, j'éprouve une angoisse étrange, l'impression que la mort pourrait me prendre avant de vous avoir fait la révélation que ma conscience m'impose.

Je sens que je ne dois pas retarder mon aveu.

Lorsque je fus appelé pour vous recueillir, orphelin de deux ans à peine, une douleur amère remplissait mon cœur. Il y avait un an que je n'avais vu vos parents lorsque la mort les prit si brusquement tous deux. Nos résidences trop lointaines étaient seules cause de la rareté de nos rencontres, mais une correspondance active existait entre nous.

Depuis quelque temps, je croyais sentir des réticences et comme une gêne dans les lettres de votre mère, et votre père s'exprimait comme s'il eût eu quelque chose à se faire pardonner. Je prévoyais que leur prochaine visite m'apprendrait je ne sais quel événement survenu dans leur vie et qu'ils n'osaient m'écrire. Je pensais à quelque spéculation fâcheuse les mettant dans un embarras momentané, et je me réjouissais de pouvoir leur venir en aide aussi largement qu'il le faudrait.

Je voulais aussi proposer à votre père de céder son exploitation et de venir s'installer avec sa femme auprès de moi ; ceci n'avait pas été possible tout d'abord à cause du vieux père d'Alan ; mais il était mort maintenant et nul obstacle n'empêchait désormais cette réunion.

Le destin fut prompt à détruire ces heureux projets... J'étais votre unique parent, votre tuteur, je m'occupai du bien qui vous était laissé par votre père et, à ma grande surprise, je vis la situation prospère. Rien de ce que j'avais supposé n'était vrai. M'étais-je donc trompé en croyant que l'on devait m'apprendre une chose destinée à me peiner?

A cause de la distance qui nous séparait, vos parents et moi, et des moyens de communication moins faciles qu'à présent, j'étais arrivé bien après les obsèques; je n'eus donc pas de suite la révélation du secret qui avait existé ces derniers temps entre nous. Ce fut l'Indienne qui vous soignait depuis votre naissance qui me l'apprit.

Il y avait huit mois environ que Rose-Marie avait abjuré notre religion pour adopter celle de son mari, et vous, Réginald, l'enfant chéri que j'allais emporter avec moi pour l'élever, vous savez avec quelle profonde tendresse, vous étiez catholique aussi, baptisé suivant le rite de la religion d'Alan et destiné à suivre les mêmes principes...

Le coup fut dur pour moi : Rose-Marie avait renié la religion de ses ancêtres et me volait la joie de vous élever en pleine communion d'idées avec moi!...

Je ne pus supporter cette pensée; je ne sais quel faux raisonnement m'inclina à croire que j'étais seul désormais à avoir droit sur vous, à diriger votre cœur, votre âme, à décider de votre foi.

C'est là ma faute, Réginald. Je vous ai fait connaître la doctrine protestante, alors que votre mère avait voulu faire de vous un catholique. Vous me rendrez cette justice, toutefois, que je n'ai jamais cherché à vous fermer la voie d'un retour en vous prévenant contre la foi de votre père. Mon enseignement a été large, j'ai voulu oublier pour vous nos haines ancestrales et j'ai soumis tous les faits à un examen impartial, vous montrant surtout que les doc-

trines valent ce que valent les individus qui les professent et qu'elles produisent des fruits empoisonnés dans certaines âmes sans que leur principe en puisse être attaqué. Tout vient de la faiblesse humaine et des misérables passions que l'homme ne sait pas vaincre.

Lorsque je vous emmenai avec moi en Georgie, je dus vendre les terres et la maison de vos parents qu'il était impossible de gérer à une telle distance. Les sommes retirées, qui se montaient à cinq mille dollars, furent placées d'une manière heureuse. J'achetai, près de New-York, des terrains vagues, de petites maisons entourées de jardins, toute une étendue dans un quartier lointain, désert alors et qui, depuis, par la prodigieuse extension de la ville de ce côté, a pris une valeur énorme.

Vous êtes donc très riche, Réginald, puisque à votre fortune personnelle s'ajoute la mienne, que vous connaissez et dont vous êtes, bien entendu, l'unique héritier.

L'émotion de Marinella en lisant ces pages fut inexprimable. Entre elle et celui qu'elle aimait tombait la dernière barrière.

Quand elle revit Réginald, elle se hâta de le rassurer d'un mot :

— J'aime votre oncle, mon ami. Il vient de m'apprendre à vous mieux connaître.

— Oh ! proteste le jeune homme, mon oncle me croyait meilleur que je ne suis, il m'aimait tant !...

Puis, après un silence rêveur, il reprit :

— Une chose m'a surtout frappé dans cette révélation : c'est que cette foi protestante a peut-être contribué à prolonger plus longtemps mon amnésie, en créant une similitude entre moi et celui que je remplaçais. Qui sait si, catholique, je ne vous eusse pas fait deviner par quelque tournure de phrase, par quelque appréciation en rapport avec ma religion, l'erreur dans laquelle nous étions tous ? Une découverte plus rapide de mon identité m'eût ramené sans doute à temps pour assister mon oncle à sa dernière heure... Ainsi, nos actions portent parfois en elles-mêmes un germe de douleur qui peut en devenir le rachat...

— Vous ne pouviez repartir plus vite, Réginald ; un départ trop prompt eût fait courir de grands risques à votre santé, et,... moi, je n'aurais pas eu le temps de vous comprendre,... de vous aimer.

« Non, je crois que Dieu a voulu tout ceci pour vous amener à moi. Vous méconnaissiez sa volonté lorsque vous fuyiez devant des chimères... »

— Il est telles circonstances parfois où il est difficile de savoir ce que l'on doit faire et de trouver la bonne voie.

— Quand il y a doute, il faut écouter son cœur, dit Marinella souriante ; n'est-ce pas lui qui vous a ramené?...

***

A la fin de son deuil, lady Richard Hawesley épousait Réginald Hathenry.

En prenant congé du jeune couple qui partait pour l'Amérique, la vieille princesse dit à Réginald :

— Mon cher fils, vous m'avez si bien appris à vous aimer que je ne puis vous en vouloir de m'enlever Marinella... Je sais que vous la rendrez heureuse et c'est tout ce qu'il faut.

— Non, je ne vous enlève pas votre petite-fille, dit Réginald, saisissant les vieilles mains tremblantes qu'il baise avec tendresse, c'est elle qui me donne à vous, grand'mère. Avez-vous pu croire que j'aurais cette cruauté? Non, nous faisons un voyage seulement ; ma femme doit connaître mon pays ; mais, dans trois mois, nous reviendrons, et notre résidence près de vous est déjà choisie et à demi installée. Voyez, nous nous sommes entendus pour vous faire cette surprise au dernier instant.

— Ah! cher enfant! s'écria la princesse délicieusement émue, comme nous avons raison de tant vous aimer! Vous êtes le meilleur et le plus délicat...

Les jeunes époux montèrent en voiture après un chaleureux « au revoir ». Puis l'auto s'enfonça dans la nuit, créant de ses phares puissants un chemin de lumière au bonheur qu'il emportait...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 4. — *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 5. — *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 8. — *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous stytes, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. — *Album liturgique.* 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 11. — *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.

ALBUM N° 11 *bis*. — *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format

ALBUM N° 12. — *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. — *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

ALBUM N° 14. — *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour *lingerie, draps, taies, serviettes, etc.*

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 357. ★ Collection STELLA ★ 25 janvier 1935

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir, en *prime gratuite*, *UN RELIEUR MOBILE cartonné* permettant de relier facilement un volume de la Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Le gérant : Jean LUGARO. — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53879